

FRANCE: PAYS ET CIVILISATION II

La France de 1789 à nos jours

1789-1799 Révolution française. Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen. Abolition de la royauté (1792). Première République. Directoire. Consulat.

1799-1815 Ascension de Napoléon Bonaparte, Premier consul puis empereur des Français (1804). Mise en place des institutions administratives modernes, codification des lois. Guerres européennes, qui conduisent à l'abdication de l'empereur.

1815-1848 Restauration de la monarchie constitutionnelle (Louis XVIII, Charles X). Révolution de 1830. Règne de Louis-Philippe. Prospérité économique liée à l'industrialisation et aux chemins de fer. Premiers établissements coloniaux.

1848-1851 Révolution. II^e République. Premières lois sur le travail, la presse et l'enseignement. Coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon 1^{er}.

1852-1870 Second Empire. Libéralisation politique (1860). Période de forte croissance et d'expansion coloniale.

1870-1875 Guerre franco-prussienne entraînant la perte de l'Alsace et de la Lorraine et la chute de Napoléon III. Commune de Paris (1871). Avènement de la III^e République (lois constitutionnelles de 1875).

1875-1914 Apogée du parlementarisme. Reconnaissance de la liberté syndicale. Laïcité de l'État (1905). Grandes inventions scientifiques et techniques.

1914-1918 Première Guerre mondiale. Victoire de la France aux côtés des Alliés. Restitution de l'Alsace et de la Lorraine.

1919-1939 Traités de paix. Rayonnement artistique de Paris. Crise économique. Front populaire (1936), accords sociaux. Tensions en Europe (montée du fascisme).

1939-1945 Seconde Guerre mondiale. Défaite et occupation (1940) ; chute de la III^e République. État français (Pétain). De Gaulle conduit la Résistance à partir de Londres et Alger, victoire des Alliés (1945).

1946-1957 IV^e République. Reconstruction, essor démographique et économique. Décolonisation. Fondation des Communautés européennes (traité de Rome, 1957).

1958-1969 Retour du général de Gaulle au pouvoir. Réforme des institutions. V^e République. Croissance économique. Crise sociale (1968).

1969-1981 Présidences de Georges Pompidou (1969-1974) puis de Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981). Chocs pétroliers (1973 et 1979).

1981-1995 François Mitterrand élu Président de la République en 1981. Réélu en 1988. Alternances de gouvernements de gauche (1981-86 et 1988-93) et de centre-droit (1986-88 et depuis mars 1993). Ratification par référendum du traité sur l'Union européenne (septembre 1992).

1995 Élection de Jacques Chirac Président de la République.

De la Révolution française à 1945

La France s'affirme comme nation avec la Révolution de 1789. Le 14 juillet 1790, lors de la fête de la Fédération, des délégués venus de tout le pays proclament leur appartenance à la même communauté nationale. C'est la première manifestation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, droit revendiqué par les Français pour eux-mêmes, et proposé ensuite comme modèle à toutes les nations de l'Europe et du monde. Cette manifestation d'unité nationale est, volontairement, organisée le jour du premier anniversaire de la prise de la Bastille, premier acte révolutionnaire populaire contre l'arbitraire royal qui permet déjà de présenter la France comme l'un des berceaux de la liberté.

Autre volet d'une conception de la nation ouverte à tous ceux qui se présentent en hommes libres, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (26 août 1789) se veut de portée universelle.

La Révolution : idées et valeurs fondatrices

La liberté ainsi conquise doit être codifiée. Les juristes, inspirés à la fois de la philosophie des Lumières et d'une vieille tradition légaliste française, ont dominé les états généraux. Ceux-ci sont devenus, après le serment du Jeu de paume du 20 juin 1789, l'Assemblée nationale constituante, qui donne à la France sa première constitution en 1791. Quinze autres suivront, y compris celle de 1958, toujours en vigueur.

Derrière une apparente instabilité constitutionnelle se cache un réel souci de l'État et du service public défendu par une administration recrutée sur la base égalitaire du mérite. D'emblée, les constitutions françaises reposent sur un principe nouveau, celui de la souveraineté nationale, opposé au "bon plaisir" royal.



Antoinette Gros :
"Le général Bonaparte
à Arcote" (1799) :
après la campagne
d'Italie, commence à
façonner l'image du
héros révolutionnaire

Les attermolements du roi, la fuite à Varennes et l'appel aux forces étrangères contre la nation précipitent l'échec d'une monarchie constitutionnelle et débouchent, après l'assaut du 10 août 1792 contre le palais des Tuileries, sur la proclamation de la République, le 22 septembre 1792. Certes, après l'exécution du roi Louis XVI, le 21 janvier 1793, la République ne renle pas tout l'héritage monarchique. Elle rejette le fédéralisme et n'applique pas les principes égalitaires de sa Constitution de 1793. Au contraire, elle met en œuvre, dans l'esprit jacobin et sous l'autorité du Comité de Salut public, dominé

par Robespierre, une politique ultra-centralisatrice et dictatoriale pendant la Terreur. Ses partisans la justifient par l'agression extérieure des monarchies européennes coalisées et par les rébellions intérieures. Le coup d'État du 18 Brumaire an VIII (9 novembre 1799) met fin à la période instable qui, après l'élimination de Robespierre, se prolonge sous le Directoire.

Bonaparte, l'un des généraux les plus brillants de la République, devient Premier consul, puis consul à vie, et enfin "Empereur des Français" en 1804 sous le nom de Napoléon I^{er}. Si la forme républicaine du régime est sauvegardée sous le Consulat, les formes monarchiques de l'État (restauration du pouvoir personnel, création d'une nouvelle noblesse) réapparaissent sous le Premier Empire. L'essentiel du legs napoléonien reste cependant largement fondé sur l'héritage révolutionnaire qui est consolidé notamment par la promulgation en 1804 du Code civil, l'institution des préfets, la création du Conseil d'État, de la Banque de France, de l'École polytechnique, de l'École normale supérieure.

Après la défaite de Waterloo en 1815, la royauté est restaurée avec Louis XVIII. Charles X lui succède puis, à la suite des journées révolutionnaires de juillet 1830, Louis-Philippe. Viennent ensuite la Seconde République (1848-1851) et le Second Empire (1852-1870). En 1875, la République, proclamée une troisième fois, s'impose définitivement. Elle inscrit dans la tradition politique française le septennat du Président de la République, maintenu jusqu'à nos jours.

L'héritage révolutionnaire

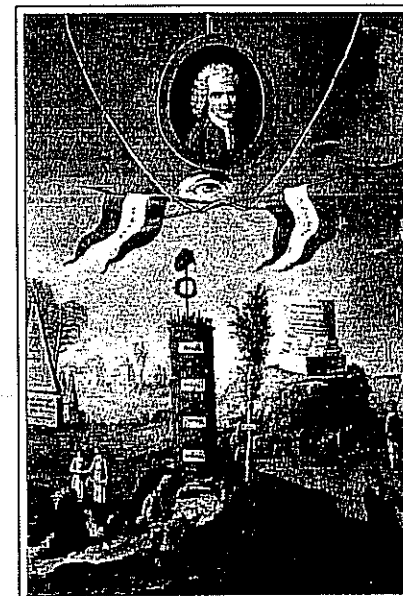
A la fin du XIX^e siècle, cet héritage considéré comme durable comprend l'idée de nation une et indivisible, fondée sur une union volontaire, liant les Droits de l'homme et la souveraineté nationale, l'État de droit et le régime républicain. Attachés à la France, ces concepts sont symbolisés par "la Marseillaise", hymne de la cohésion nationale composé en 1792 par Rouget de Lisle. Le drapeau tricolore (qui ajoute au blanc de la royauté le bleu et le rouge du blason de Paris) est éclipsé seulement entre 1815 et 1830. Le "14-Juillet" est proclamé définitivement fête nationale en 1880, et la devise républicaine "Liberté, Égalité, Fraternité" restaurée dès 1848.

La puissante aspiration à l'égalité, héritée des "Lumières" selon Rousseau, apparaît comme la plus marquante de l'élan révolutionnaire. Par elle, la Révolution française affirme son originalité dans le grand courant en faveur de la liberté, né aux États-Unis.

Ce concept égalitaire a inspiré bien des changements : octroi de l'entière citoyenneté aux juifs, aux protestants et aux incroyants ; abolition de l'esclavage par la Convention puis la Seconde République ; accès égal aux ressources, au moins selon ses talents, même si ce principe est équilibré par celui de la liberté d'entreprendre et de jouir sans restriction de ses biens ; renforcement, après le partage des biens communaux et la vente des biens nationaux, de la petite propriété et des mentalités s'y rattachant.

L'aspiration à l'égalité détermine très largement le comportement des Français depuis 1789. Ce souci de justice civique et sociale inspire notamment le radicalisme, courant politique typiquement français. Il a longtemps été l'expression des aspirations égalitaires, individualistes et libérales des classes moyennes aussi hostiles aux privilèges des notables qu'au collectivisme de masse. Il court des Jacobins à Ledru-Rollin (1848) et au Parti radical, premier parti moderne, fondé en 1901.

Cet esprit égalitaire a aussi inspiré le mouvement ouvrier



Jean-Jacques
Rousseau (1712-1778)
par E. Jeaurat :
l'auteur de "Du contrat
social" veille sur la
Révolution en marche,
sur ses principes et
symboles, dans un
déter champêtre

CHRONOLOGIE

1789

5 mai Réunion des États généraux.

17 juin Ils se proclament Assemblée nationale.

20 juin Serment du Jeu de paume.

14 juillet Prise de la Bastille.

4 août Abolition des privilèges.

26 août « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ».

5 octobre La famille royale est ramenée de force à Paris.

1790 Constitution civile du clergé (12 juillet). **Fête de la Fédération (14 juillet).**

1791 Fuite du roi à Varennes (20-21 juin). Fusillade du Champ-de-Mars (17 juillet). **Début de l'Assemblée législative (1^{er} octobre).**

1792

30 avril Déclaration de guerre à l'Autriche et à la Prusse.

11 juillet La patrie est déclarée en danger.

25 juillet Manifeste de Brunswick.

10 août Prise des Tuileries et suspension du roi.

2-6 septembre Massacres des prisons.

20 septembre Victoire de Valmy.

21 septembre Début de la Convention. Abolition de la royauté. **An I de la République.**

6 novembre Victoire de Jemmapes.

1793

21 janvier Exécution de Louis XVI.

2 juin Arrestation des Girondins.

23 août « Levée en masse ».

17 septembre Loi des suspects.

29 septembre « Maximum » des prix et des salaires.

16 octobre Exécution de Marie-Antoinette.

31 octobre Exécution des Girondins.

1794

Mars Exécution des « Enragés ».

5 avril Exécution de Danton.

26 juin Victoire de Fleurus.

28 juillet Exécution de Robespierre et de ses amis. **Fin de la Terreur.**

1795 Paix avec la Prusse, la Hollande et l'Espagne (avril-juillet). **Début du Directoire (27 octobre).**

1796-1797 Campagne de Bonaparte en Italie. **Traité de Campoformio avec l'Autriche (octobre 1797).**

1798-1799 Bonaparte en Égypte.

1798-1801 2^e coalition contre la France.

1799 Coup d'État de Bonaparte (10-11 novembre).

1799-1804 Le Consulat.

1800 Deuxième campagne d'Italie (mai-juin).

1801 Code civil (janvier). Paix avec l'Autriche (février). Bonaparte consul à vie (août).

1804-1815 L'Empire.

1804 Sacre de Napoléon (2 décembre).

1805 Défaite de Trafalgar (21 octobre). **Victoire d'Austerlitz (2 décembre).**

1806 Blocus continental (novembre).

1807 Victoire d'Eylau (février). Paix de Tilsit (juillet).

1808 Début de la campagne d'Espagne.

1809 Paix avec l'Autriche (octobre).

1812 Campagne de Russie.

1814 Abdication de Napoléon (6 avril). Traité de Paris avec les Alliés (30 mai). Charte constitutionnelle de Louis XVIII (4 juin). Début du congrès de Vienne (1^{er} nov.).

1814-1824 Règne de Louis XVIII.

1815

20 mars-22 juin les Cent-Jours.

9 juin Fin du congrès de Vienne.

18 juin Défaite de Waterloo.

8 juillet Retour de Louis XVIII.

15 juillet Départ de Napoléon pour Sainte-Hélène.

1824-1830 Règne de Charles X.

1830

5 juillet Prise d'Alger.

27-28-29 juillet Insurrection parisienne.

2 août Abdication de Charles X.

1830-1848 Règne de Louis-Philippe 1^{er}

1831 Soulèvement des canuts lyonnais.

1847 Reddition d'Abd el-Kader.

1848

1848-1852 La Deuxième République.

24 février Émeute parisienne.

26 février Proclamation de la république.

23-26 juin Insurrection parisienne.

10 décembre Louis Napoléon Bonaparte président de la République.

1850 Loi Falloux et suppression du suffrage universel (mai).

CHAPITRE 1

POURQUOI CETTE RÉVOLUTION ?

C'est la première question que l'on devrait se poser et on ne se la pose pas assez. Si un tel bouleversement s'est produit, c'est certainement pour des raisons capitales.

Une révolution est un conflit entre deux forces : le pouvoir en place et l'opposition. C'est le plus fort qui gagne !

Mais en 1789, le pouvoir était absolu, de droit divin, et disposant de moyens, en principe, considérables. En langage moderne, il s'agissait d'une sorte de régime autoritaire établi depuis des siècles, apparemment inébranlable.

Pour que la révolution se déclenche, il a donc fallu réunir des conditions exceptionnelles que nous allons schématiser.

Les fautes du pouvoir

Un régime autoritaire ne peut se maintenir que si le chef est fort, sait imposer sa loi et gère bien le pays.

Je ne vais pas développer les aspects de la personnalité de Louis XVI ; c'était avant tout un brave homme voulant le bien de son peuple, mais il n'avait pas l'âme d'un monarque.

Comme le disait l'équivoque « frère » comte de Saint-Germain : « ...*Les rois sont environnés de brouillards encore plus*

épais, que font naître autour d'eux les intrigants, les ministres infidèles... »

Louis XVI ne fut pas bien entouré, ni bien conseillé.

Il n'a pas pu ou su faire à temps les réformes qui auraient entravé la révolte. Enfin, il a laissé l'opposition gagner peu à peu en s'infiltrant dans les structures qui donnaient au roi les bases de sa puissance.

La première en était ce que l'on pourrait appeler le principal parti royal : la noblesse.

Aux premiers temps de la royauté, cette noblesse représentait l'élite de la nation et, en remplissant ses devoirs de défense et de protection du peuple, avait mérité ses privilèges. Les chevaliers étaient indiscutés.

Mais, en 1789, cette noblesse s'est en partie dégradée. La noblesse dite de Cour ne rêve que privilèges et jouissances. La partie saine et digne est de plus en plus consciente des réformes indispensables, elle rentre donc dans une phase qui la pousse vers l'opposition.

Le deuxième pilier essentiel du parti royaliste est l'Eglise qui, depuis la révocation de l'édit de Nantes, est devenue la détentrice de la religion d'État.

En 1789, elle s'est, aussi, bien dégradée. Les privilèges des représentants du haut clergé sont exorbitants et ces places ont été distribuées à la haute noblesse. Certains de ces détenteurs « de luxe » ne sont même pas prêtres. Leur vie est souvent scandaleuse et nous sommes loin des défenseurs des vertus catholiques exemplaires. Les moines sont devenus plus profiteurs que bâtisseurs et seule la fraction modeste du clergé, représentée par les curés, reste l'élément actif de la religion. Mais ces curés, excédés par les exemples trop flagrants de l'inégalité dans l'église, sont, eux aussi, attirés vers l'opposition.

Le troisième pilier est théoriquement l'armée mais, si la haute noblesse de cour peut s'offrir le commandement des divers régiments et les grades supérieurs, c'est la petite noblesse qui dispose des cadres d'officiers subalternes. Quant aux sous-officiers, qui feront toujours l'armature essentielle des unités, ils savent que leur carrière est limitée d'avance puisqu'il faut avoir quatre quartiers de noblesse pour passer officier. Donc, cette armée est elle aussi minée et riche en opposants potentiels. Seuls les régiments étrangers sont dits « sûrs ».

Enfin, il y a toute la structure de l'administration royale qui, normalement, devrait soutenir le parti royaliste. C'est en effet une voie ouverte aux roturiers pour devenir privilégiés, l'achat de certaines charges entraînant l'anoblissement si recherché.

Mais les conflits ont été nombreux entre le roi et son administration. Louis XV excédé, mais vrai souverain, avait pris la décision de dissoudre les Parlements. Louis XVI va les restaurer : il les retrouvera sur sa route, comme l'un des premiers repaires de l'opposition.

Ceci est évidemment simplifié et nous y reviendrons, mais un fait reste certain : le pouvoir royal en 1789 est devenu un pouvoir faible, fissuré, qui ne peut persister qu'en tentant de se réformer, de se moderniser en élaguant les vestiges de la féodalité qui pourrissent ses structures.

Il lui faudrait aussi savoir déceler les oppositions et connaître la façon de les diviser, de les affaiblir, ce que parviennent fort bien à réaliser les gouvernements forts et habiles.

En 1789, le pouvoir royal ne saura ni se réformer, ni briser les éléments d'opposition, et ce sera sa perte.

Les principaux défauts évidents du régime apparaissent dominés par un élément capital :

L'inégalité, inégalité de structure de la France, dont les

régions, progressivement acquises, ont des statuts différents, avec des charges différentes.

Inégalités sociales considérables, dues à la naissance ; inégalités d'impositions, inacceptables pour la bourgeoisie qui est la classe efficace, productive, et qui, en tant que tiers état, supporte l'essentiel des impositions.

Le développement de cette bourgeoisie face aux deux autres ordres, la noblesse et le clergé, crée un déséquilibre devenu insupportable.

En fait, cette inégalité est présente partout et elle est manifestement injuste. Or, l'injustice est le facteur le plus naturel engendrant la révolte.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'opposition a choisi ce thème comme élément idéologique principal de son action.

La révolution a d'abord été un combat pour l'égalité.

Sous un régime autoritaire, les libertés sont par principe limitées et le thème de la liberté était forcément porteur. On ne réclame la liberté que lorsque l'on en est privé.

Quant à la fraternité, ce n'est qu'un adjuvant de l'égalité et sa future apparition dans la devise républicaine sera peut-être la touchée maçonnique idéalisée.

Les progrès de l'opposition

En 1958, les historiens se sont précipités pour étudier et analyser ce qu'ils ont appelé les *13 complots du 13 Mai*. Pourtant, cela n'a pas duré longtemps. Alors devant un bouleversement comme celui de la Révolution, il semble simpliste de vouloir le résumer sous l'étiquette d'un seul complot maçonnique.

En France, rien n'est simple. Plus j'avais dans cette étude,

plus je voyais surgir des éléments imprévus, aux conséquences complexes.

A mon avis, il n'y a pas de révolution sans complots de l'opposition. Tenter de lutter contre le pouvoir en place est la définition de base du complot. Ceux qui luttent ainsi sont condamnés à la clandestinité, sinon ils sont vite perdus.

En 1789, il est évident que le pouvoir, affaibli, a succombé sous les offensives convergentes des multiples complots fomentés par les diverses oppositions, un instant réunies.

Quelles étaient donc ces oppositions ?

Dans la noblesse

Sous tous les rois, les puissants de la Cour ont toujours été frondeurs. Pour les personnages voisins du roi, la tentation du pouvoir est grande et les complots en ce sens inondent notre histoire. Pour les courtisans de haute noblesse, qui n'ont comme ambition que la faveur du roi pour obtenir des postes de ministre, une lutte sévère les oppose. Certains de ces grands personnages tombent en disgrâce et sont exilés sur leurs terres, loin du soleil. Ils sont alors tout prêts à mener une opposition.

A ce sujet, deux exemples sont à citer, car ils ont joué un rôle dans la préparation de 1789.

Le duc de Choiseul, dont Voltaire vante l'action pendant son ministère, est disgracié en 1770. Il va tenir à Amboise sa « Cour de Chanteloup ». Elle sera fréquentée par de multiples contestataires vedettes.

Après l'attentat de Damiens, en 1757, le comte d'Argenson est en disgrâce et va tenir sa cour, très subversive, dans son château des Ormes, près de Châtellerault. Cette coterie est fréquentée par de nombreux maçons.

Les aigris de la noblesse vont fournir un fort contingent

d'opposants et les maladroites de la Cour vont grossir ce courant.

Dans le clergé

Nous avons déjà évoqué les opposants du bas clergé, mais la source essentielle de révolte viendra du monopole absolu donné à la religion catholique. Les protestants, en effet, n'ont plus dans le pays d'existence légale. Ils sont obligés de faire semblant de se convertir pour pouvoir mener une vie de citoyen normal. Ils n'en restent pas moins attachés à leur religion de base, soutenus par les fameux *pasteurs du désert* qui bravent tous les dangers pour maintenir leur foi. Rabaut de Saint-Étienne sera leur grand homme.

Dans certaines régions, les protestants sont très nombreux, voire dominants. Ils n'ont pas oublié la révocation de l'édit de Nantes, ni les persécutions. Leur haine de l'Église catholique est bien vivace et ils attendent l'heure de la revanche. Ce sont des opposants féroces mais pour le moment silencieux. En Suisse, ils ont leurs centres de formation et des appuis considérables.

L'édit de 1787 accordé par Louis XVI et autorisant les protestants à disposer des droits civiques normaux arrivera trop tard pour effacer l'accumulation des rancunes.

Il faut citer aussi les jansénistes, dont la race persiste et qui fournissent un contingent important d'adversaires de l'Église en place.

Tous ces brimés de la religion sont des fanatiques en puissance, et le fanatisme commence lorsque l'on admet que la fin justifie les moyens.

L'Église d'État, minée par les fautes du haut clergé, jalouée pour ses immenses richesses, a déjà en elle les opposants du

bas clergé et certains de ses membres partisans des réformes. Elle va devenir la cible d'une offensive grandiose dont les participants seront nombreux.

Dans le tiers état

C'est la classe qui monte, celle des gens instruits, capables, qui n'ont pas eu le privilège de naître avec du sang bleu. Ils compensent cette grave lacune en essayant de faire fortune. Ils sont jaloux, bien sûr, des privilégiés mais ils en ont assez de payer l'essentiel des impôts dont une bonne partie sert à payer les dépenses inconsidérées de la Cour.

Chez eux va se développer de plus en plus l'esprit de réforme. Or, dans la vie du pays, ils détiennent la plupart des leviers de commande.

Dans le peuple, le 4^e ordre

Fait curieux, ce n'est pas chez lui que se trouve l'opposition et cette révolution de 1789 ne sera pas, au début, une révolution populaire. On peut même dire qu'elle se fera souvent malgré le peuple et parfois contre lui.

Les pays étrangers

On les oublie souvent dans les livres d'Histoire de la Révolution. Pourtant, ils ont l'œil sur cette France qui est le pays le plus peuplé d'Europe et tout ce qui pourra l'affaiblir leur sourit.

L'Angleterre n'oublie pas que c'est grâce à Louis XVI que Washington et ses Américains ont gagné leur guerre d'indépendance. Ils se souviennent aussi que les Stuart catholiques

se sont jadis réfugiés en France, même s'ils ont dû ensuite en partir.

Les philosophes

Ce sont les vedettes du siècle. Ils vont se déchaîner en développant ce que l'on va appeler *les idées nouvelles*.

Dans ce monde intellectuel désabusé du XVIII^e siècle, ils vont trouver une audience considérable. Ne croyant plus guère à la foi mal défendue de l'Église, la noblesse et la bourgeoisie vont se piquer de philosophie, de mysticisme, d'occultisme, cherchant ailleurs un peu d'absolu et de rêve.

Ces philosophes, s'ils sont tous réformateurs, n'ont cependant pas tous le même langage.

Voltaire va passer sa vie à assouvir sa haine de la religion, mais restera un roi parmi les rois, méprisant le bas peuple. Il entraînera dans son sillage d'Alembert et Diderot qui vont l'aider à *écraser l'infâme*.

Il ne pourra pourtant pas, avant de mourir, voir le dernier des jésuites étranglé avec les tripes du dernier des jansénistes.

A côté de cet athéisme encore royaliste, le courant de Jean-Jacques Rousseau est bien différent.

Le retour à la nature et à la pureté primitive s'accompagne d'un programme plus « toxique » pour la royauté. S'il est déiste, il est pour le gouvernement du peuple par le peuple...

La légion des philosophes « annexes » et des écrivains brillants de l'époque va apporter des nuances à ces deux courants principaux, les exagérant, les déformant ou les associant.

La religion catholique reste, en général, leur cible commune. L'anticléricisme est à la mode et va faire ses ravages. En même temps, les systèmes de vie et de gouvernement sont

remis en question, avec un besoin de modernisme « encyclopédique ».

Cette opposition des philosophes, très bien « médiatisée » par une large diffusion de leurs productions, va jouer un rôle essentiel pour le développement de la Révolution.

Il suffit de rappeler les dernières paroles, mises, bien plus tard, par Victor Hugo, dans la bouche de son petit Gavroche :

*« Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau... »*

Or, à la fin de sa vie, le 7 avril 1778, Voltaire va être initié en grande pompe à la loge « des Neuf Sœurs », à l'Orient de Paris. On lui remettra le tablier d'Helvétius et il l'embrassera avant de le mettre. Était-ce pour lui une manière de leur transmettre le flambeau ?

Ceci nous amène à notre septième et dernier facteur d'opposition : la Franc-Maçonnerie.

partir de 1793, la Révolution se transforme en une violente guerre civile opposant les Français entre eux.



Artisans et boutiquiers parisiens, révolutionnaires acharnés, ils réclament la guillotine pour le roi, les prêtres et tous les nobles. Ils portent un pantalon (et non la culotte qui s'arrête aux genoux et des bas de soie comme les nobles). Chaussés de sabots, coiffés d'un bonnet rouge, les sans-culottes se tutoient, ne se disent plus « Bonjour monsieur » comme autrefois, mais « Salut et Fraternité, citoyen ! »

MONTAGNARDS ET GIRONDINS

Les Montagnards, comme Danton et Robespierre, siègent en haut de l'Assemblée, à la « montagne » ; ils veulent une dictature révolutionnaire s'appuyant sur le peuple. Autour des députés de la Gironde, le parti des Girondins refuse ce gouvernement autoritaire. En octobre 1793, les Montagnards font exécuter les Girondins.



En 1792, tous les soldats chantent l'hymne révolutionnaire composé par Rouget de Lisle.



Marie-Antoinette
Reine peu aimée du peuple,
surnommée l'Autrichienne.



Robespierre
Le père de la Terreur.



Lavoisier
Savant. Devant le bourreau,
Il écrit encore des équations.

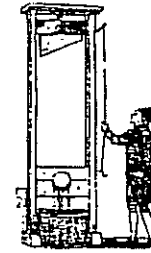


Charlotte Corday
Héroïne royaliste,
assassine Marat
dans son bain.



Fouquier-Tinville
L'impitoyable
Juge révolutionnaire.

La Révolution a peut-être fait 40 000 morts. En majorité des paysans vendéens, des soldats, des gens du peuple, mais aussi des nobles, des prêtres, des révolutionnaires.



En 1793, les soldats de la Révolution, menés par de jeunes généraux, repoussent les ennemis (les armées levées par la noblesse européenne). En 1794, ils entrent en Belgique, Hollande, Allemagne et Italie. Dans ces pays, les armées révolutionnaires abolissent la royauté, les droits seigneuriaux et établissent des républiques sur le modèle de la République française.



Danton
Aml de Robespierre
mais opposé
aux violences
de la Terreur.



Desmoulin
Aml de Danton.
Envoyé à l'échafaud
avec lui.



Marat
Journaliste.
Héros des sans-culottes,
surnommé l'ami du peuple.



Madame Roland
Femme de ministre
et brillante conseillère
des Girondins.

1794-1799, LA RÉVOLUTION MODÉRÉE

Après la Terreur, la France reste agitée par la guerre civile. Partisans de l'Ancien Régime et de la Révolution s'affrontent. En 1795, les députés modérés forment un nouveau gouvernement : le Directoire. Incapables de maintenir l'ordre, ils laissent de plus en plus de pouvoir aux chefs militaires.

SEPTEMBRE 1793, LA TERREUR

Pour sauver la Révolution, Robespierre impose la Terreur. Les Vendéens sont massacrés. Les suspects sont condamnés par milliers à la guillotine. Au printemps 1794, Robespierre, craignant un complot, fait exécuter ses propres amis, comme Danton. En juillet 1794, les modérés font guillotiner Robespierre. La Terreur prend fin.



l'arrestation
de Robespierre

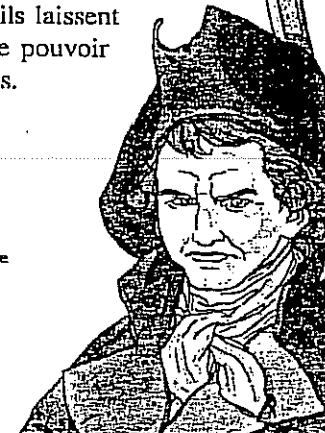
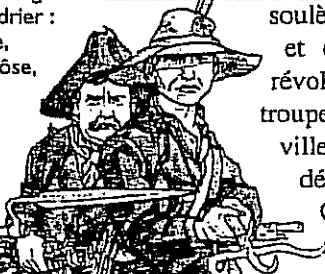
ÉTÉ 1793, LA RÉVOLUTION ENCERCLÉE

En 1793, la République est assiégée de partout. Toutes les provinces se soulèvent. Dans l'ouest, en Vendée et en Bretagne, les paysans se révoltent et mettent à la tête de leurs troupes des nobles royalistes. Les villes opposées à la Révolution sont débaptisées par la Convention : Grenoble devient Grelibre.



En septembre 1792, les députés datent les actes officiels de l'an I de la République. La devise de la République est « Liberté, égalité, fraternité ». L'année révolutionnaire commence en septembre. Le poète Fabre d'Églantine invente un nouveau calendrier :

vendémiaire, brumaire,
frimaire, nivôse, ventôse,
pluviôse, germinal,
floréal, prairial,
messidor, thermidor,
fructidor.





Napoléon Bonaparte est né en Corse. Il a vingt ans en 1789. Jeune officier, il accueille avec enthousiasme les idées de la Révolution. Les guerres révolutionnaires lui permettent une carrière fulgurante.



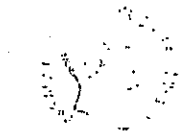
LE COUP D'ÉTAT

À 25 ans, Bonaparte est général. Envoyé en Italie, il vole de victoire en victoire, mais tente sans succès la conquête de l'Égypte. Très ambitieux, il profite de la faiblesse du gouvernement du Directoire : le 18 brumaire An VIII (9 novembre 1799), il prend le pouvoir par un coup d'État militaire.

☉ **Un pouvoir fort**
Bonaparte crée une administration très centralisée : toutes les décisions sont prises à Paris. En province, les préfets représentent le gouvernement et ont tous les pouvoirs. Bonaparte fait réviser et écrire toutes les lois dans deux grands codes. Le Code civil réglemente la vie en société, le Code pénal fixe les punitions pour les crimes et les délits.



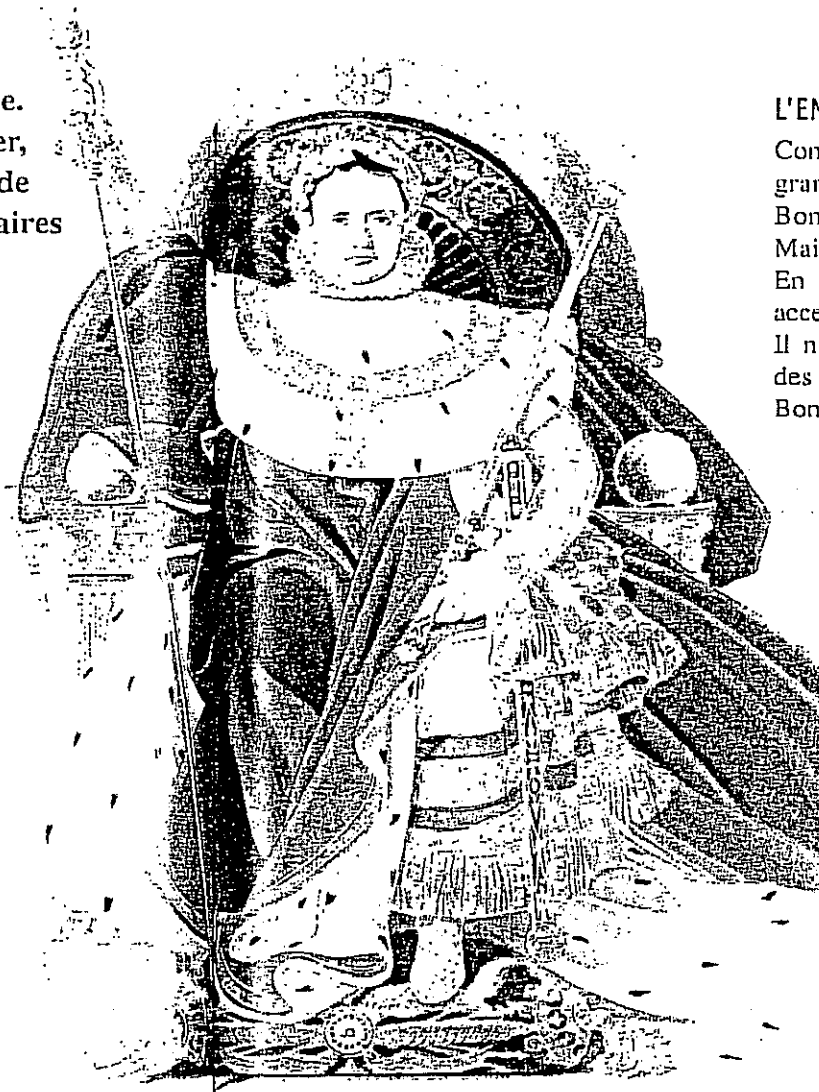
☉ **La prospérité retrouvée**
Bonaparte rassure les propriétaires. Ceux qui ont profité de la Révolution pour acheter des terres, appartenant à l'Église ou à des nobles émigrés, pourront les garder. Bonaparte crée la Banque de France en 1800. L'économie redémarre.



En 1803 est créé le franc germinal qui vaut 5 g d'argent. Cette monnaie très stable durera jusqu'en 1914.

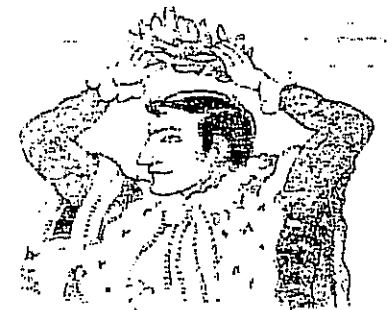
LE CONSULAT

Bonaparte dirige d'abord le pays avec deux autres consuls puis, dès 1802, il gouverne seul et devient consul à vie. Avec le Consulat, la Révolution se termine. Bonaparte maintient les grandes réformes de 1789 et refuse le retour à l'Ancien Régime. Pour rétablir l'ordre dans le pays, il gouverne de façon très autoritaire. Les opposants royalistes ou révolutionnaires sont arrêtés, les journaux censurés.



L'EMPEREUR

Comme Alexandre, César ou Auguste, grands conquérants de l'Antiquité, Bonaparte rêve de devenir empereur. Mais il cherche aussi l'appui du peuple. En 1804, il demande aux Français s'ils acceptent de le voir devenir empereur. Il n'y a plus d'opposants et la majorité des électeurs préfère approuver. Bonaparte n'a alors que 35 ans.



Le 2 décembre 1804, Bonaparte, devenu Napoléon I^{er}, se couronne lui-même empereur des Français, dans Notre-Dame de Paris illuminée.

☉ Les lycées

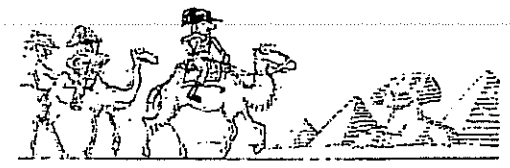
En 1802, Bonaparte crée les lycées. Les futurs cadres du pays y sont éduqués d'une manière militaire. Réveil au tambour à cinq heures et demie ! Le lycéen pensionnaire porte l'uniforme, fait l'exercice sous les ordres d'un sergent, le meilleur élève de sa classe.

☉ La cour impériale

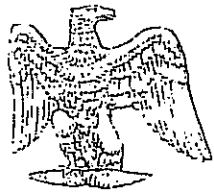
Sous l'Empire, de simples soldats de la Révolution deviennent barons, comtes, ducs ou même princes. À la Cour se mêlent désormais d'anciens révolutionnaires, des bourgeois et des nobles de l'Ancien Régime, tous attachés à l'empereur qui fait leur fortune.



Pour récompenser ceux qui le servent bien, l'Empereur crée une décoration : la Légion d'honneur.



1798 : Bonaparte débarque en Égypte.



Pendant dix ans, Napoléon fait la guerre à l'Europe unie contre lui. Grâce à la Grande Armée et à son génie militaire, il conquiert un empire immense mais fragile.

L'EUROPE CONTRE L'EMPEREUR

L'Angleterre refuse les conquêtes de la France révolutionnaire. Elle réunit autour d'elle la Prusse, l'Autriche, la Russie. Les rois de ces pays condamnent la Révolution et se méfient de Napoléon, qui, à l'été 1805, se prépare à envahir l'Angleterre. Apprenant que Russes et Autrichiens s'unissent contre lui, Napoléon renonce à l'invasion. Il frappera ses ennemis au centre de l'Europe, à 1 500 kilomètres de là : à Austerlitz.



la bataille d'Austerlitz

La bataille d'Austerlitz

Le 2 décembre 1805, le soleil se lève sur Austerlitz : Russes et Autrichiens ne voient pas tout la Grande Armée masquée par le brouillard. En moins de quatre heures de combats furieux, Napoléon est victorieux. « Je suis content de vous... » dit-il à ses hommes. La paix est signée.

Lourdement chargés, dormant souvent sur le sol gelé, les grognards marchent parfois 40 kilomètres par jour. Au combat, les soldats blessés sont amputés sans anesthésie. Ils mordent dans une balle en plomb pour atténuer la douleur.

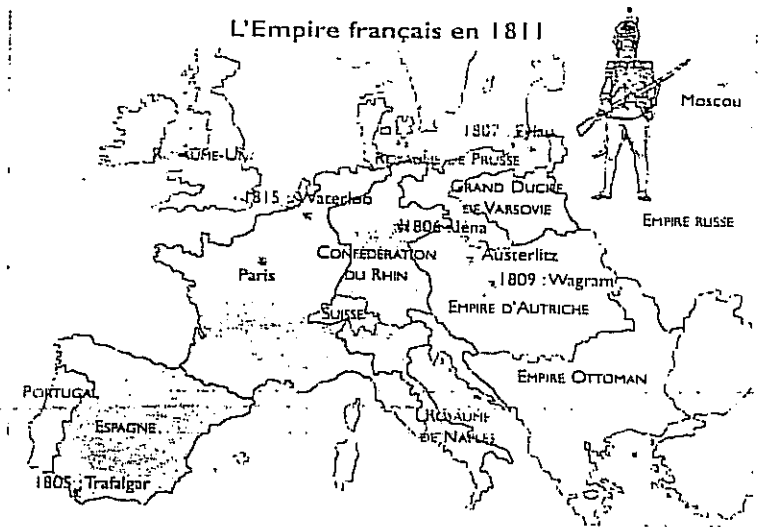
L'EUROPE NAPOLÉONNIENNE

Dans les pays conquis par Napoléon, les privilèges de la noblesse et du clergé sont abolis, l'égalité proclamée. Le service militaire et les impôts sont imposés à tous. Ces réformes enthousiasment les partisans des idées nouvelles. Mais l'occupation française, souvent très brutale, comme en Espagne, développe l'opposition à la France et le sentiment patriotique.

LA GRANDE ARMÉE

Depuis la Révolution, le service militaire - la conscription - est obligatoire. La Grande Armée compte 400 000 hommes. Le régiment le plus prestigieux, la Garde impériale, rassemble les plus grands et les plus valeureux des soldats.

batilles
Empire français
pays dominés
par Napoléon
États Indépendants



« Cambronne
À Waterloo,
les Anglais demandent
au général
Cambronne de se
rendre. Cambronné
refuse et il répond
par un mot de cinq
lettres, le « mot de
Cambronne... ».

FACE AU « GÉNÉRAL HIVER »

En 1808, l'Autriche, la Prusse, la Russie, vaincues par l'Empereur, se sont alliées à la France. Mais Napoléon juge la Russie trop favorable à l'Angleterre. En 1812, il se lance à la conquête de l'Empire russe. Il entre dans Moscou, mais la ville désertée a été incendiée par l'armée russe. Les Français, incapables de vaincre un ennemi insaisissable, et victimes du terrible hiver russe, sont contraints à une retraite catastrophique.

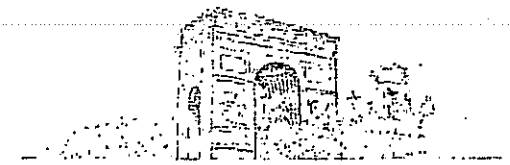


Le froid est si terrible que les soldats ouvrent le ventre des chevaux mourants pour s'y réchauffer.

LA CHUTE DE NAPOLÉON



La défaite en Russie a relancé l'opposition à Napoléon. En 1814, les armées européennes envahissent la France. Napoléon doit abdiquer. Exilé à l'île d'Elbe, il tente en mars 1815 de reconquérir son pouvoir. Pendant cent jours, il tient tête. Mais, le 18 juin 1815, il est vaincu à Waterloo et est déporté à l'île de Sainte-Hélène (au large de l'Angola) où il meurt en 1821.



1806 : l'Arc de triomphe, commandé par Napoléon, célèbre la victoire et les victoires de l'Empire.

En 1815, Napoléon I^{er} est vaincu. L'Empire est aboli. Le frère de Louis XVI, Louis XVIII monte sur le trône. À sa mort, il est remplacé par son frère Charles X. En 1830, une révolution chasse Charles X. Son cousin, Louis-Philippe, « le roi bourgeois », reste au pouvoir jusqu'en 1848.

LA RESTAURATION

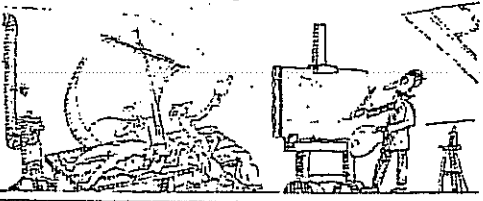
En 1815, les partisans de l'Ancien Régime triomphent. Dans le Midi, ils exécutent républicains et partisans de l'Empire : c'est

Le drapeau blanc de la monarchie est rétabli de 1815 à 1830.

la Terreur blanche. Louis XVIII met à la retraite un grand nombre d'officiers et de soldats de Napoléon. Il rappelle les nobles émigrés et les comble de faveurs. Pourtant, le roi conserve les grandes lois de la Révolution et l'administration mise en place par Napoléon. Les privilèges ne sont pas rétablis.

Le « roué »

Les révolutionnaires parisiens ont imposé leur manière de parler et même leur prononciation. À Paris, le son « oi » se prononce comme aujourd'hui, alors que dans les campagnes on dit toujours comme autrefois « oué ». Louis XVIII revient à Paris après 25 ans d'absence, il ignore tout de ces changements. À la Cour, il veut dire « le roi c'est moi », mais déclare « le roué c'est moué » devant les courtisans consternés...

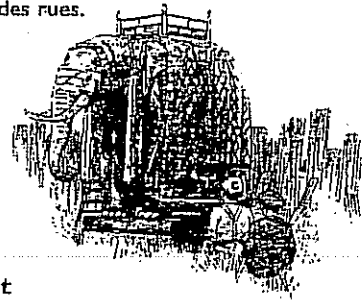


1816 : le navire Méduse fait naufrage ; 1819 : le peintre Géricault en fait un chef-d'œuvre : Le Rodeau de la Méduse.



Un député nommé Hugo. Écrivain célèbre, Victor Hugo est partisan de l'abolition de la peine de mort. Élu député en 1848, il dénonce surtout la misère ouvrière. Son roman : *Les Misérables* a pour héros Jean Valjean, un ouvrier condamné au bagne pour le vol d'un morceau de pain, et Gavroche, un gamin des rues.

Paris, ville populaire, connaît de violentes émeutes en 1832 et 1834.



Le gamin et l'éléphant

Gavroche a trouvé refuge dans une gigantesque sculpture d'éléphant, place de la Bastille. Beaucoup d'enfants vivent alors dans la rue, à Paris. Certains se sont perdus, d'autres ont été abandonnés par leurs parents, trop pauvres pour les élever.



LA RÉVOLUTION DE 1848

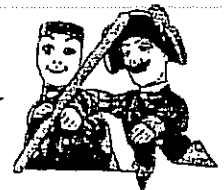
En février 1848, à Paris, armée et manifestants s'affrontent. Les opposants, menés par le poète Lamartine, proclament la république. Le nouveau gouvernement rétablit le suffrage universel masculin. L'esclavage dans les colonies est aboli. Les clubs révolutionnaires débattent de l'égalité de l'homme et de la femme, du droit au travail... Mais en juin 1848, les ouvriers parisiens au chômage se soulèvent et leur mouvement est aussitôt écrasé par l'armée.

LOUIS-PHILIPPE

Porté au pouvoir par la révolution de 1830 qui a renversé Charles X, Louis-Philippe rêve d'une monarchie modérée. Il rétablit le drapeau tricolore, autorise des élections réservées aux plus riches et tolère une opposition modérée. Mais il écrase les soulèvements ouvriers comme celui des Canuts, les tisserands de la soie à Lyon. Occupé surtout par l'essor économique du pays, il néglige la montée des oppositions. En 1848, il est renversé par une révolution qui éclate à Paris.

Guignol

Guignol qui bat Gendarme n'est pas un spectacle pour enfants, mais le théâtre de rue qui fait rire les Canuts lyonnais : avec des marionnettes, on peut tout dire, se moquer du roi, et surtout de la police.





Napoléon III

En décembre 1848, le prince Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République. Neveu de Napoléon I^{er}, il a obtenu les voix des bourgeois conservateurs comme des paysans, très attachés au souvenir de l'Empereur. C'est le Second Empire.

LE COUP D'ÉTAT DE 1851

Arrivé au pouvoir six mois après la révolution de 1848, le Prince-Président est élu pour quatre ans. Pour se maintenir au pouvoir, il n'hésite pas à faire un coup d'État avec l'aide de l'armée, le 2 décembre 1851, anniversaire du sacre de Napoléon I^{er}. Un an plus tard, il rétablit l'Empire et se fait couronner sous le nom de Napoléon III.

L'empire autoritaire

Comme son oncle, Napoléon III ne tolère pas la moindre critique. Dès le coup d'État, il ordonne l'arrestation de 50 000 opposants. Jusqu'en 1860, les libertés sont suspendues, la presse est sous surveillance.



Victor Hugo, député depuis 1848 et opposant farouche au Second Empire, préfère s'exiler à Guernesey plutôt que de vivre sous un régime autoritaire.

Une politique de grandeur
Au début du règne, l'économie est prospère. Des hommes d'affaires, comme les Rothschild ou les frères Péreire, créent des banques, des sociétés de chemin de fer. L'empereur, s'entoure d'une cour brillante, multiplie les bals et les réceptions. Il rêve de faire de Paris la plus belle capitale d'Europe. Sur son ordre, le préfet Haussmann se lance dans d'immenses travaux de modernisation.

Les élégantes portent des robes à crinoline (une jupe permet de faire bouffer la robe grâce à des cerceaux d'acier) et des corsets serrés (pour avoir une « taille de guêpe » !)



LES RÉFORMES EN 1860-1870

À partir de 1860, Napoléon III renonce à sa politique autoritaire. Il prend des mesures favorables aux ouvriers. Le droit d'association est à nouveau reconnu (autorisant ainsi les syndicats) et la grève n'est plus réprimée. Les journaux retrouvent une plus grande liberté. Malgré ces mesures libérales, l'opposition ne cesse de grandir.

LES NOUVEAUTÉS

- les banques ouvertes à tous les déposants
- la caisse d'épargne
- l'abonnement hebdomadaire de chemin de fer
- la douche (d'abord dans les prisons et les casernes)
- les grands magasins



Le Bon Marché, un grand magasin parisien

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Depuis la chute de Napoléon I^{er} en 1815, la France est isolée en Europe. Napoléon III souhaite mener à nouveau une politique étrangère prestigieuse. Mais, ses interventions diplomatiques sont souvent des échecs. En 1870, elles débouchent sur la guerre contre la Prusse.

La mode masculine des uniformes richement ornés cède la place à celle du « smoking » noir venu d'Angleterre.

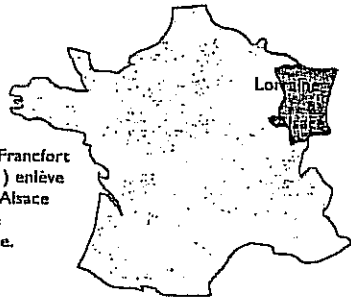


La conquête de la République

Le 2 septembre 1870, Napoléon III est fait prisonnier par les Allemands à Sedan. À Paris, on acclame aussitôt la chute de l'Empire. La Troisième République est proclamée dans un pays en pleine guerre.

LES CONDITIONS DE LA PAIX

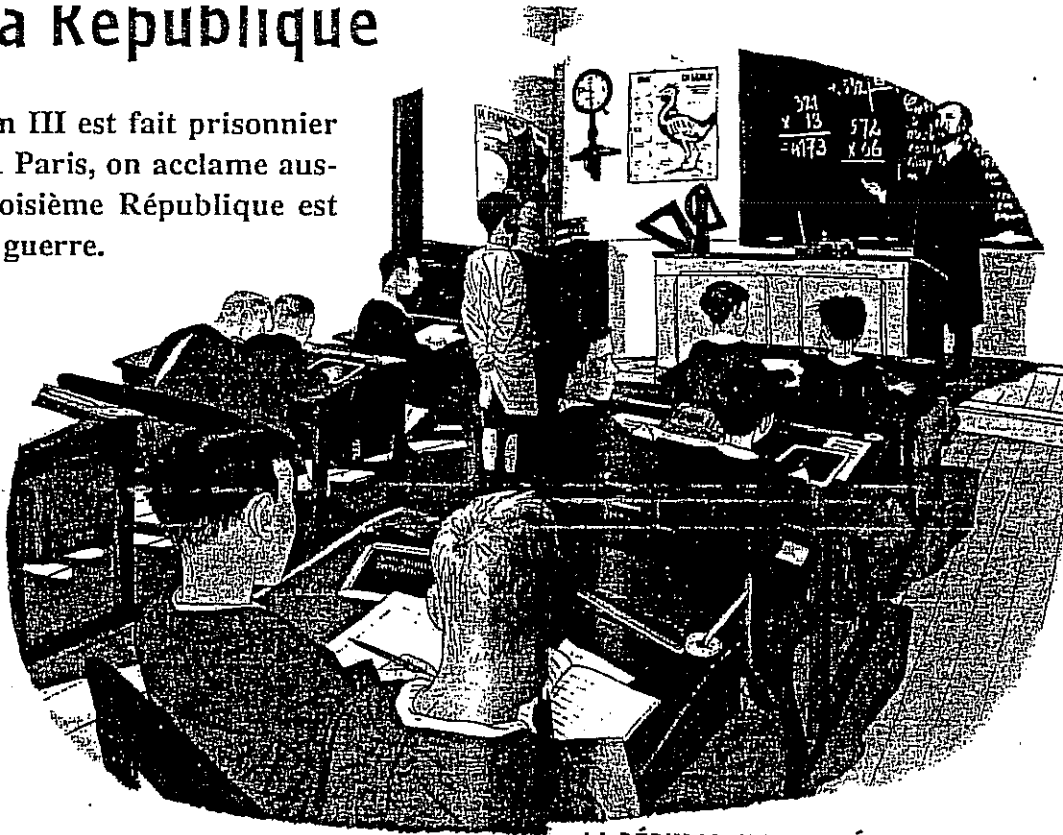
Malgré les efforts de résistance de l'armée française, la supériorité militaire de l'Allemagne s'impose en janvier 1871. L'Assemblée nationale, élue en février, négocie la paix avec l'Allemagne. Le prix de la défaite est lourd : la France doit payer une importante indemnité de guerre. De plus, elle est amputée d'une partie de son territoire : l'Alsace et le nord de la Lorraine sont annexés à l'Empire allemand.



Le traité de Francfort (10 mai 1871) enlève à la France l'Alsace et une partie de la Lorraine.

LA RÉVOLTE DE PARIS

La capitale, assiégée depuis septembre 1870, veut continuer à se battre et s'indigne de la capitulation décidée par l'Assemblée. Le 26 mars 1871, les Parisiens élisent un gouvernement indépendant : la Commune. Soutenue par les ouvriers, la Commune veut bâtir une société révolutionnaire, plus juste, où les décisions seraient prises par l'ensemble du peuple. Mais le 21 mai 1871, le gouvernement envoie ses troupes : la révolte est écrasée.



● Le droit de vote

Symbole de la démocratie, le suffrage universel est rétabli sous la Troisième République. Désormais, tous les citoyens majeurs peuvent voter, mais pas les citoyennes : les femmes n'ont toujours pas le droit de vote.

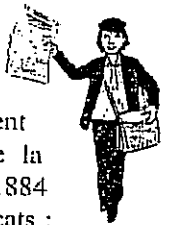


● Le mur des Fédérés, au Père-Lachaise

Le 28 mai 1871, les derniers combattants de la Commune, qui se sont réfugiés à l'intérieur du cimetière du Père-Lachaise, sont exécutés. En une semaine, la répression de la révolte a fait au moins 20 000 morts dans Paris.

LES GRANDES LOIS RÉPUBLICAINES

En 1881, deux lois garantissent la liberté de réunion et de la presse. Une loi votée en 1884 autorise la création de syndicats : les travailleurs peuvent se grouper pour défendre leurs intérêts. Par ailleurs, le ministre Jules Ferry rend l'école obligatoire et gratuite pour les enfants de 6 à 13 ans. La religion n'est plus enseignée : l'école est laïque.



● Le scandale de l'affaire Dreyfus

En 1898, l'affaire Dreyfus divise la France en deux camps. Les dreyfusards réclament la révision du procès du capitaine Dreyfus, accusé à tort d'espionnage en 1894. Les antidreyfusards affirment la culpabilité de Dreyfus. Ils sont influencés par une violente campagne antisémite : Dreyfus est d'autant plus haï qu'il est juif. Ce n'est qu'en 1906 qu'il est reconnu innocent.



— Dreyfus à son procès au Palais de Justice



— Le rassemblement

LA RÉPUBLIQUE AUX RÉPUBLICAINS

Malgré les manœuvres des royalistes pour restaurer la monarchie, les idées républicaines conquièrent de plus en plus d'électeurs. La victoire des républicains est totale lorsque l'un des leurs, Jules Grévy, devient président de la République en 1879. Les républicains qui s'installent au pouvoir cherchent à concilier toutes les classes sociales, de la grande bourgeoisie aux ouvriers. Les représentants du peuple gouvernent de façon modérée en se souciant avant tout de l'unité du pays.

LES JEUNES FILLES AU COLLÈGE

Jules Ferry fait construire de nombreux collèges et lycées pour les jeunes filles : c'est une grande nouveauté. Jusque-là, il n'existait pas d'enseignement secondaire pour les filles.



1885 : Pasteur met au point un vaccin contre la rage.

LES (BONS) MOTS DE L'HISTOIRE

De la Révolution française à de Gaulle, deuxième partie de notre voyage anecdotique et pittoresque dans l'Histoire de France, à travers les petites phrases et les bons mots célèbres. Embarquement immédiat !

1792 VIVRE LA RÉPUBLIQUE !

En 1791, la noblesse française perd ses privilèges (les avantages dont elle jouissait par rapport au reste de la population). Le roi Louis XVI, qui a tenté de fuir à l'étranger, est de plus en plus impopulaire. La Révolution française est en marche...



ou un empereur) qui, comme toutes les autres monarchies d'Europe, observe avec inquiétude les événements de la Révolution française. En juillet 1792, le duc de Brunswick, chef des armées autrichiennes, fait savoir, dans une déclaration particulièrement maladroite, qu'il promet au peuple parisien une "vengeance exemplaire et à jamais mémorable" si jamais le moindre mal était fait au roi de France, Louis XVI, et à sa famille. Ces propos ont pour effet de provoquer la colère des Parisiens : le 10 août, ils descendent dans les rues, et ils encerclent le palais des Tuileries, la résidence du roi et de sa famille qui se retrouvent finalement jetés en prison. Cette journée révolutionnaire marque la chute de la royauté. Mais, dans les semaines suivantes, les armées autrichiennes gagnent du terrain. Un vent de panique souffle sur Paris et certains hommes politiques songent à fuir dans le Midi de la France. Fuir ? Il n'en est pas question pour Georges Danton, le ministre de la Justice, qui prononce, le 2 septembre 1792, devant l'Assemblée nationale, un discours dont on a retenu cet extrait : *Pour [...] vaincre, Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France sera sauvée !* Dix-huit jours plus tard, le 20 septembre, les troupes françaises remportaient à Valmy une éclatante victoire sur le duc de Brunswick. Et au lendemain de cette victoire, le 21 septembre 1792, la France devenait une République (un État gouverné par des représentants élus du peuple).

« De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! »

Au printemps de 1792, Louis XVI, qui est encore "roi des Français", mais qui ne règne plus en maître absolu, déclare la guerre à l'Autriche. À cette époque, l'Autriche est une vaste et puissante monarchie (État gouverné par un roi

Guidée par la Marseillaise (chant composé en 1792 par Rouget de Lisle et ici personnifié par une femme), la Révolution est en marche... (lithographie de 1910)

1793 LA GUERRE DE VENDÉE

Au mois de mars 1793, les paysans de Vendée, dans l'Ouest de la France, soutenus et dirigés par la noblesse et les prêtres, prennent les armes et entrent en guerre contre la République...

« Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi »

La guerre civile fait rage, dans l'Ouest de la France : les combats opposent l'armée vendéenne "catholique et royale", forte de 40 000 hommes, aux troupes républicaines. Dans un premier temps, les Blancs (les royalistes vendéens) remportent plusieurs victoires successives. Et puis, peu à peu, l'armée républicaine s'organise, et le vent tourne : les Bleus (les soldats républi-

cains) reprennent l'avantage et, à la fin de l'année 1793, la révolte vendéenne est presque totalement réprimée. Mais quelques généraux vendéens refusent de s'avouer vaincus, et continuent la lutte. Parmi eux, il y a le jeune comte de La Rochejacquelein qui est resté célèbre pour son courage et pour ces mots, lancés avant une bataille pour mobiliser les paysans en armes qui constituaient ses troupes : *Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi.* Le comte de La Rochejacquelein sera tué au combat peu de temps après. Il n'avait que vingt-et-un an.



▲ Henri de La Rochejacquelein, pendant la Guerre de Vendée (tableau de Guérin, 1817, musée des Guerres de Vendée)

1793-1795 LA TERREUR

De 1793 à 1795, des milliers de personnes, accusées d'être des ennemis de la République, ont été condamnées à mort et exécutées. Cette période de la Révolution française est appelée la Terreur. Certaines victimes de la Terreur, aristocrates ou républicains jugés trop modérés, ont dit avant de mourir des phrases qu'on n'a pas oubliées. Derniers mots sur l'échafaud...

« Ô, liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »

La place de la Concorde est l'une des plus grandes de Paris. D'abord appelée place Louis-XV, elle prit le nom, en 1792, de place de la Révolution, avant d'être rebaptisée place de la Concorde en 1795. C'est sur cette place que fut exécuté Louis XVI, le 21 janvier 1793, et après lui beaucoup d'autres "ennemis de la Révolution". Un échafaud (une estrade) y était installé, sur lequel se trouvait la guillotine (la machine du docteur Guillotin) qui permettait de trancher proprement la tête des condamnés à mort. On avait également dressé sur la place une statue représentant la Liberté. Le 8 octobre 1793, juste avant d'être guillotiné, Madame Roland s'écria, en regardant cette statue : *Ô, liberté, que de crimes on commet en ton nom !* Femme cultivée et engagée dans le combat révolutionnaire dès ses débuts, Manon Roland était l'une des grandes figures des girondins, un groupe



▲ Madame Roland, peinte en 1792 par J. E. Heinsius (Château et Triangons de Versailles)

politique rassemblant des républicains modérés. Les girondins s'opposaient aux *montagnards* qui étaient, eux, partisans d'une action révolutionnaire plus radicale. "Pas de liberté pour les ennemis de la liberté", disaient-ils. Pas de pitié non plus : les montagnards l'emportèrent, et instaurèrent la Terreur.

1793-1795 LA TERREUR (suite)

« N'oublie pas de montrer
ma tête au peuple,
elle en vaut la peine »

21 janvier 1793, place de la République, à Paris : Louis XVI vient d'être guillotiné et le bourreau montre la tête du roi à la foule (eau-forte, 1793).

Georges Danton (celui qui, en 1792, réclamait de l'audace, encore de l'audace...) participe, en 1793, à la mise en place de la Terreur. Il contribue notamment à la création du Tribunal révolutionnaire de Paris qui est chargé de juger tous ceux qui porteraient atteinte à "la liberté, l'égalité, l'unité, l'indivisibilité de la République". Mais ensuite Danton s'oppose

aux révolutionnaires les plus extrémistes qui, dès lors, cherchent à se débarrasser de lui. Accusé d'être impliqué dans un scandale financier, Danton est traîné devant le Tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Juste avant d'être guillotiné, le 5 avril 1794, il adresse cette étonnante recommandation au bourreau : *N'oublie surtout pas, n'oublie pas de montrer ma tête au peuple, elle en vaut la peine.*

« Un moment encore,
rien qu'un moment,
monsieur le bourreau »

La comtesse du Barry avait été la favorite de Louis XV, puis, à la mort du roi, en 1774, elle s'était retirée dans son château de Louveclennes. En 1791, des voleurs s'introduisent chez elle et lui dérobent un véritable trésor en bijoux. Elle demande qu'une enquête soit menée et fait savoir qu'elle offre une forte récompense à qui lui rapportera les précieux objets. Ce n'est pas très prudent de sa part : en ces temps de révolution, il vaut mieux ne pas se faire remarquer, lorsqu'on est très riche... Les bijoux sont finalement retrouvés à Londres, en Angleterre, où la comtesse du Barry se rend aussitôt. À son retour, elle est arrêtée : on l'accuse, entre autres, d'avoir fourni de l'argent aux aristocrates français réfugiés en Angleterre et de préparer avec eux un complot visant à rétablir la monarchie en France... À l'issue d'un long procès, la comtesse du Barry se voit condamnée à mort. Le 8 décembre 1793, dans la charrette qui la conduit à l'échafaud, la comtesse se débat, pleure et promet à la foule de l'or, des bijoux, pourvu qu'on lui laisse la vie sauve. Devant l'échafaud, elle s'effondre, et il faut la porter jusqu'à la guillotine. Là, elle supplie, dans un dernier souffle : *Un moment encore, rien qu'un moment, monsieur le bourreau !* Mais le couperet tombe, implacable, sur le cou de cette dame qui aimait tant la vie...



La tête de Danton
(gravure de 1793)

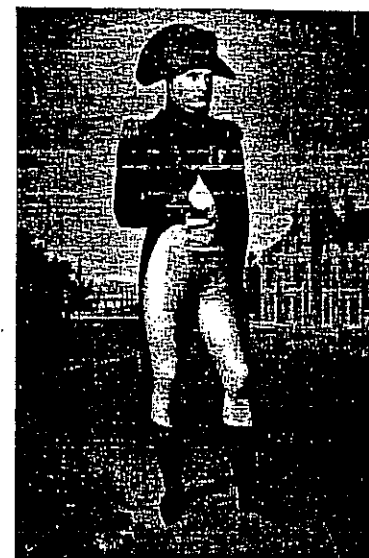


1798 LA CAMPAGNE D'ÉGYPTÉ

À la fin du XIX^e siècle, l'Angleterre exerce une forte domination en Méditerranée. Décidée à combattre cette domination, la République française décide d'organiser une expédition en Égypte et en confie le commandement à un jeune et très brillant général, Napoléon Bonaparte...

« Du haut de ces
pyramides, quarante siècles
vous contemplant »

La campagne d'Égypte (c'est ainsi qu'on appelle l'expédition de Bonaparte en Égypte) débute en 1798. Officiellement, son but est de libérer le peuple égyptien des mamelouks, les chefs militaires qui gouvernent le pays. En réalité, la France veut s'implanter en Égypte pour gêner les Anglais. Le 1^{er} juillet 1798, Bonaparte débarque en Égypte, à Alexandrie, et s'empare de la ville. Puis il marche sur Le Caire, la capitale. Il arrive à proximité du plateau de Gizeh, sur lequel se dressent les Grandes Pyramides, et s'apprête à livrer bataille à l'armée des mamelouks. Avant que ne s'engagent les combats, il donne les dernières consignes à ses troupes et, selon la légende (fabriquée probablement après coup par Napoléon lui-même), il achève son discours par ces mots : *Soldats, songez que, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplant.*



Napoléon I^{er}
(peinture d'après
un dessin de J.-B.
Isabey, 1805,
musée du château
de Rueil-
Malmaison)

1804 VIE DE LA CÉLÉBRITÉ

En 1799, le très populaire général Napoléon Bonaparte organise un coup d'État contre le gouvernement républicain, ce qui lui permet de s'emparer, peu à peu, de tous les pouvoirs. Suite logique : en 1804, il se fait proclamer empereur des Français sous le nom de Napoléon I^{er}. Fin de la première République, donc, et début du premier Empire.

« Impossible n'est pas
français »

Napoléon I^{er} est un conquérant qui engage la France dans des campagnes militaires de grande envergure. En 1813, il est en guerre contre la Russie et la Prusse. Il reçoit un message inquiétant d'un de ses généraux, Jean Lemarrois,

annonçant qu'il semble désormais impossible de garder le contrôle de la ville de Magdebourg, en Allemagne, les forces adverses étant par trop supérieures en nombre. Napoléon I^{er} lui aurait alors répondu dans une lettre : *Ce n'est pas possible, m'écrivez-vous ; cela n'est pas français*, mots que l'histoire a par la suite transformés en "impossible n'est pas français".

1804 VIVE L'EMPEREUR (suite)

« Pourvu qu'ça dure »

La mère de Napoléon, Laetitia Bonaparte, était une Corse au caractère énergique et autoritaire. Elle assistait de loin aux succès politiques et militaires de son fils et affichait volontiers sa méfiance, voire son mépris, pour les ambitions de l'empereur, répétant régulièrement, avec son accent corse, ce refrain resté célèbre : *Pourvu qu'ça dure* (pourvu que cela dure).

« Je vous rendrai Vincennes quand vous me rendrez ma jambe »

Nom : Pierre Daumesnil. Surnom : la "Jambe de bois" ; car ce général de Napoléon I^{er} a perdu une jambe en 1809, au cours de la bataille de Wagram. En 1814, le général Daumesnil défend vaillamment le château de Vincennes (près de Paris) qui est assiégé par les troupes autrichiennes, russes et prussiennes, alliées contre Napoléon. Or, les assaillants proposent à Daumesnil de se rendre contre une forte somme d'argent. Le général leur fait alors cette réponse fameuse : *Je vous rendrai Vincennes quand vous me rendrez ma jambe !*



Le général Daumesnil (gravure d'après un dessin de Philippeaux en 1810)



▲ Le général Cambronne (gravure de 1875)

« La Garde meurt, mais ne se rend pas ! »

Le 18 juin 1815, à Waterloo, en Belgique, les armées napoléoniennes se trouvent face aux troupes anglaises, hollandaises et belges réunies, auxquelles viennent bientôt s'ajouter en renfort les forces prussiennes. La bataille tourne au cauchemar pour les Français : la Garde impériale (les meilleurs et les plus fidèles soldats de l'Empereur) se retrouve bientôt en très mauvaise posture, massacrée par les Anglais qui, charitables, lui propose de se rendre. Proposition à laquelle le général Cambronne aurait répondu, selon les journaux de l'époque : *La Garde meurt, mais ne se rend pas !* Problème : Cambronne n'est pas mort lors de ces combats ; il a été fait prisonnier... Mais après tout, comme le dira plus tard Victor Hugo, on ne peut tout de même pas lui en vouloir d'avoir survécu !

« M... ! »

Autre version de la même anecdote (si l'on peut parler d'anecdote au milieu d'une bataille aussi sanglante), rapportée notamment par Victor Hugo dans *les Misérables* : la réponse du général Cambronne aux Anglais aurait été beaucoup plus brève. Il se serait contenté de leur lancer un mot, un seul, appelé depuis "le mot de Cambronne" : *Merde !*

1815 VIVE LE ROI

Après sa défaite de Waterloo, Napoléon fut expédié par les Anglais dans l'Atlantique Sud, sur l'île de Sainte-Hélène où il termina ses jours (vous connaissez la chanson : Napoléon est mort à Sainte-Hélène/son fils Léon lui a crevé l'bidon/On l'a r'trouvé sur le dos d'une baleine/En train d'suquer les fils de son cal'çon). À bas l'empereur et vive le roi ! Car c'est un roi, Louis XVIII, le frère du malheureux Louis XVI-décapité par la Révolution, qui succède à Napoléon I^{er}.

« Allons, finissons-en, Charles attend »

En 1824, Louis XVIII, qui règne depuis dix ans, est gravement malade et sent la mort venir. C'est son frère, Charles, qui doit lui succéder. Alors qu'il est à l'agonie, Louis XVIII trouve encore la force de prononcer une dernière phrase historique, autant qu'humoristique, à l'adresse de ses médecins : *Allons, finissons-en, Charles*

attend... À l'évidence, Louis XVIII fut, jusque sur son lit de mort, un roi... du calembour, car la phrase pouvait s'entendre de deux façons : "Charles attend" (son tour de régner) ou "charlatans" (amabilité destinée à signifier aux médecins qu'ils n'étaient pas très compétents). Sur ce, Louis XVIII rendit l'âme et Charles X monta sur le trône où il resta jusqu'en 1830, date à laquelle il céda la place à Louis-Philippe I^{er} qui fut roi pendant dix-huit ans, avant d'être chassé par la Révolution de 1848.



▲ Louis XVIII était un homme intelligent et cultivé. Lorsqu'on vint lui annoncer qu'il était roi de France, il répondit avec superbe : *Est-ce que j'ai jamais cessé de l'être ?* (Gravure de 1850)

1848 AUX ARMES, CITOYENS !

En 1848, les Français font une nouvelle révolution et rétablissent la République. Des élections ont lieu qui désignent Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu de Napoléon I^{er}, comme président de la République. Un Bonaparte peut-il se contenter d'un titre de président ? À votre avis ?

« Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs ! »

Tel oncle, tel neveu : le président Louis-Napoléon Bonaparte veut devenir empereur, comme son tonton Napoléon I^{er}. Pour commencer, il organise un coup d'État qui lui permet de s'attribuer davantage de pouvoirs. Cela se passe le 2 décembre 1851, et provoque l'indignation d'un certain nombre de députés (hommes politiques élus à l'Assemblée) qui descendent dans la rue pour inciter les Parisiens à la révolte. Parmi ces députés, il y a Victor Hugo et un certain Alphonse Baudin. Dans le faubourg Saint-Antoine, une barricade est dressée. Depuis cette barricade, Alphonse Baudin crie aux passants : aux armes, citoyens ! Rejoignez-nous pour défendre la République ! Mais un ouvrier, peu enthousiaste, lui fait remarquer qu'il n'a pas envie de se battre pour permettre aux députés



de continuer à être payés vingt-cinq francs par jour (salaire très supérieur, bien sûr, à celui d'un ouvrier). Alors, le député Baudin, héroïque, monte sur la barricade en s'écriant : *Je vais vous montrer comment on meurt pour vingt-cinq francs !* Ce furent ses derniers mots, car il fut aussitôt criblé de balles par les soldats chargés de réprimer la révolte. Un an plus tard, Louis-Napoléon arrivait à ses fins : il devenait l'empereur Napoléon III, maître absolu de la France.

▲ Le député Alphonse Baudin, debout sur la barricade, va mourir en héros (lithographie de 1851)

1852 LE SECOND EMPIRE

En 1852 commence le règne impérial de Napoléon III. On en a pour dix-huit ans.

« J'y suis, j'y reste »

En 1854, la France, associée à la Grande-Bretagne, déclare la guerre à la Russie. Une expédition franco-britannique débarque en Crimée (une vaste presqu'île de la mer Noire) et assiège la ville de Sébastopol pendant un an. En septembre 1855, le général français Mac-Mahon réussit, au prix d'un dur combat, à s'emparer de la tour Malakoff, une imposante fortification qui protège Sébastopol. Apprenant la nouvelle, le général en chef des armées anglaises, Lord Raglan, qui était occupé

ailleurs, fait parvenir un message à Mac-Mahon, pour lui demander combien de temps il croit pouvoir garder le contrôle de la tour Malakoff, et s'il a besoin de renforts. À l'envoyé de Lord Raglan, Mac-Mahon aurait alors fièrement déclaré : *J'y suis, j'y reste*. De fait, la prise de la tour Malakoff entraîna la chute de Sébastopol, et la guerre de Crimée s'acheva par la défaite des Russes. Quelques années plus tard, en 1859, le général Mac-Mahon se distingua encore lors de la bataille de Magenta, en Italie, ce qui lui valut d'être élevé au rang de maréchal.

1870 LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Vous ne pouvez pas vous souvenir de Sedan, vous n'étiez pas nés. C'est devant cette ville des Ardennes que l'armée française fut battue, le 2 septembre 1870, par les Prussiens. Conséquences : Napoléon III fut fait prisonnier, et Paris en colère proclama la République, le 4 septembre.

Georges Clemenceau (lithographie de 1918, d'après un dessin de Sem)

« Que d'eau, que d'eau ! »

Lors de la bataille de Sedan, le maréchal Mac-Mahon fut blessé, fait prisonnier, puis libéré. Trois ans plus tard, en 1873, il est élu président de la République grâce au soutien des députés monarchistes (royalistes) de l'Assemblée nationale. En tant qu'homme politique, il s'est taillé la réputation d'être d'une naïveté, pour ne pas dire d'une bêtise, sans borne. Ses déclarations et discours faisaient la joie de ses adversaires politiques. En 1875, une crue de la Garonne provoqua de terribles inondations dans la région de Toulouse. Le président Mac-Mahon se rendit sur place, et tout ce qu'il trouva à dire aux journalistes pour commenter la situation, ce fut : *Que d'eau, que d'eau !* On raconte aussi que le maréchal Mac-Mahon fit un jour cette réflexion, à propos de la fièvre typhoïde, une grave maladie

infectieuse et contagieuse : *La typhoïde ? Je l'ai eue. On en meurt, ou on en reste idiot. Tout s'explique, monsieur le Président !*

« La guerre ? C'est une chose trop grave pour la confier à des militaires »

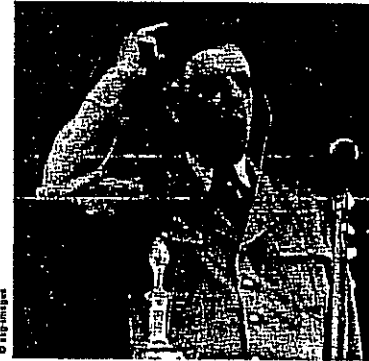
On doit cette réflexion pleine d'humour à Georges Clemenceau, qui devint ministre de l'Intérieur en 1906, puis fut nommé chef du gouvernement en 1917, lors de la première Guerre mondiale, à un moment où de plus en plus de gens pensaient qu'il n'était plus possible de gagner cette guerre. Clemenceau lutta contre ce défaitisme, et contribua à redonner confiance aux Français. Il se méfiait des militaires et pensait qu'en temps de guerre les décisions importantes devaient être prises par les autorités civiles (les hommes politiques). Il fut surnommé « le Tigre », et aussi « le Père la Victoire ». Mais, après la défaite des Allemands, on lui reprocha d'avoir mal négocié le traité de Versailles (qui mettait fin à la guerre). Ainsi, le « Père la Victoire » devint, pour ses adversaires, le « Perd la Victoire ».



Le père la Victoire

POUR FINIR LES PETITES PHRASES DU GÉNÉRAL

La troisième République s'achève en 1940, lorsque la France est occupée par les Allemands. En 1944, à la fin de la deuxième Guerre mondiale, la quatrième République est instaurée, et puis, en 1958, on passe à la cinquième. Le général de Gaulle est élu président de la République...



▲ Charles de Gaulle en 1960

« Vive le Québec libre ! »

En 1967, le général de Gaulle effectue un voyage au Canada. Le 24 juillet, il arrive à Montréal, la capitale du Québec, province canadienne dont les habitants parlent le français. Une foule considérable s'est rassemblée pour l'accueillir, parmi laquelle beaucoup d'indépendantistes (de gens qui veulent l'indépendance du Québec). De Gaulle apparaît au balcon de l'Hôtel de Ville, et la foule lui réclame un discours. Il en improvise un qui s'achève ainsi : *Vive Montréal ! Vive le Québec ! Vive le Québec libre ! Vive le Canada français ! Vive la France !* La foule est en délire, et entonne la *Marseillaise*... Mais à Ottawa (la capitale fédérale du Canada) le gouvernement est furieux : le général sera obligé d'écourter son voyage au Canada.

« La réforme, oui, la chienlit, non ! »

Mai 1968 : les étudiants sont dans les rues. Des émeutes éclatent à Paris, des barricades se dressent. Bientôt le mouvement gagne le monde ouvrier. En quelques jours, les universités et les usines sont occupées, la grève est générale, le pays est paralysé. Le général de Gaulle, qui est en

visite officielle en Roumanie, écourte son séjour et rentre en France le 18 mai. Dès le lendemain, réunion de crise à l'Élysée, avec les ministres. Et le général prononce alors ces mots fameux : *La réforme, oui, la chienlit, non !* La chienlit, c'est la pagaille, le désordre, et ce nom est formé sur le même principe que « plissenlit » (décomposez, vous comprendrez...).

« Mon seul rival international, c'est Tintin »

L'écrivain André Malraux, qui fut ministre des Affaires culturelles de 1958 à 1969, rapporte cette amusante réflexion que le général de Gaulle fit un jour en sa présence : *Au fond, vous savez, mon seul rival international, c'est Tintin ! Nous sommes des petits qui ne se laissent pas avoir par les grands. On ne s'en aperçoit pas, à cause de ma taille. Il était très grand, le général.*



▲ Après la fameuse déclaration du général de Gaulle (*La réforme, oui, la chienlit, non !*) lors des événements de mai 1968, des affichettes ont fleuri sur les murs de Paris avec la réponse impertinente des étudiants : *La chienlit, c'est lui !*

PETITE ENIGME HISTORIQUE

Une main glissée dans l'ouverture de sa veste, voici Napoléon Bonaparte, dans son attitude favorite ! Pourquoi se tenait-il comme cela ? Trois explications vous sont proposées : choisissez la bonne !

A. Napoléon souffrait de maux d'estomac chroniques (qui le tourmentaient régulièrement et dont il ne parvenait pas à se débarrasser). Il a ainsi pris l'habitude, assez jeune encore, de poser une main sur son estomac. Il expliquait que la chaleur de sa main soulageait un peu ses douleurs.

B. Napoléon avait, de naissance, une légère déformation de l'auriculaire (peut-être) de la main droite. Ce petit défaut physique ne se remarquait pas, mais Napoléon en était très complexe durant son adolescence. C'est la raison pour laquelle il dissimulait sa main droite sous sa veste. Devenu adulte, il a continué, par habitude, à se tenir ainsi.

C. Napoléon avait reçu une excellente éducation, dans une école religieuse, puis dans une école militaire. On lui avait appris à bien se tenir : ne pas croiser les bras sur sa poitrine, ni les balancer en marchant... Les livres de bonnes manières, à cette époque, conseillaient aux messieurs qui ne savaient pas quoi faire de leurs mains d'en glisser une dans l'ouverture de leur veste. Napoléon a suivi le conseil, et voilà pourquoi il adoptait souvent cette fameuse pose.

Solution page 39 !

LE GAMIN DE PARIS

Le *gamin de Paris* n'est pas n'importe qui. Il ne suffit pas d'être enfant et de vivre à Paris pour mériter ce titre. Le gamin de Paris, c'est ce qu'on appelle, en littérature, un "type", une catégorie bien précise de personnage. Le type du gamin de Paris, donc, est né des révolutions (celle de 1789, d'abord, puis les "Trois Glorieuses", ces trois journées de juillet 1830 durant lesquelles le peuple de Paris en armes descendit dans les rues, obligeant le roi Charles X à abandonner son trône). Car le gamin de Paris est avant tout un enfant du peuple et de la rue. Fils d'ouvrier et lui-même apprenti, portant à ses pieds des galoches (chaussures à semelles de bois), il est vêtu d'une blouse de travailleur et coiffé d'une casquette. La casquette, à l'époque, est le signe et le symbole du monde ouvrier et du petit peuple de Paris ; d'ailleurs, on disait aussi "la casquette" pour désigner le monde du travail. Le gamin de Paris a la chance de ne pas travailler en usine (il faut se souvenir qu'au XIX^e siècle les enfants ouvriers sont très nombreux) ; pour lui, pas d'horaires fixes et réglementés, donc, et surtout, pas de tâches abrutissantes à accomplir, toute la journée, derrière une machine ou un établi. Souvent livreur, pour le compte

d'un marchand ou d'un boutiquier, il parcourt les rues et les boulevards, et connaît chaque coin de la ville. Libre, insouciant, gouaillier (il se moque effrontément de tout et de tous), il prend le temps, dans ses courses (livraisons), et le nez en l'air, de traîner et de se rire, en passant, des bourgeois, ou de défier la maréchaussée (la police qui assure l'ordre des rues) ; car le gendarme est son pire ennemi, à lui qui aime tant le vagabondage. Ce que le gamin de Paris possède de plus précieux, c'est sa liberté. Il a en horreur toute forme d'ordre, de discipline. Toujours à l'affût d'un bon tour et d'une bonne farce à jouer aux gens sérieux, le gamin de Paris aime la provocation, la polissonnerie, l'humour insolent, le calembour et les bons mots ; car il est vif d'esprit, comme leste de corps, espiègle, narquois, toujours en mouvement, véritable moineau des places et des ruelles.

Dans la dernière partie du XIX^e siècle, Paris a beaucoup changé : un homme politique, le baron Haussmann, a fait aménager de grandes avenues toutes droites à la place des ruelles étroites et tortueuses. Et ainsi, le gamin de Paris a peu à peu disparu en même temps que disparaissaient les barricades de la révolte populaire. En effet, comment voulez-vous dresser une barricade sur un boulevard trop large où, justement, la cavalerie peut charger à l'aise pour rétablir l'ordre et la paix chers aux bourgeois ? Le gamin de Paris, donc, le Gavroche des *Misérables* de Victor Hugo ou le Tortillard des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, s'efface doucement du paysage parisien, comme le note le Grand Larousse de 1872 : "Le gamin, si admirablement dépeint par Victor Hugo, se fait bien rare, grâce à la sévérité des lois sur le vagabondage ; on rencontre bien encore quelques titis, quelques pâles voyous ; mais le vrai gamin, le Gavroche dont le romancier nous a laissé l'inimitable portrait, est disparu. C'est depuis cette époque, surtout, que l'expression "gamin", ne désignant plus une catégorie

▲ En juillet 1830, le peuple de Paris descend dans la rue pour défendre la liberté de la presse : ce sont les "Trois glorieuses", trois journées de révolte contre la politique du roi Charles X. Cet événement a inspiré au peintre Eugène Delacroix un célèbre tableau, dont on voit ici un détail, et qui s'intitule "La Liberté guidant le peuple" : une femme, symbolisant la liberté, brandit le drapeau républicain ; à ses côtés, armé d'un pistolet et coiffé d'une casquette, un vrai gamin de Paris... (musée du Louvre)



© Rue des Archives

▲ Gavroche, le plus célèbre des gamins de Paris (dessin de Gustave Brion, 1867, musée Victor Hugo, Paris).

d'enfants, s'applique à tous les enfants et est devenue synonyme de bambin.

Notons enfin qu'au début du XX^e siècle le dessinateur Francisque Poulbot donnera une seconde jeunesse au type du gamin parisien : ce sera justement "le poulbot", le gosse de Montmartre (un quartier alors populaire de Paris), avec encore une fois sa blouse d'atelier, sa casquette trop grande, ses vêtements trop larges, sans doute empruntés, par manque d'argent et de moyens, aux adultes charitables. Le poulbot deviendra à son tour un type et un mythe, une légende du Paris populaire des rues, et sera reproduit à l'infini sur des cartes postales vendues le long des quais de la Seine et sur la butte de Montmartre où piaillent, à cœurs mêlés, les enfants et les moineaux.

Mais écoutons encore une fois la voix du père Hugo : "Paris a un enfant, et la forêt a un oiseau ; l'oiseau s'appelle le moineau ; l'enfant s'appelle le gamin. [...] Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours [...] Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles. [...] jure comme un damné, [...] connaît les voleurs, tutoie les filles, parle argot, chante des chansons obscènes, et n'a rien de mauvais dans le cœur. C'est qu'il a dans l'âme une perle, l'innocence. [...] Si on demandait à l'énorme ville : qu'est-ce que c'est que cela ? elle répondrait : C'est mon petit.



© Rue des Archives

▲ Des petits "poulbots", gosses de Montmartre dessinés par Francisque Poulbot.

[...] Cet être braille, raille, gouaille, bataille [...], pêche dans l'égoût [...], ricane et mord, siffle et chante, acclame et engueule, [...] trouve sans chercher, sait ce qu'il ignore, [...] est fou jusqu'à la sagesse, [...] se vautre dans le fumier et en sort couvert d'étoiles."

Le gamin de Paris, selon Hugo, a horreur des préjugés, des abus, des oppressions, de l'injustice, du fanatisme, de la tyrannie. Ce petit grandira et, à coup sûr, sera républicain. Car il respire la liberté, comme il respire Paris. Il est le peuple enfant fraternel, jovial, souverain, un prince de l'air libre et du vent, esprit farce et gaieté qui foudroie. À travers lui, Paris rit ; Paris gronde, Paris ose : Paris-Gavroche, la belle, la rebelle...

VICTOR HUGO et les misérables

Peuples ! Écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Victor Hugo,
Les rayons et les ombres



Victor Hugo (1802-1885) est notre géant de la littérature, notre génie des lettres. Immense travailleur, il s'intéresse à tout, et écrit romans, théâtre, poésie, essais, tout en s'engageant chaque jour, en intellectuel, dans les grands débats de son siècle et dans la vie publique et politique de son temps.

Or ce temps est particulièrement mouvementé : au début du XIX^e siècle, il y a, en France, des royalistes (qui veulent être gouvernés, comme autrefois, par un roi), des républicains (partisans de la République, qui donne le pouvoir au peuple en lui permettant d'élire ses représentants au gouvernement), et puis des Bonapartistes (ceux-là soutiennent Napoléon Bonaparte, qui s'est emparé de tous les pouvoirs par la force et qui s'est attribué le titre d'empereur en 1804).

Enfant, Victor Hugo est royaliste, comme sa mère. En 1814, il se réjouit lorsque Napoléon I^{er} Bonaparte est destitué (chassé du pouvoir) pour être remplacé par un roi, Louis XVIII.

En grandissant, Hugo devient bonapartiste, comme son père... et il écrit des poèmes à la gloire de cet empereur désormais regretté. Car, constate Hugo, le roi et les aristocrates, fiers et arrogants, n'ont que mépris pour le petit peuple. Or, Hugo se range résolument du côté du peuple, il dénonce la misère et les injustices. Il sera l'un des premiers, en France, à réclamer l'abolition de l'esclavage et la suppression de la peine de mort.

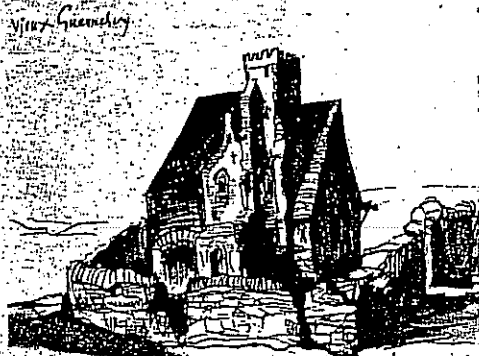
Finalement, Hugo rejoint le camp des républicains. Sur le trône de France, Louis XVIII a été remplacé par Charles X, qui lui-même a dû céder sa place à Louis-Philippe I^{er}, un roi "bourgeois", plus populaire que les précédents. Mais un roi reste un roi, autoritaire et sûr de ses droits souverains.

1848 : Paris se révolte, prend les armes et oblige Louis-Philippe à s'enfuir. La République est proclamée : vive la République ! Malheureusement, c'est Louis-Napoléon Bonaparte, le neveu de Napoléon I^{er}, que le peuple

Victor Hugo à dix-sept ans (dessin d'Eugène Legérisel, 1819, Bibliothèque Nationale de France)

français choisit comme président de cette jeune république. Hugo, lui, est élu député et prononce plusieurs discours devant l'Assemblée législative. Il réclame des lois pour lutter contre la misère et la pauvreté ; il réclame la liberté de l'enseignement et la liberté de la presse ; il s'oppose aux projets de Louis-Napoléon Bonaparte qui cherche à modifier les textes sur lesquels est fondée la République, pour obtenir davantage de pouvoirs.

En 1852, Louis-Napoléon Bonaparte réalise ses projets : il rétablit l'Empire et devient l'empereur Napoléon III, maître absolu du pays. Pour éviter d'être inquiété en raison de ses idées politiques, Hugo a été obligé de quitter la France. Il se réfugie sur l'île de Guernesey, au large des côtes normandes.



▲ La maison de Victor Hugo à Guernesey (dessin de Victor Hugo, 1860, Bibliothèque nationale de France)

Hugo refuse de rentrer en France tant que cet empereur détesté, celui qu'il surnomme avec mépris "Napoléon le Petit", sera au pouvoir ("Quand la liberté rentrera, je rentrerai", écrit-il). Hugo restera donc quinze longues années à Guernesey, au cours desquelles il écrira notamment *les Misérables*.

Les héros de ces *Misérables* sont devenus très célèbres : il y a Jean Valjean, l'ancien bagnard, condamné à fuir sans cesse un passé qui le poursuit ; il y a Cosette, la petite fille humiliée, maltraitée, persécutée par les Thénardié, et puis sa mère, Fantine, obligée de se prostituer pour gagner de quoi payer la pension de son enfant ; il y a aussi Marius, l'étudiant qui, gagné par l'enthousiasme et l'idéal républicains, rejoint les barricades, et Gavroche, bien sûr, dont le nom est aujourd'hui devenu un nom commun, un type, un petit héros de légende.

Qu'est-ce qu'un "misérable" ? Ce mot a un double sens : il désigne l'homme (ou la femme, ou l'enfant) qui subit la pauvreté, la misère, et aussi le gredin, le voleur, le criminel, l'être mauvais qui fait le mal. La petite Cosette est une "misérable", une victime innocente et donc pitoyable (digne de pitié) ; les Thénardié sont des "misérables", filous, méchants, et donc méprisables. Or, pour Victor Hugo, on ne naît pas coupable, mauvais, assassin, on le devient lorsqu'on y est poussé par la faim, par la misère, par la pauvreté, par la nécessité. L'injustice sociale, les trop grandes inégalités entre les hommes : voilà les vrais responsables du crime, de la délinquance, comme on dit aujourd'hui. En fait, les Thénardié, comme Cosette, sont des victimes : tous les misérables ont cela en commun d'être des vaincus, de la misère.

Victor Hugo est le poète-témoin de tous les misérables. Toujours, il se range du côté des humbles, des humiliés et des offensés, et du côté de ce peuple que l'on dit vil (méprisable), parce qu'on l'avilit (on le rend vil), mais qui est grand en son cœur, noble en son être. Car le peuple est un géant, mais il est pour l'heure asservi. Qu'il se lève, qu'il se libère de ses chaînes, et on verra les grands trembler, les riches apeurés. Ce sera alors la fin de la pauvreté, de la détresse, de la famine, et on rendra enfin libres ces pauvres enfants obligés de travailler, dès l'âge de cinq ans, dans les mines, dans les fabriques, dans les usines et les bas quartiers environnants. Et on libérera aussi ces mères obligées de vendre, comme Fantine, leurs cheveux, leurs dents, leur corps, pour nourrir



▲ Cosette, l'enfant martyr (à gauche), face à ses bourreaux, les Thénardié (film *les Misérables*, 1957, de Jean-Paul Le Chanois, d'après l'œuvre de Victor Hugo, avec Bourvill, Effrède Florin et Martine Havet)

leurs enfants. Car c'était cela la réalité de la misère au XIX^e siècle.

La plume de Victor Hugo dessine, avec un réalisme effrayant parfois, les visages horribles des misérables. C'est Gwynplaine qui apparaît dans *L'Homme qui rit*, 1869, la face hideusement déformée par un rictus éternel, victime des "comprachicos", ces bandits qui enlevaient des enfants, ou les achetaient à bas prix, pour déformer volontairement, et par supplice, leur corps, afin d'exhiber ensuite dans les foires, en guise de spectacle, ces êtres rendus monstrueux. C'est la petite Cosette qui surgit (dans *les Misérables*)... "laide", "maigre et blême", la peau marquée des "taches bleues ou noires" de l'enfance martyre. C'est Quasimodo le bossu (*Notre-Dame de Paris*, 1832) qui se dissimule dans l'ombre pour cacher la difformité de son apparence... Tous sont frères et sœurs dans la douleur et le malheur.

Hugo croit au livre ; Hugo croit aux mots qui sauvent ; Hugo croit au progrès, à l'éducation, à l'école, à la lutte contre l'ignorance, car l'ignorance engendre la bêtise ou le crime. Dans chaque village, dans chaque commune, il faut au moins un livre, le début d'une bibliothèque, à côté de la loi (la mairie) et de la religion (l'église). Alors viendront des temps de paix. C'est dans ce combat perpétuel et titanique entre la Lumière et la Nuit, entre la Justice et le Gouffre de la misère que Victor Hugo s'est jeté de toutes ses forces, avec son immense génie d'écrivain, dans ce siècle tourmenté, le XIX^e, qui fut le sien.

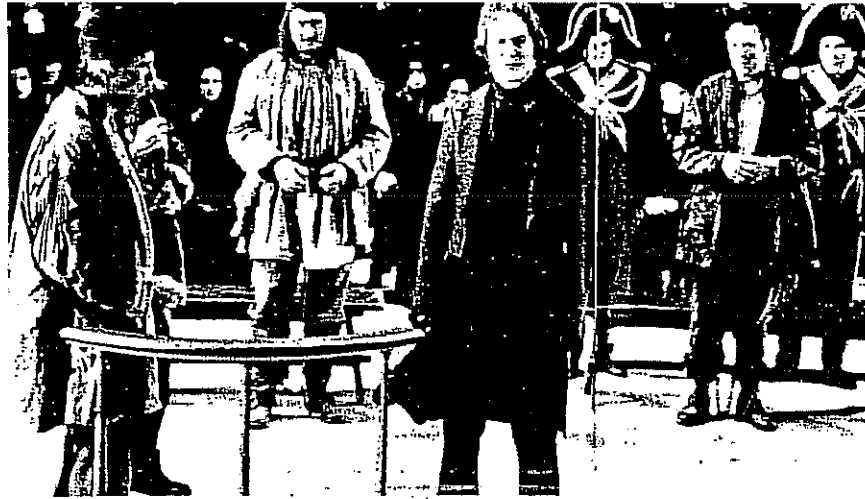
UNE TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE

Jean Valjean, le personnage principal des *Misérables*, est un ancien forçat : condamné aux travaux forcés pour le vol d'un pain, il a passé dix-neuf ans au bagne de Toulon. Libéré, il s'est rendu coupable d'un nouveau vol : il a pris une pièce d'argent à un petit Savoyard. Depuis, il est poursuivi par le terrible policier Javert, et hanté, aussi, par le remords de la faute commise. Sous le nom de monsieur Madeleine, Jean Valjean a refait sa vie, désormais en homme honnête, charitable et humain. À Montreuil-sur-Mer, monsieur Madeleine est un riche industriel, respecté de tous. Il devient maire de sa ville.

Mais, coup de théâtre, on arrête un pauvre homme, du nom de Champmathieu, et on l'accuse d'être le forçat Jean Valjean. Ce misérable risque donc le bagne. Dès lors, c'est, dans *les Misérables*, le fameux cas de conscience du chapitre intitulé "Une tempête sous un crâne". Monsieur Madeleine doit-il révéler sa véritable identité, payer sa dette à la société, et se livrer à la justice ? Ou doit-il rester monsieur Madeleine, ne pas avouer qu'il est le vrai Jean Valjean, et continuer à faire le bien autour de lui et à soulager les misérables ? Doit-il, pour le bonheur de ses ouvriers et des habitants de Montreuil, laisser condamner un autre à sa place ? Après une nuit épouvantable, monsieur Madeleine part pour Arras où a lieu le procès. Apaisé enfin, sûr de lui, la conscience tranquille, il dira, à la face de tous, la vérité. Si nous avons longuement détaillé cet épisode, c'est que Victor Hugo a lui-même été confronté au remords, à ce sentiment douloureux d'avoir mal agi, et à l'incertitude. Comme son héros Jean Valjean, Hugo a connu un drame de l'âme et un cas de conscience. Voici comment et pourquoi.

Février 1848 : le règne du roi Louis-Philippe s'achève par une révolution populaire. Hugo et le grand poète Alphonse de Lamartine, pour ne citer qu'eux, prennent le parti du peuple et de la République qui va naître. C'est un grand moment de joie, de liesse, de liberté retrouvée, un grand moment d'espoir et d'optimisme partagé par tous, en fraternité et en égalité.

Les barricades de la rue Saint-Martin, à Paris, durant la révolution de 1848 (Bibliothèque nationale de France)



Jean Valjean au tribunal (film les Misérables, 1935, de Billie August, d'après l'œuvre de Victor Hugo, avec Liam Neeson)

souffrent : voilà sans doute pourquoi, malgré ses convictions, le député Hugo demande à l'armée de tirer sur le peuple insurgé.

Hugo ressent alors le goût amer du remords et de la culpabilité. Comment apaiser les

tourments de son âme, comment "sauver" ses convictions quand on a mauvaise conscience ? Le seul remède, pour Hugo, c'est l'écriture, et plus particulièrement un roman, *les Misérables*, dont il a conçu le projet dès les années 1830. Dans *les Misérables*, Hugo transpose les événements de 1848 en une époque antérieure : juin 1848 devient juin 1832. Et cette fois, par l'imaginaire, Hugo se rallie à la cause des insurgés en créant le personnage de Gavroche, le gosse misérable qui se moque des balles des soldats, et qui meurt sur la barricade, admirable de courage et de générosité, en héros.

Voilà "la tempête sous un crâne" de Hugo, voilà sa façon de laver ce qu'il ressent, malgré lui, comme une faute. Dans *les Misérables*, ce roman publié en 1862 et écrit sur près de trente années, Hugo rend un grandiose hommage au peuple, ce peuple sur lequel il a fait tirer, et se réconcilie avec cette classe des opprimés, des humiliés et des offensés qu'il aimait et respectait tant.



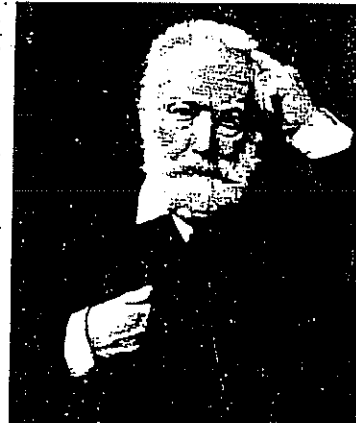
LES MISÉRABLES

En Vente Partout

PAR VICTOR HUGO

10^e LA LIVRAISON - 2 LIVRAISONS PAR SEMAINE - LA 1^{re} LIVRAISON GRATIS

Portrait de Victor Hugo par le peintre Léon Bonnat (musée Victor Hugo, Paris)



QUELQUES REPÈRES...

- 1789 - Prise de la Bastille
- 1792 - Fin de la monarchie : la République est proclamée.
- 1804 - Début de l'Empire : Napoléon Bonaparte devient l'empereur Napoléon 1^{er}.
- 1814 - Fin de l'Empire (Napoléon 1^{er} est destitué) et rétablissement de la monarchie (c'est la Restauration)
- Louis XVIII (frère de Louis XVI décapité en 1793) est roi de France
- 1824 - Charles X succède à Louis XVIII.
- 1830 - Insurrection : Charles X chassé de son trône et remplacé par Louis-Philippe I^{er} "roi des Français"
- 1832 (5 et 6 juin) - Insurrection républicaine
- 1848 - Révolution : Louis-Philippe s'enfuit, la République est proclamée
- Louis-Napoléon Bonaparte (neveu de Napoléon 1^{er}) est élu président de la République et
- Début du second Empire
- Louis-Napoléon Bonaparte devient l'empereur Napoléon III
- 1870 - Napoléon III perd la guerre contre la Prusse (l'Allemagne). Le peuple de Paris se soulève et rétablit la République

Le mouvement libertin

Le courant libertin se développe en Europe à partir du XVII^e siècle. Il se présente d'abord comme une contestation des dogmes de l'Église pour devenir, au XVIII^e siècle, un mouvement à la fois littéraire et culturel qui revendique la quête des plaisirs.

Le Verrou, de Fragonard, 1774.



Le mot « libertin »

Le mot *libertinus* désigne dans l'Antiquité romaine l'esclave affranchi. On le retrouve ensuite au XVII^e siècle dans le langage de l'Église pour dénoncer les hérétiques, les esprits forts, les libres penseurs, ceux qui contestent les interdits et les superstitions engendrés par la religion. Au XVIII^e siècle, le mot « libertin » renvoie à tous ceux qui revendiquent la libéralisation des mœurs et le culte des plaisirs, dans la société comme dans la littérature.

Les masques et les travestissements font partie de l'univers libertin, comme dans ce détail d'un tableau du peintre vénitien Pietro Longhi.



► L'HISTOIRE DU MOUVEMENT

Avec la Régence de Philippe d'Orléans, en 1715, la noblesse se précipite dans la recherche du luxe et des plaisirs : la Cour, l'Opéra, les petites maisons, les boudoirs sont les lieux où s'exercent les jeux de la séduction.

■ La naissance de la libre pensée

Au début du XVIII^e siècle, un esprit de contestation se développe chez les écrivains, mais aussi chez les savants, les médecins et les philosophes. À l'image de Théophile de Viau ou de Cyrano de Bergerac, épris de

liberté, « l'esprit fort » refuse les croyances imposées par la religion. L'Église condamne violemment ces libres penseurs, que Molière met en scène à travers le personnage de Don Juan.

■ Le triomphe du libertinage

Au XVIII^e siècle, le sens du mot « libertinage » évolue : il ne désigne plus seulement un courant de pensée philosophique, mais un comportement général qui recherche le plaisir des sens. Le libertin est désormais celui qui, comme Giacomo Casanova, multiplie les liaisons amoureuses en affichant sa soif de conquêtes. Louis XV lui-même donne à la Cour l'image d'un roi libertin, célèbre pour ses soupers de débauche dans les appartements de Versailles. C'est cette atmosphère de séduction et de liberté des sens qu'on retrouve, dès leur titre, dans les romans de Crébillon, *Le Sopha* ou *Les Égarements du cœur et de l'esprit*.

■ Les derniers libertins

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la société aristocratique fait du libertinage un jeu cruel où la femme conquise devient une victime, comme en témoigne Mme de Tourvel, l'héroïne malheureuse des *Liaisons dangereuses* de Laclos. L'œuvre du marquis de Sade développe cette perversion du comportement amoureux jusqu'au paroxysme. La Révolution française, en renversant la société aristocratique, met un terme à la réalité sociale et culturelle du libertinage.



Le Souper fin, dessin de Moreau le Jeune, illustrant une œuvre de Restif de la Bretonne.

► LES THÈMES ESSENTIELS DU MOUVEMENT

■ Le défi de la morale

Le libertin, par son comportement et ses discours, se place au-dessus de la morale et de ses préjugés. Il défie l'autorité paternelle, l'institution du mariage, les conventions sociales.

■ Le séducteur et son prestige

Le personnage du libertin brille avec éclat. Élégant, audacieux, sûr de lui, entouré d'admirateurs, c'est l'homme ou la femme à la mode qui séduit par vanité en tenant la liste de ses conquêtes.

■ Les stratégies de la conquête amoureuse

Le libertinage met l'art de la guerre au service de la séduction amoureuse. Le libertin agit comme un militaire au combat qui, par ses ruses et ses manœuvres, cherche à vaincre toute résistance chez ses conquêtes.

■ Le raffinement des plaisirs

La société libertine exalte le luxe des décors, le raffinement des soupers, la beauté des toilettes et des parures qui s'affichent à l'Opéra, dans les salons et les boudoirs.

Les grandes œuvres du mouvement libertin

Littérature

- Sorel, *Histoire comique de Francion*, 1623
- Molière, *Don Juan*, 1665
- Crébillon, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, 1736-1738
- Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782
- Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, 1795

Peinture

- Boucher, *Odalisque*, 1754
- Fragonard, *Le Verrou*, 1774

Musique

- Mozart, *Don Giovanni*, 1787

► LES PRINCIPES DU MOUVEMENT

■ Affirmer la liberté de penser

Les libertins partagent le même scepticisme devant les croyances, les préjugés et les superstitions. Ils rejettent la foi aveugle dans les principes religieux et la soumission à l'autorité de l'Église.

■ Rechercher le plaisir

Les libertins sont à la recherche du plaisir sensuel et de la volupté. Ils dénoncent cyniquement l'hypocrisie sociale. Ils manifestent ainsi leur esprit de révolte contre les interdits, les tabous imposés par la morale et la société.



Frontispice du roman du marquis de Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu*.

Le libertinage et les arts

Le mouvement libertin favorise la création artistique à travers sa passion du luxe. Les aristocrates et les riches bourgeois se font construire de somptueux hôtels particuliers, qu'ils ornent de miroirs, de tapis et de porcelaines raffinées. Les artistes peintres et les décorateurs à la mode embellissent les boudoirs. Boucher est ainsi le peintre préféré de la Cour. Ses tableaux mythologiques et ses scènes familiales sont pour lui l'occasion de créer un univers voluptueux consacré à l'exaltation des plaisirs sensuels. Son élève Fragonard développe à son tour des thèmes licencieux comme dans *Les Hasards heureux de l'escarpolette* ou *Le Baiser dérobé*.



Glenn Close et John Malkovich dans une adaptation cinématographique des *Liaisons dangereuses* (1988).



SADE

Nom et prénoms : de Sade, Donatien Alphonse François
 Naissance : le 2 juin 1740, à Paris
 Décès : le 2 décembre 1814, à Charenton (Saint-Maurice)
 Lieux : le château de La Coste, en Provence ; ses prisons successives, Vincennes, la Bastille ; l'asile Charenton
 Situation familiale : marié à Renée-Pélagie de Montreuil, qui obtient la séparation en 1790 ; deux fils et une fille
 Profession : militaire, puis homme de lettres
 Amitiés : sa belle-sœur, la chanoinesse Anne-Prospère de Launay ; son valet, Latour

Descendant d'une illustre famille aristocratique, Donatien de Sade est élevé au collège d'Harcourt chez les Jésuites. Il entre ensuite dans une école militaire. Nommé sous-lieutenant au régiment d'infanterie du roi puis capitaine de cavalerie, il s'illustre avec éclat durant la guerre de Sept Ans contre la Prusse. Le marquis de Sade épouse en 1763 une aristocrate. Cinq mois après son mariage, il est incarcéré, pour la première fois, pendant deux semaines au donjon de Vincennes, pour « débauche outrée ». C'est le début d'une longue série de scandales, d'incarcérations et de fuites qui conduisent le marquis de Sade à être emprisonné de 1778 à 1790.

Alors qu'il est enfermé à la prison de la Bastille, il écrit, pour se distraire, des contes, des pièces de théâtre, des romans. Il commence la rédaction des *Cent Vingt Journées de Sodome*, puis celle des *Malheurs de la vertu*. Il est transféré à Charenton dix jours avant la prise de la Bastille pour avoir harangué les passants à travers la fenêtre de sa cellule, criant qu'on voulait égorger les prisonniers. Libéré, il participe à la Révolution française comme secrétaire à la section des Piques. De nouveau enfermé, il échappe à la guillotine, avant d'être libéré, en octobre 1794. Mais Sade est à nouveau arrêté, sept ans plus tard, comme auteur des romans scandaleux *Justine* et *La Nouvelle Justine*. Sans jugement, il est placé par décision administrative dans l'asile d'aliénés de Charenton. C'est là qu'il meurt, à l'âge de soixante-quatorze ans, ayant passé trente années de sa vie en prison.

Ses œuvres principales

« des romans, dont :
Justine ou les Malheurs de la vertu (1791),
La Philosophie dans le boudoir (1795),
La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu, suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur (1797),
Les Cent Vingt Journées de Sodome ou l'École du libertinage (édition posthume, 1904)



Justine ou les Malheurs de la vertu

Justine et Juliette sont les filles d'un riche banquier parisien, qui meurt de désespoir à la suite d'une banqueroute. Orphelines et sans ressources, les deux sœurs sont mises à la porte du couvent où elles étaient élevées. Juliette, vive, orgueilleuse et cruelle, profite de sa liberté pour entrer dans la voie du libertinage. Justine au contraire, tendre et mélancolique, connaît une succession de malheurs qui s'abattent sur elle tout au long du roman.

Pour Justine, âgée comme nous l'avons dit de douze ans, elle était d'un caractère sombre et mélancolique, qui lui fit bien mieux sentir toute l'horreur de sa situation. Douée d'une tendresse, d'une sensibilité surprenante, au lieu de l'art et de la finesse de sa sœur, elle n'avait qu'une ingénuité, une candeur qui devaient la faire tomber dans bien des pièges. Cette jeune fille à tant de qualités joignait une physionomie douce, absolument différente de celle dont la nature

avait embelli Juliette ; autant on voyait d'artifice, de manège, de coquetterie dans les traits de l'une, autant on admirait de pudeur, de décence et de timidité dans l'autre, un air de Vierge, de grands yeux bleus, pleins d'âme et d'intérêt, une peau éblouissante, une taille souple et flexible, un organe¹ touchant, des dents d'ivoire et les plus beaux cheveux blonds, voilà l'esquisse de cette cadette charmante, dont les grâces naïves et les traits délicats sont au-dessus de nos pinceaux.

On leur donna vingt-quatre heures à l'une et à l'autre pour quitter le Couvent, leur laissant le soin de se pourvoir, avec leurs cent écus, où bon leur semblerait. Juliette, enchantée d'être sa maîtresse², voulut un moment essayer les pleurs de Justine, puis voyant qu'elle n'y réussirait pas, elle se mit à la gronder au lieu de la consoler ; elle lui reprocha sa sensibilité ; elle lui dit avec une philosophie très au-dessus de son âge, qu'il ne fallait s'affliger dans ce monde-ci que de ce qui nous affectait personnellement ; qu'il était possible de trouver en soi-même des sensations physiques d'une assez piquante volupté pour éteindre toutes les affections morales dont le choc pourrait être douloureux ; que ce procédé devenait d'autant plus essentiel à mettre en usage, que la véritable sagesse consistait infiniment plus à doubler la somme de ses plaisirs, qu'à multiplier celle de ses peines ; qu'il n'y avait rien, en un mot, qu'on ne dût faire pour émousser dans soi cette perfide sensibilité, dont il n'y avait que les autres qui profitassent, tandis qu'elle ne nous apportait que des chagrins. Mais on enduret difficilement un bon cœur, il résiste

aux raisonnements d'une mauvaise tête, et ses jouissances le consolent des faux brillants du bel esprit.

Juliette, employant d'autres ressources, dit alors à sa sœur, qu'avec l'âge et la figure qu'elles avaient l'une et l'autre, il était impossible qu'elles mourussent de faim. Elle lui cita la fille de leurs voisins, qui s'étant échappée de la maison paternelle, était aujourd'hui richement entretenue et bien plus heureuse, sans doute, que si elle fût restée dans le sein de sa famille ; qu'il fallait bien se garder de croire que ce fût le mariage qui rendit une jeune fille heureuse ; que captive sous les lois de l'hymen³, elle avait, avec beaucoup d'humeur à souffrir, une très légère dose de plaisirs à attendre ; au lieu que, livrées au libertinage, elles pourraient toujours se garantir de l'humeur des amants, ou s'en consoler par leur nombre.

Justine eut horreur de ces discours ; elle dit qu'elle préférerait la mort à l'ignominie, et quelques nouvelles instances que lui fit sa sœur, elle refusa constamment de loger avec elle, dès qu'elle la vit déterminée à une conduite qui la faisait frémir.

Donatien de Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu*, 1791.

« 1. un organe : la voix. « 2. être sa maîtresse : être libre. « 3. l'hymen : le mariage.

Gravure de 1797 pour *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu*.



Juliette et Justine, figures du vice et de la vertu

Sade revient dans trois récits successifs sur le personnage de Justine, la jeune fille vertueuse, dont l'innocence et la naïveté excitent la convoitise et la cruauté des libertins. L'écrivain renverse à travers elle les valeurs morales élémentaires : dans son œuvre, la vertu est toujours punie et le vice récompensé. C'est pourquoi Juliette, sa sœur, entrée dans la carrière du vice, va de succès en succès. Riche, admirée, elle incarne le libertinage dans ses pires excès.

Encouragés et justifiés par leur discours philosophique, les libertins de Sade se regroupent, dans *L'Histoire de Juliette*, au sein d'une « société des amis du crime ». Ils multiplient les enlèvements, les débauches, en allant jusqu'à la mise à mort la plus cruelle de leurs victimes. Juliette et Justine représentent ainsi le vice et la vertu, la vertu écrasée par le vice : à la fin du roman, Juliette s'acharne sur le corps de sa sœur, tuée par la foudre.



1800
1850

La révolte romantique

La première moitié du XIX^e siècle représente l'une des périodes les plus tourmentées de l'histoire de France. C'est ainsi que se succèdent le Consulat, l'Empire, la restauration de la monarchie et le retour de la République. Cette instabilité politique n'empêche pas la société industrielle de se mettre en place. Le mouvement romantique naît de ces profondes transformations politiques et sociales qui bouleversent toute l'Europe.

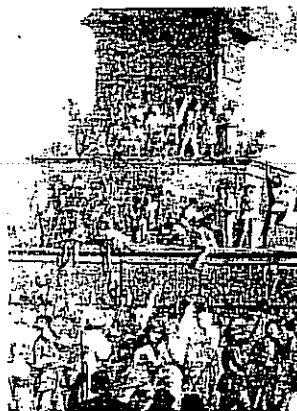
L'Empire et la Restauration



▲ Napoléon I^{er} sur le champ de bataille, à Wagram, en 1809.



▲ Apparition de la République au dernier Conseil des ministres de la monarchie. Dessin de Daumier, en 1848.



Le roi Louis-Philippe, que l'on appelait « le roi bourgeois », caricaturé en poire.



Porté par sa gloire militaire, Bonaparte, alors Premier consul, se déclare empereur en 1804. Jusqu'en 1815, l'Empire renforce les acquis de la Révolution à travers le Code civil et l'organisation de l'Administration. Mais l'épopée napoléonienne s'achève dans la débâcle de Waterloo. La Restauration assure le retour au pouvoir de la noblesse exilée : Louis XVIII et Charles X, puis Louis-Philippe, ne parviennent pas à répondre aux aspirations du peuple, que la société industrielle plonge dans la misère. En 1848, une nouvelle révolution, dans laquelle s'engagent de nombreux écrivains, comme Lamartine et Hugo, conduit à la naissance de la II^e République.

Les révolutionnaires de 1848 mettent le feu au trône de Louis-Philippe.

La mise en place d'une société industrielle

D'un pays avant tout agricole et artisanal, la France devient une grande puissance industrielle. Cette évolution renforce le pouvoir politique et économique de la bourgeoisie. Cependant, de nombreuses tensions partagent la société, entre les nostalgiques de la monarchie absolue, les partisans du libéralisme et les défenseurs de l'ad-

ministration impériale. Parallèlement, l'exode rural et l'apparition du monde ouvrier suscitent de nouvelles revendications inspirées des idées républicaines ou socialistes. Les premières lignes de chemin de fer

La société française vue par Léopold Boilly. L'Averse, 1804.



Les grandes industries se multiplient. Usines de filature des établissements Schlumberger, à Mulhouse.



sont le symbole du dynamisme économique de la France. De la même manière, l'essor de la presse conduit au développement de l'opinion publique, qui refuse la censure et réclame toujours plus de liberté.



▲ Affiche appelant à la défense des droits des ouvriers.

L'alliance de la science et de l'industrie

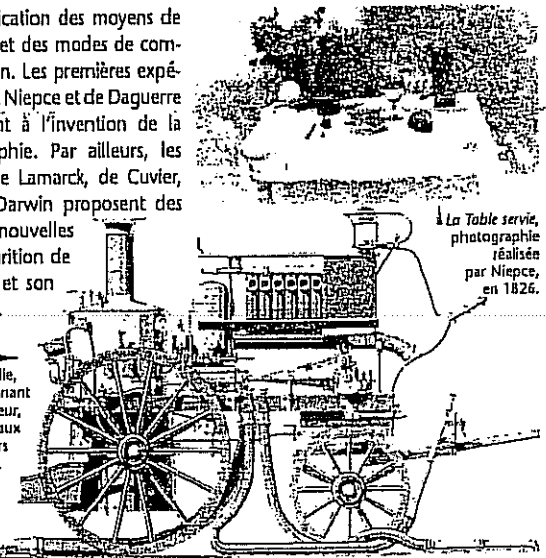


▲ Volta, l'inventeur de la pile électrique, devant Bonaparte.

la multiplication des moyens de transport et des modes de communication. Les premières expériences de Niepce et de Daguerre conduisent à l'invention de la photographie. Par ailleurs, les travaux de Lamarck, de Cuvier, puis de Darwin proposent des théories nouvelles sur l'apparition de l'homme et son évolution.

De nombreuses découvertes scientifiques participent à la mise en place de la société industrielle. Le développement de la mécanique, les recherches de Volta sur l'électricité ou de Carnot sur la thermodynamique correspondent à une civilisation qui repose désormais sur la puissance des machines, comme sur

Pompe à incendie, fonctionnant à la vapeur, fournie aux pompiers de Paris.



▲ La Table servie, photographie réalisée par Niepce, en 1826.

Les victoires du romantisme



Les romantiques prennent la défense du peuple grec opprimé, comme dans cette peinture. *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*, par Eugène Delacroix, 1826.

En 1800, l'ouvrage de Germaine de Staël *De la littérature* ouvre la réflexion sur le rôle de la littérature dans la société. De nouvelles préoccupations esthétiques apparaissent

dans les essais de Chateaubriand sur la religion ou de Stendhal sur la tragédie. Autour de Victor Hugo, une génération de jeunes écrivains s'engage dans la bataille du romantisme. En 1830, la représentation d'*Hernani* suscite l'affrontement entre les partisans de l'ordre classique et tous ceux, dramaturges, poètes ou romanciers, qui revendiquent la primauté des

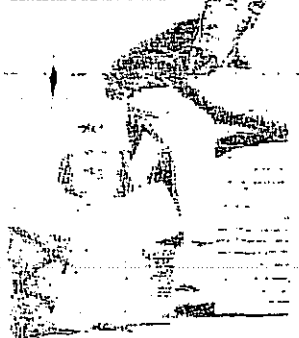
passions et de la sensibilité. Cette exaltation du moi aboutit à l'exigence de libertés qui ne se limitent plus à la littérature, mais doivent s'appliquer à la société dans son ensemble. C'est ainsi que les romantiques prennent la défense des peuples opprimés et participent aux révolutions successives qui aboutissent à l'instauration de la deuxième République.



Lamartine triomphalement accueilli à l'Hôtel de Ville de Paris en mai 1848.

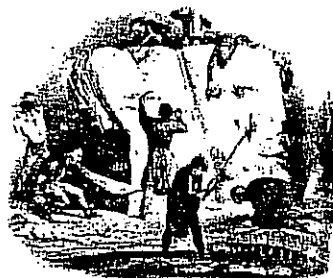
La naissance du journalisme

Balzac et Lamartine : les succès de la prose ou de la poésie. Caricature du XIX^e siècle.



De plus en plus nombreux, gagnant peu à peu toutes les classes de la société, les lecteurs ont soif de distraction et d'information. Le nombre de livres publiés chaque année passe de deux mille au début du siècle à six mille en 1830. Les cabi-

nets de lecture se multiplient : ouverts de huit heures du matin à onze heures du soir, ils permettent à la fois la lecture sur place et l'emprunt des ouvrages, dont le prix est encore très élevé. En 1833, la loi Guizot généralise l'instruction primaire en demandant à chaque commune d'entretenir une école, entraînant ainsi la forma-



La critique au travail. Caricature anonyme de 1840.

tion de nouveaux lecteurs. En 1836, Émile de Girardin lance le journal à un sou : *La Presse*. Fondé sur les gros tirages et la publicité, il connaît un énorme succès. Un public populaire attend chaque jour avec impatience de découvrir dans le journal les feuilletons d'Honoré de Balzac, d'Eugène Sue ou d'Alexandre Dumas. C'est aussi à *La Presse* que Chateaubriand confie la première publication de ses *Mémoires d'outre-tombe*.

L'explosion des formes

Le début du XIX^e siècle est marqué par le retour au classicisme. Louis David peint *Le Sacre de l'empereur* en 1807. Dominique Ingres insiste sur la prééminence de la ligne sur la couleur. Mais, très vite, l'explosion du romantisme bouleverse la peinture. En 1819, *Le Radeau de la Méduse* de Théodore Géricault peint la souffrance des naufragés. Eugène Delacroix multiplie les scènes de

chasse où dominent le tourbillon des formes et la puissance de la couleur ; *La Liberté guidant le peuple*, en 1831, témoigne de l'héroïsme du peuple révolté contre l'oppression. En musique, le romantisme fait éclater les formes classiques. Les symphonies de Beethoven exaltent le public ; Berlioz et Chopin expriment avec fougue la violence des passions et le désir de la liberté.



Hector Berlioz, peint par Daubigny.

Le Radeau de la Méduse

Théodore Géricault (seconde esquisse, 1818)



L'immense tableau (cinq mètres sur sept une fois achevé) que Géricault consacre au tragique naufrage de la frégate la Méduse a été préparé par un travail acharné, une enquête auprès des quelques survivants et de nombreuses études préparatoires. La seconde étude montre l'audace inventive du jeune artiste romantique qui scandalisa les critiques conservateurs. (Esquisse, 65 cm x 83 cm, Musée du Louvre, Paris.)



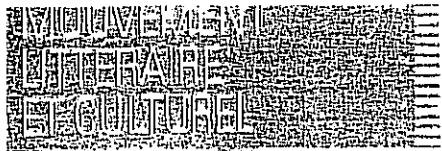
Le point de vue plongeant et rapproché montre le radeau soulevé par la mer et menacé par la vague presque verticale sur la gauche. Articulée à partir d'une diagonale de taches claires, la composition est animée par le mouvement des bras qui indiquent un bateau à peine visible à l'horizon.



Le peintre accuse le contraste entre l'ombre de la mer et des nuages et la lumière, qui frappe les rescapés : cette lumière, qui semble venir à la fois du fond du ciel et d'un point situé derrière le spectateur, donne à la scène la dimension fantastique d'un cauchemar.



Géricault renforce les leçons d'anatomie suivies dans les écoles de peinture par des dessins de cadavres observés dans les hôpitaux. Ici, la lumière sculpte les corps tendus vers la survie. Au centre de la toile, un homme, dont un bras indique le bateau, soutient ceux qui agonisent au premier plan.



Le romantisme

Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, nombreux sont les écrivains qui rejettent le rationalisme des Lumières en invoquant l'exploration des passions et la communion avec une nature riche et mystérieuse. Se développant en Allemagne, en Angleterre puis en France, le mouvement romantique manifeste au XIX^e siècle le triomphe de la sensibilité et le rejet de l'ordre classique au profit de la liberté de création.

Le mot romantique

L'adjectif « romantique » est au XVIII^e siècle synonyme de « romanesque » pour désigner des sentiments et des aventures propres au roman. À la fin du XVIII^e siècle, il correspond à l'évocation de paysages mélancoliques. C'est à partir de 1820 que le mot « romantisme » désigne un mouvement littéraire et culturel qui rassemble les artistes se réclamant d'une sensibilité nouvelle : le mouvement romantique exprime alors un sentiment de révolte contre l'ordre établi, auquel il oppose l'exaltation d'un moi intime et lyrique.



Atala, l'héroïne du roman de Chateaubriand, mise au tombeau. Tableau peint par Girodet en 1808.

Eugène Delacroix, La Liberté guidant le peuple (détail), 1831.



L'HISTOIRE DU MOUVEMENT

Le préromantisme

Déjà, en prenant le contre-pied de l'idéal des Lumières, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre expriment le goût de la solitude et la quête d'un refuge au sein de la nature. De son côté, Diderot réclamait une poésie fondée sur la mélancolie des ruines, l'émotion des ténèbres et le silence de la nuit. Influencée par la littérature allemande, à travers Goethe et Novalis, ou anglaise, à travers Shelley et Keats, une génération d'écrivains exprime, au début du XIX^e siècle, les passions qui agitent « les plus secrètes parties du cœur ». Les exilés qui avaient fui la Révolution reviennent ainsi à Paris en y apportant une sensibilité nouvelle. Le *Génie du christianisme* de Chateaubriand, en 1802, *De l'Allemagne* de Staël, en 1810, connaissent un immense succès.

La révolte romantique et la bataille d'Hernani

Dès 1823, Stendhal prend la défense de Shakespeare, contre le théâtre classique. Se regroupant autour de Victor Hugo, les jeunes artistes proclament leurs idées dans des articles et des préfaces, comme celle de *Cromwell*, de Victor Hugo, en 1827. Un recueil de poèmes, une pièce de théâtre, l'exposition d'un tableau ou l'exécution d'une œuvre musicale sont l'occasion de manifestations publiques où les romantiques expriment leur révolte contre l'ordre et la raison, leur refus d'une société obsédée par le pouvoir et l'argent.



L'épopée, puis l'exil de l'Empereur, inspirent l'œuvre de Stendhal, de Hugo ou de Vigny.

C'est ainsi qu'en 1830, à l'occasion de la représentation de la pièce de Victor Hugo, *Hernani*, une bataille retentissante oppose les partisans du drame romantique contre ceux qui défendent le théâtre classique.

Le sacre du moi romantique

Le théâtre romantique triomphe avec *Henri III et sa cour*, de Dumas, en 1829, comme en 1835, avec *Chatterton*, de Vigny. Dans l'œuvre poétique de Hugo, de Lamartine, de Nerval, le moi intime du poète exprime ses tourments, le désarroi qui succède à l'enthousiasme de la Révolution française et de l'épopée napoléonienne. Certains, comme Vigny ou Musset, ne trouvent pas d'issue au « mal du siècle » et se retirent dans l'amertume et la solitude ; d'autres, au contraire, comme Lamartine ou Hugo, partageant les souffrances des opprimés, s'engagent dans l'action politique. Ils attendent de la Révolution de 1848 la manifestation d'une liberté retrouvée au service du peuple.

LES PRINCIPES DU ROMANTISME

Se libérer des règles classiques

L'écrivain romantique réclame la liberté de création. Il abandonne, au théâtre, la règle des trois unités. En poésie, il trouve dans les formes poétiques médiévales une nouvelle source d'inspiration. Il se concentre, dans le roman, sur le développement des états d'âme d'un héros inquiet, déchiré devant le monde moderne.

Affirmer l'expression de l'émotion et du lyrisme

L'écrivain romantique exprime avant tout les passions du moi. Il revendique ainsi une parole authentique fondée sur le lyrisme. Il communique avec le lecteur à travers l'aveu autobiographique de ses rêves et de ses tourments.

Réaliser le mélange des genres et des registres

L'écrivain romantique mêle, au théâtre, comédie et tragédie pour inventer le drame. En poésie, il multiplie les registres, passant du comique à l'épique, du lyrique au polémique. Le roman joue du contraste entre le réquisitoire politique et l'épanchement du sentiment amoureux.

Les écrivains romantiques voient dans le drapeau républicain, rétabli en 1830, le symbole de la liberté. Lithographie d'après un tableau de Léon Cogniet, 1830.

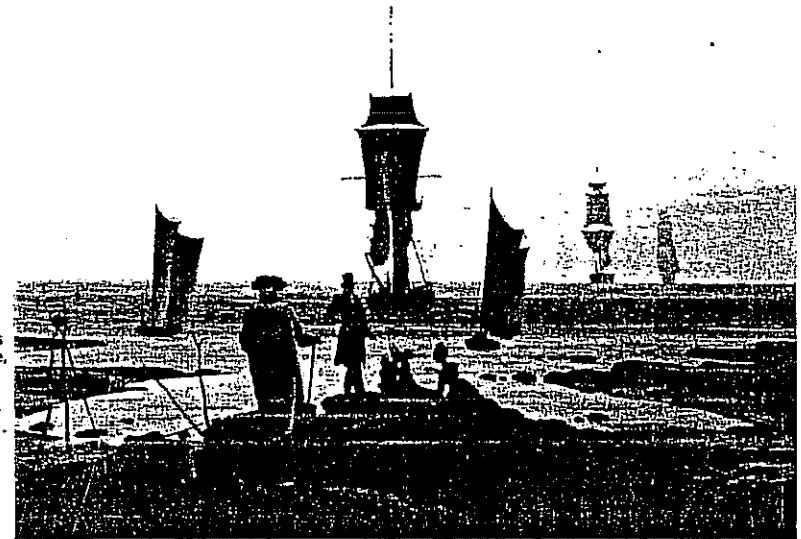


Gravure illustrant les *Mémoires d'outre-tombe*.



Les festivals du mouvement romantique rassemblés sous la bannière de Victor Hugo. Lithographie de Benjamin Roubaud, 1842.

La mer, qui a aussi inspiré Chateaubriand ou Victor Hugo, et les navires, symboles de la destinée humaine, sont associés dans ce tableau de Caspar David Friedrich, *Les Âges de la vie*, 1834.



1801
1850

LES THÈMES ESSENTIELS DU MOUVEMENT

L'expérience de la solitude

Le romantisme met en avant la représentation de l'individu confronté à lui-même, dans la solitude. En exprimant ses inquiétudes et ses espoirs, l'artiste romantique devient le porte-parole de l'humanité dont il se fait le guide.

La communion avec la nature

Le héros romantique trouve à la fois un refuge et une source d'exaltation au contact avec la nature. Un paysage grandiose, le déchaînement d'une tempête, la splendeur d'un coucher de soleil libèrent en lui une émotion qui l'emporte au-delà de lui-même.

Les souffrances du peuple

Les romantiques souffrent des misères du peuple. Ils prennent position contre toutes les formes d'oppression politique, ils dénoncent l'exploitation et la pauvreté nées du développement de l'industrialisation.

La quête d'une spiritualité

Partagé entre un idéal de pureté et l'expérience désenchantée du monde, l'art romantique se tourne vers le fantastique et le merveilleux. L'exploration du passé, l'occultisme, le spiritisme sont les moyens d'une évasion et d'une recherche de l'absolu.



Les romantiques manifestent leur admiration pour l'œuvre de Shakespeare. *Hamlet et Horatio au cimetière*, par Eugène Delacroix, 1839.



Le romantisme et la musique

Durant la première moitié du XIX^e siècle, Schubert, Chopin, Schumann, Berlioz, Liszt témoignent de la vitalité et de la diversité de l'inspiration romantique dans le domaine musical. Cependant, c'est à l'Opéra que la musique romantique triomphe. Le drame lyrique apparaît, chez Giuseppe Verdi en Italie ou chez Richard Wagner en Allemagne, comme le point d'aboutissement de l'expression tumultueuse des passions. « Dès les premières mesures, les nerfs vibrent à l'unisson de la mélodie », écrit Baudelaire après une représentation de *Tannhäuser*.

Les grandes œuvres du romantisme

Littérature

- Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther*, 1774
- Chateaubriand, *René*, 1802.
- Madame de Staël, *De l'Allemagne*, 1810
- Byron, *Childe Harold*, 1813
- Lamartine, *Méditations poétiques*, 1820
- Musset, *Lorenzaccio*, 1834
- Hugo, *Odes et Ballades*, 1828 ; *Ruy Blas*, 1838

Peinture

- Girodet, *Les Funérailles d'Atala*, 1808
- Gérard, *Le Radeau de la Méduse*, 1819
- Delacroix, *La Mort de Sardanapale*, 1827 ; *La Liberté guidant le peuple*, 1831

Musique

- Chopin, *Nocturnes*, 1833
- Verdi, *Nabucco*, 1842
- Wagner, *Tannhäuser*, 1845
- Berlioz, *La Damnation de Faust*, 1846

Danse

- Tagliani (chorégraphie), *La Sylphide*, 1832
- Gautier (livret) et Adam (musique), *Gisèle*, 1841



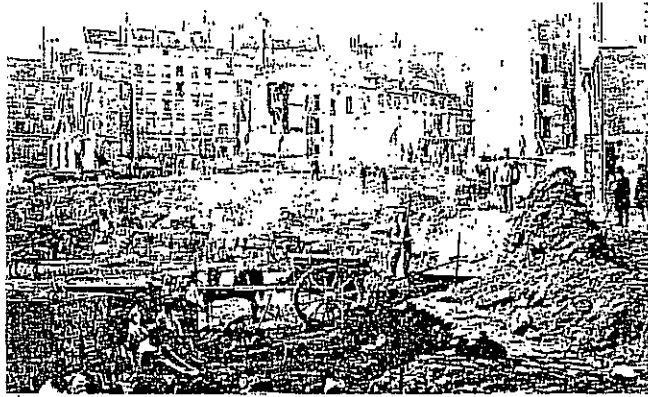
1850
1900

La marche vers le progrès

Alors que le second Empire favorise l'essor de la révolution industrielle et remodèle le paysage de la France, la troisième République assure définitivement l'installation de la bourgeoisie au pouvoir. C'est le moment des grands travaux et du développement de l'empire colonial. Nombreux sont alors les écrivains qui, contestant les valeurs établies, dénoncent l'hypocrisie et les injustices sociales.

Le second Empire et la troisième République

Le 2 décembre 1851, le coup d'État du président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte, lui permet de se faire proclamer empereur. Son règne dure vingt années, durant lesquelles les grands travaux se multiplient : transformation de Paris par Haussmann, construction de la première ligne de métro, développement des voies ferrées. La guerre franco-prussienne de 1870 provoque la chute de Napoléon III et suscite la révolte populaire de la Commune de Paris, réprimée dans le sang par les troupes gouvernementales de Thiers.



De 1862 à 1875, Charles Garnier édifie l'Opéra de Paris, qui s'inscrit dans les grands travaux du second Empire.

Cependant, l'exercice de la démocratie parlementaire, l'expansion coloniale en Afrique et en Asie, et la prospérité économique permettent à la République de trouver un ancrage définitif au cœur de la nation.

Au cimetière du Père-Lachaise, les troupes de Thiers fusillent les derniers combattants de la Commune.



La défaite de Sedan, en octobre 1870, marque la chute de Napoléon III et la fin du second Empire.

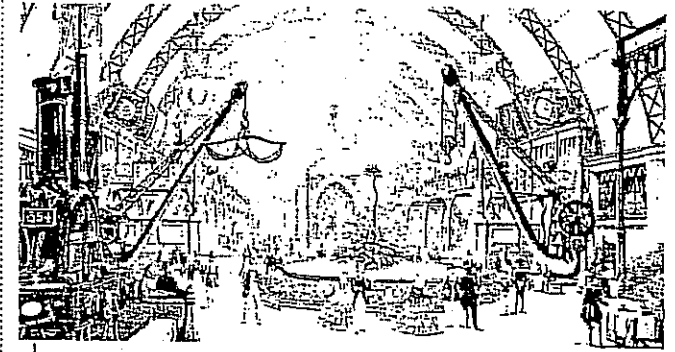


Napoléon III, portrait officiel de l'empereur.



Le triomphe de la bourgeoisie

L'exode rural, commencé au début du siècle, contribue au développement d'un prolétariat urbain au sein duquel les ouvriers s'organisent pour lutter contre des conditions de travail inhumaines. Parallèlement, le demi-siècle est marqué par l'enrichissement de la bourgeoisie : les compagnies minières, les sociétés de chemins de fer, les investissements dans le canal de Suez puis celui de Panama stimulent le dynamisme de la Bourse. L'ingénieur incarne alors la foi dans la technique et le progrès, consacrée par l'inauguration de la tour Eiffel,



L'Exposition universelle de 1855 célèbre le triomphe des machines et du monde industriel.

en 1889. Les lois Ferry, qui ont rendu l'école laïque gratuite et obligatoire, permettent aux instituteurs d'enseigner les valeurs de la République dans tous les villages de France. L'euphorie de la Belle Époque culmine avec l'Exposition universelle de 1900.



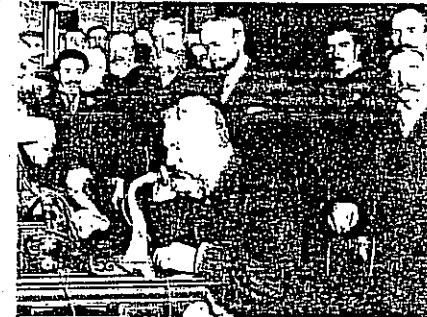
La corbeille de la Bourse de Paris, symbole du dynamisme économique.



Le Déjeuner de l'ouvrier, par Henri Cain, seconde moitié du XIX^e siècle (détail).

L'âge d'or de la recherche scientifique

Soutenue par la prospérité économique, la recherche scientifique se développe dans de nombreux domaines en chimie, en physique, en biologie. Toute la médecine profite des travaux de Pasteur sur la rage, de la découverte par Koch du bacille de la tuberculose ou des recherches menées



Graham Bell effectue, en 1892, le premier appel téléphonique interurbain entre New York et Chicago.



Pasteur inocule pour la première fois le vaccin contre la rage en 1885.



sur la radioactivité par Pierre et Marie Curie. Parallèlement, un grand nombre d'inventions, comme celle de la lampe électrique, du téléphone ou du phonographe, bouleversent la vie quotidienne. En 1895, les frères

Lumières mettent au point le cinématographe, tandis que l'apparition de l'automobile et le vol du premier aéroplane ouvrent de nouvelles perspectives dans le domaine de l'industrie et des transports.

La figure de l'intellectuel

En 1851, Victor Hugo, exilé en Angleterre, dénonce le coup d'État de celui qu'il surnomme «Napoléon le Petit». Incapable de reconnaître les nouveaux créateurs, la société bourgeoise contraint de nombreux artistes à la marginalité ou à la révolte: Zola, Verlaine, Rimbaud sont des «poètes maudits». En 1857, *Madame Bovary* et *Les Fleurs du mal* font l'objet



Verlaine et Rimbaud dans les rues de Londres. Dessin de Regamey.

Le Petit Journal



L'AURORE
L'Accuse...!
LETTRE AU PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE
Par EMILE ZOLA

de poursuites judiciaires pour immoralité. Cependant, on se presse au théâtre pour assister aux comédies de boulevard, vaudevilles et opérettes à la mode, tandis que le roman réaliste connaît d'énormes succès avec les œuvres de Zola ou de Maupassant. Par ailleurs, le développement de la presse offre une tribune nouvelle aux écrivains. Quand éclate l'affaire Dreyfus, en 1898, Émile Zola, Octave Mirbeau ou Anatole France prennent dans les

journaux la défense de l'officier injustement accusé de trahison. Cet épisode fait de l'écrivain un homme que l'on écoute, un intellectuel qui s'engage dans les combats et les épreuves de son temps.



Victor Hugo, pendant l'exil à Jersey, en 1853, photographié par son fils Charles.

L'essor de la presse et du livre de masse



La bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris.

en effet des tirages croissants et *Le Petit Journal*, en 1900, paraît à un million d'exemplaires. La littérature populaire est ainsi présente dans tous les foyers, que ce soit à travers les petits fascicules, les livres brochés ou les éditions plus luxueuses. La distribution des prix est aussi l'occasion d'offrir aux meilleurs élèves les livres destinés à la jeunesse, aux couvertures colorées et

brillantes, comme les romans de Jules Verne, publiés par Hetzel. Pierre Larousse lance le *Nouveau Larousse Illustré*, Louis Hachette crée la «Bibliothèque des chemins de fer», qui permet de se procurer, dans les gares, les œuvres des auteurs à la mode.

Affiche publicitaire pour la librairie Hetzel en 1882.



Le développement de l'alphabétisation crée sans cesse de nouveaux lecteurs. Le prix du livre diminue et permet une démocratisation de la lecture avec des ouvrages à vingt centimes. On détache pour les coudre les feuilles qui paraissent dans les journaux. La presse connaît

Le temps des scandales

En 1850, le réalisme de Gustave Courbet heurte le conformisme académique et le goût du public en peignant sans lyrisme la vie quotidienne. De la même manière, la plupart des chefs-d'œuvre impressionnistes suscitent à leur tour des réactions violentes et hostiles. Rejetés du Salon officiel, les peintres novateurs, comme Monet, Renoir, Manet ou Degas, exposent leurs œuvres au Salon des refusés. Ils sont soutenus

par les écrivains qui font leur éloge, comme Zola ou Mirbeau. D'autres grands peintres, comme Gauguin et Van Gogh, poursuivent leur œuvre dans l'isolement, loin du grand public. À la fin du siècle, le rapprochement entre les arts est de plus en plus marqué: le pianiste Claude Debussy s'inspire ainsi de la peinture impressionniste dans ses œuvres et met en musique les poèmes de Verlaine et de Mallarmé.



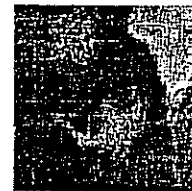
Vincent Van Gogh, Autoportrait, 1889.

Chez la modiste

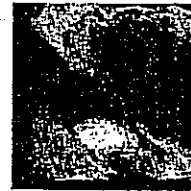
Edgar Degas (1898)



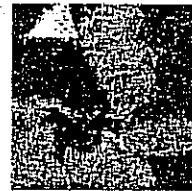
Influencé par la ligne d'Ingres, troublé par les couleurs de Delacroix, Degas participe à sept des huit salons impressionnistes entre 1874 et 1886. Si, comme Monet ou Pissarro, il refuse l'académisme figé de l'art officiel, il ne s'intéresse pourtant pas à la perception de la nature et à la peinture en extérieur. Il travaille essentiellement de mémoire. (Pastel, 91 x 75 cm, Musée d'Orsay.)



S'inspirant des estampes japonaises, Degas propose des dispositions audacieuses. Au premier plan, la tête de la modiste est en partie cachée par un chapeau et son support; à droite, l'assistante est coupée verticalement et horizontalement. Le travail sur le hors-champ, le soul du décentrement modifient les perspectives traditionnelles.



Avec l'univers de la danse, celui des courses de chevaux ou celui de la toilette, la «modiste» constitue un thème privilégié de l'œuvre de Degas. Il ne s'agit pas de représenter une société idéale, mais de dévoiler la réalité d'un univers en saisissant un geste, une attitude. Le travail de la modiste semble ici pris sur le vif.



Poursuivant ici le travail des Impressionnistes, Degas explore les possibilités plastiques de la couleur. Il réalise des mélanges savants, crée des harmonies originales, joue sur des oppositions entre des plans aux tonalités sombres et d'autres plus claires. Ses expériences colorées annoncent ici l'art du xx^e siècle.

7 Baudelaire et le procès des *Fleurs du mal*

Le 20 août 1857, Charles Baudelaire et son éditeur sont condamnés par la justice pour «outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs». Le procès des *Fleurs du mal* pose à nouveau, plus de cinquante ans après l'abolition de la censure par la Révolution française, la question des rapports de l'écrivain avec la liberté d'expression.

Chronologie du procès des *Fleurs du mal*

- 21 mars 1857 : parution des *Fleurs du mal*, à Paris, éditées par Poulet-Malassis et De Broise, à mille cent exemplaires
- 10 mai 1857 : une série d'articles de presse accusent Baudelaire d'immoralité
- 7 juin 1857 : le procureur général ordonne la saisie des exemplaires
- 20 août 1857 : procès et condamnation des *Fleurs du mal* : l'auteur doit verser une amende de trois cents francs, six poèmes sont retirés du recueil
- 1858 : deuxième édition des *Fleurs du mal*, amputée des six poèmes condamnés mais augmentée de trente et un poèmes nouveaux
- 1861 : publication à Bruxelles, par Poulet-Malassis, d'un recueil de poèmes de Baudelaire, *Les Épaves*, contenant les poèmes interdits en France
- 21 mai 1862 : condamnation des *Épaves* par le tribunal correctionnel de Lille

■ Les écrivains face à l'ordre moral du second Empire

Sous le second Empire, la justice engage régulièrement des poursuites contre les écrivains qu'elle accuse de publier des œuvres immorales. C'est ainsi qu'en 1853, les frères Goncourt sont poursuivis pour un article qui leur vaut d'être blâmés. Au début de l'année 1857, un procès est intenté à Gustave Flaubert pour son roman *Madame Bovary*. Flaubert est acquitté le 7 février. C'est dans ce contexte que paraissent *Les Fleurs du mal* de Baudelaire au mois de juin 1857, suscitant le déchaînement de la presse qui dénonce «de semblables monstruosités».

■ Le scandale des *Fleurs du mal*

Les attaques des journalistes attirent l'attention de la justice sur un certain nombre de poèmes, considérés «comme un défi aux lois qui protègent la religion et la morale». Aux arguments de ceux qui incriminent quelques expressions ou passages jugés choquants, Baudelaire oppose le sens général de son œuvre : «Le livre doit être jugé dans son ensemble, et alors il en ressort une terrible moralité.» C'est en vain qu'il fait intervenir ses amis, Théophile Gautier ou Prosper Mérimée. Barbey d'Aurevilly écrit un article qui fait l'éloge du livre, mais le journal refuse de le publier. La police saisit les exemplaires des *Fleurs du mal*. Le procès est fixé au 20 août.



Charles Baudelaire, photographié vers 1855 par son ami Nadar.

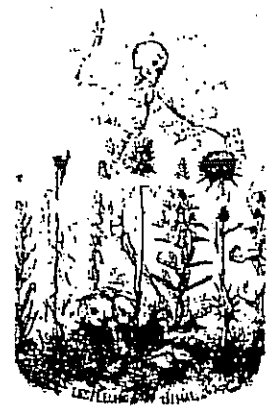


Illustration de Félix Bracquemond pour l'œuvre de Baudelaire.

■ Le procès et la condamnation

Le réquisitoire est prononcé par Ernest Pinard, qui était aussi le procureur général dans le procès intenté à *Madame Bovary*. Il accuse la poésie de Baudelaire de manquer «au sens de la pudeur», de multiplier «les peintures lascives». L'avocat du poète plaide l'indépendance de l'artiste et la beauté de l'œuvre. Persuadé qu'il sera acquitté, Baudelaire est abasourdi quand tombe la sentence. En effet, le livre est condamné pour «délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs», à cause de «passages ou expressions obscènes et immorales». Baudelaire et son éditeur doivent payer une amende et retirer six poèmes du livre.



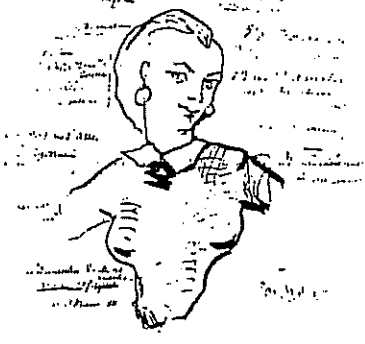
Dans ce tableau intitulé *Le Péché*, peint en 1893, Franz von Stuck retrouve l'esprit des *Fleurs du mal*.



Charles Baudelaire à sa table de travail, Gustave Courbet, 1847.

■ Le poète maudit

Le soir même du verdict, Baudelaire apparaît dans une brasserie parisienne en «toilette de guillotiné», portant une chemise sans col et les cheveux rasés. Il éprouve un profond sentiment d'injustice qui ne le quittera plus. La seconde édition des *Fleurs du mal* lui permet d'ajouter de nouveaux poèmes au recueil, mais Baudelaire se sent incompris par le public et rejeté par la société. Il faut attendre la mort du poète, en 1867, pour que le livre rencontre le succès et soit reconnu comme un chef-d'œuvre. En 1949, la Cour de cassation annule la condamnation des *Fleurs du mal*, considérant que les poèmes «ne renferment aucun terme obscène ou même grossier».



Jeanne Duval, inspiratrice de nombreux poèmes des *Fleurs du mal*. Dessin de Baudelaire.

La littérature et la censure

Sous l'Ancien Régime, les auteurs doivent communiquer leurs manuscrits à un censeur royal pour obtenir la permission d'imprimer. Les représentations d'une pièce peuvent être interrompues, comme ce fut le cas pour *Tartuffe* ou *Don Juan*. La Déclaration des droits de l'homme de 1789 proclame que tout citoyen peut «parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi». La censure préalable est abolie, mais les livres peuvent être attaqués en justice pour atteinte aux bonnes mœurs. De nos jours, la censure s'exerce pour protéger les publications destinées à la jeunesse. Les ouvrages à caractère raciste sont poursuivis devant les tribunaux.

1. Comment un «ordre moral» se manifeste-t-il sous le second Empire ?
2. Quels sont les arguments des adversaires de Baudelaire ? Comment se défend-il ?
3. Quel sens peut-on donner au jugement prononcé par le tribunal ?
4. Quel rôle la condamnation des *Fleurs du mal* joue-t-elle dans la vie de Baudelaire ?



1851 Coup d'État (2 décembre).

1852-1870 Le second Empire.

1852 Napoléon III proclamé empereur (2 décembre).

1854-1855 Campagne de Crimée.

1859 Campagne d'Italie.

1860 Traité commercial franco-anglais.

1862-1866 Expédition mexicaine.

1869 Ouverture du canal de Suez.

1870

19 juillet Déclaration de guerre à la Prusse.

2 septembre Capitulation française à Sedan.

4 septembre Proclamation de la République.

1870-1914 La Troisième République

1871

28 janvier Armistice. Fin du siège de Paris, commencé en septembre 1870.

10 mai Traité de Francfort.

21-28 mai Écrasement de la Commune parisienne.

31 août Thiers président de la République.

1873 Mac-Mahon élu président.

1875 Lois constitutionnelles.

1879 Jules Grévy président.

1880-1882 Lois sur l'enseignement public.

1882-1885 Conquête de l'Indochine.

1884 Autorisation des syndicats.

1887 Sadi Carnot président.

1889 Apogée et effondrement du boulangisme.

1894 Assassinat de Sadi Carnot (24 juin). Lois anti-anarchistes. Casimir-Perier président de la République. Procès de Dreyfus.

1895 Élection de Félix Faure. Création de la CGT (septembre).

1897 Début de « l'Affaire Dreyfus ». « Affaire de Panamá ».

1898 Incident de Fachoda.

1899 Émile Loubet président.

1904 Entente cordiale avec l'Angleterre.

1905 Séparation de l'Église et de l'État. Création de la SFIO.

1906 Armand Fallières président. Réhabilitation de Dreyfus.

1912 Protectorat français au Maroc.

1913 Poincaré président.

CHRONOLOGIE

1914

28 juillet Déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie.

31 juillet Assassinat de Jean Jaurès.

1^{er} août Déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie.

3 août Invasion de la Belgique et déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

4 août La Chambre des députés accorde à l'unanimité les pleins pouvoirs au gouvernement.

20-24 août « Bataille des frontières » (Ardennes, Charleroi, Mons).

23 août Déclaration de guerre du Japon à l'Allemagne.

26 août Défaite russe à Tannenberg face à Hindenburg. Deux socialistes (Jules Guesde et Marcel Sembat) entrent dans le gouvernement Viviani.

5 septembre Les armées allemandes dépassent Meaux et menacent Paris.

6-13 septembre Contre-offensive française de Joffre sur la Marne. Les Allemands sont repoussés sur l'Aisne.

18 septembre-15 novembre « Course à la mer » et bataille des Flandres.

3 novembre Déclaration de guerre des Alliés à la Turquie.

1915

Février Attaques française en Champagne, allemande en Lituanie et anglaise aux Dardanelles.

26 avril Traité de Londres. L'Italie déclare la guerre à l'Autriche.

Mai-juin Attaque française en Artois.

Septembre Attaque française en Champagne.

5 octobre Entrée en guerre de la Bulgarie contre les Alliés et effondrement serbe.

Novembre Retrait anglais de Gallipoli.

2 décembre Joffre commandant en chef des armées françaises.

1916

Février-décembre Bataille de Verdun.

Juillet-octobre Offensive franco-anglaise sur la Somme.

27 août Déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne.

28 août La Roumanie entre en guerre au côté des Alliés.

Décembre Occupation de la Roumanie par les Autrichiens et les Bulgares.

Le socialiste Albert Thomas ministre de l'Armement.

26 décembre Nivelle remplace Joffre au commandement en chef des armées.

1917

Février Intensification de la guerre sous-marine. Début de la révolution russe.

6 avril Déclaration de guerre des États-Unis aux Empires centraux.

9-21 avril Attaque alliée en Artois et sur le Chemin des Dames.

Mai-juin Grèves dans les usines, mutineries au front.

15 mai Nivelle est remplacé par Pétain au haut commandement.

28 juin Débarquement de la première division américaine (à Saint-Nazaire).

13 septembre Les socialistes français refusent désormais de participer au gouvernement.

Septembre Offensive allemande à l'Est.

Octobre Prise du pouvoir par les bolcheviks en Russie. Défaite italienne (Caporetto).

16 novembre Formation du cabinet Clemenceau.

9 décembre Prise de Jérusalem par les troupes anglaises.

15 décembre Armistice entre l'Allemagne et la Russie (Brest-Litovsk).

1918

10 février Le gouvernement obtient le droit de gouverner par décret.

Mars Offensive allemande en Picardie.

26 mars Foch nommé général en chef des armées alliées.

27 mai Les Allemands atteignent Château-Thierry.

15 juillet Offensive allemande sur Reims.

3 août Reprise de Château-Thierry.

12 septembre Grande offensive des Alliés qui l'emportent à Saint-Mihiel.

17 octobre Début de la dernière grande offensive alliée.

30 octobre Armistice avec la Turquie.

3 novembre Armistice avec l'Autriche.

4 novembre Repli général allemand sur le Rhin.

11 novembre Armistice de Rethondes avec l'Allemagne.

1919

18 janvier Début de la conférence de la paix.

19-21 avril Mutinerie des marins français de la mer Noire.

23 avril Loi réduisant la journée de travail à huit heures.

16-30 novembre Victoire du Bloc national aux élections législatives.

CHRONOLOGIE

1939

5 avril Albert Lebrun réélu président de la République.

29 juillet Prorogation de la Chambre des députés.

23 août Pacte germano-soviétique.

1^{er} septembre L'Allemagne envahit la Pologne. Mobilisation générale en France.

3 septembre Déclaration de la guerre de la Grande-Bretagne et de la France à l'Allemagne.

6-30 septembre Offensive française en Sarre.

26 septembre Dissolution du PCF.

28 septembre L'Allemagne et l'URSS se partagent la Pologne.

30 novembre L'URSS envahit la Finlande.

1940

22 mars Gouvernement Reynaud.

9 avril L'Allemagne envahit le Danemark et la Norvège.

10 mai L'Allemagne attaque la Belgique et les Pays-Bas.

13 mai Les blindés allemands percent les lignes françaises dans les Ardennes.

18 mai Pétain vice-président du Conseil.

19 mai Weygand, généralissime, remplace Gamelin.

26 mai-2 juin Évacuation franco-britannique à Dunkerque.

6-10 juin Déroute de l'armée française.

10 juin Le gouvernement quitte Paris. L'Italie entre en guerre.

14 juin Les troupes allemandes à Paris.

15 juin Le gouvernement à Bordeaux.

16 juin Gouvernement Pétain.

17 juin Appel de Pétain demandant l'armistice.

18 juin Depuis Londres, de Gaulle appelle à la résistance.

22 juin Signature de l'armistice à Rethondes.

23 juin Entrée de Laval au gouvernement.

29 juin Le gouvernement à Vichy.

3 juillet Mers el-Kébir.

10 juillet L'Assemblée nationale donne les pleins pouvoirs à Pétain.

30 juillet Création des Chantiers de jeunesse.

26-31 août Ralliement de l'A.-E.F. et de l'Océanie à la France libre.

23-25 septembre Échec gaulliste devant Dakar.

3 octobre Premier statut des juifs.

24 octobre Entrevue Hitler-Pétain à Montoire.

13 décembre Arrestation de Laval.

1941

9-10 février Darlan vice-président du Conseil ; il devient dauphin.

2 mars Prise de Koufra par Leclerc.

15 mai Création du Front national de la Résistance.

22 juin L'Allemagne envahit l'URSS.

7 juillet Légion des volontaires français contre le bolchevisme.

22-23 octobre Exécution de 98 otages dont 27 à Chateaubriant.

7 décembre Attaque japonaise à Pearl Harbor.

12 décembre 750 personnalités juives françaises sont arrêtées.

1942

20 janvier Les nazis décident la « solution finale ».

19 février Début du procès de Riom (suspendu en avril).

18 avril Laval chef du gouvernement.

27 mai Les Français libres de Koenig arrêtent l'Afrikacorps à Bir Hakeim.

29 mai Port de l'étoile jaune imposé aux juifs.

16 juin « Relève » des prisonniers.

22 juin Discours de Laval souhaitant la victoire de l'Allemagne.

16-17 juillet Rafle du Vel'd'hiv'.

3 novembre Rommel battu à El-Alamein.

8 novembre Débarquement allié en Afrique du Nord.

10 novembre Darlan ordonne le ralliement de l'armée française d'Afrique.

11 novembre Invasion de la zone libre.

19 novembre L'armée française reprend la lutte en Tunisie.

27 novembre Sabordage de la flotte à Toulon.

24 décembre Assassinat de Darlan.

26 décembre Giraud commandant civil et militaire en Afrique du Nord.

1943

13 janvier Hitler décrète la « guerre totale ».

30 janvier Création de la Milice.

2 février Capitulation allemande à Stalingrad.

16 février Instauration du Service du travail obligatoire (STO).

5 avril Daladier, Reynaud, Gamelin, Mandel, Blum livrés aux Allemands.

3 juin Création du Comité français de libération nationale (CFLN).

21 juin Jean Moulin arrêté à Calluire.

10 juillet Débarquement en Sicile.

8 août Bidault président du CNR.

13 septembre Débarquement français en Corse.

17 septembre Création à Alger d'une Assemblée consultative.

8 novembre Démission de Giraud qui cesse de faire partie du CFLN.

22 novembre Débarquement en Italie du corps expéditionnaire français du général Juin.

29 novembre Conférence de Téhéran.

29 décembre Création des FFI.

1944

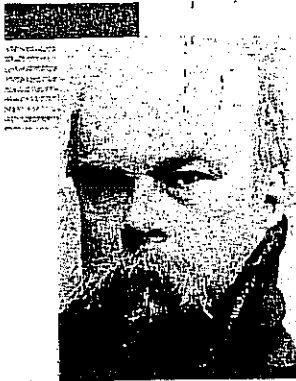
1^{er} janvier J. Darnand secrétaire général au maintien de l'ordre.
 30 janvier Discours de De Gaulle à Brazzaville.
 15 mars Publication du programme du CNR.
 26 mars Écrasement du maquis des Glières.
9 avril Massacre d'Ascq. **De Gaulle chef des armées de la France combattante.**
 15 mai Les troupes françaises enfoncent le front à Monte Cassino, ouvrant la route de Rome aux Alliés.
6 juin Débarquement des Alliés en Normandie.
9-10 juin Massacres à Tulle et à Oradour par la division SS Das Reich.
 27 juillet Écrasement du maquis du Vercors.
15 août Débarquement franco-américain en Provence. Départ du dernier convoi de déportés.
18-25 août Libération de Paris par la 2^e DB de Leclerc et les FFI.
 20-22 août Les FFI s'emparent de Limoges, Tarbes, Toulouse, Pau et contrôlent la Haute-Savoie puis Grenoble.
 2 septembre Premier Conseil des ministres du gouvernement provisoire à Paris.
 15 novembre Nationalisation de Renault.

23 novembre Entrée de Leclerc dans Strasbourg.

26 décembre Ordonnance sur « l'indignité nationale »
 29 décembre Le gouvernement mobilise 200 000 hommes.

1945

3 janvier Rétablissement de la gratuité de l'enseignement secondaire.
 4 janvier Échec de la contre-offensive allemande à Bastogne.
 19 janvier Brasillach condamné à mort.
4-11 février Conférence de Yalta.
 22 février Création des comités d'entreprise.
 23 février Premières livraisons de ravitaillement par les Américains.
19 mars La 1^{re} armée française entre en Allemagne.
 12 avril Truman succède à Roosevelt.
18 avril Premier retour des survivants de Buchenwald.
 26 avril Pétain emprisonné à Montrouge.
30 avril Suicide de Hitler.
 5 mai Leclerc à Berchtesgaden.
8 mai Capitulation de l'Allemagne.
6 et 9 août Hiroshima et Nagasaki.
2 septembre Signature de la capitulation du Japon.



VERLAINE

Nom et prénom : Verlaine, Paul
 Naissance : le 30 mars 1844, à Metz
 Décès : le 8 janvier 1896, à Paris
 Lieux : Paris, Bruxelles, Londres
 Situation familiale : marié avec Mathilde Mauté
 Professions : commis dans une compagnie d'assurances, expéditionnaire à l'hôtel de ville de Paris, professeur de français et de dessin en Angleterre
 Amitiés : Arthur Rimbaud, Lucien Létynois, Stéphane Mallarmé

Verlaine a sept ans quand sa famille quitte Metz pour Paris. Après son baccalauréat, il mène une vie de bohème. Inquiets, ses parents lui trouvent un emploi à la mairie de Paris. Verlaine continue pourtant de se mêler aux cercles littéraires.

Son premier recueil, *Poèmes saturniens*, paraît en 1866. Trois ans plus tard, ce sont *Les Fêtes galantes*. Verlaine se marie. Pour avoir participé à la Commune, il perd son emploi, et, en 1872, abandonne sa femme pour accompagner Rimbaud en Angleterre et en Belgique. La relation des deux poètes, leur vie errante et passionnée s'achèvent le soir où Verlaine, ivre, tire deux coups de feu sur Rimbaud. Condamné à deux ans de prison, il se réfugie dans la religion. Une fois libéré, ses tentatives pour mener une vie stable échouent. Il revient à Paris, où il glisse peu à peu dans la misère. Mais Verlaine est célèbre. La mélancolie de ses poèmes, la musique de ses vers lui attirent de nombreux admirateurs. Une légende entoure alors ce « poète maudit » que l'on rencontre souvent ivre dans les cafés. Il meurt ainsi, pendant l'hiver 1896, dans un complet dénuement. Une foule nombreuse accompagne son cercueil au cimetière des Batignolles.

1866

Poèmes saturniens

Verlaine place son premier recueil de poèmes sous le signe de la mélancolie et de la rêverie amoureuse. Il exprime sa peine en empruntant aux poètes romantiques les thèmes de la nature et de la femme idéale, qui consolent le poète de sa solitude et de l'incompréhension.

SOLEILS COUCHANTS

Une aube affaiblie
 Verse par les champs
 La mélancolie
 Des soleils couchants.
 La mélancolie
 Berce de doux chants
 Mon cœur qui s'oublie
 Aux soleils couchants.
 Et d'étranges rêves,
 Comme des soleils
 Couchants sur les grèves¹,
 Fantômes vermeils²,
 Défilent sans trêves,
 Défilent, pareils
 À de grands soleils
 Couchants sur les grèves.

« Paysages tristes », *Poèmes saturniens*, I, 1866.

NEVERMORE

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
 Faisait voler la grive à travers l'air atone,
 Et le soleil dardait un rayon monotone
 Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
 Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
 Soudain, tournant vers moi son regard émouvant :
 « Quel fut ton plus beau jour ? » fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
 Un sourire discret lui donna la réplique,
 Et je baisai sa main blanche, dévotement.

– Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !
 Et qu'il bruit avec un murmure charmant
 Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées !

« Melancholia », *Poèmes saturniens*, II, 1866.

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
 D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
 Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
 Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
 Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
 Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
 Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? – Je l'ignore.
 Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
 Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
 Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
 L'inflexion³ des voix chères qui se sont tuées.

« Melancholia », *Poèmes saturniens*, VI, 1866.

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
 Des violons
 De l'automne
 Blessent mon cœur
 D'une langueur
 Monotone.

Tout suffocant
 Et blême, quand
 Sonne l'heure,
 Je me souviens
 Des jours anciens
 Et je pleure ;

Et je m'en vais
 Au vent mauvais
 Qui m'emporte
 Deçà, delà,
 Pareil à la
 Feuille morte.

Paul Verlaine,
 « Paysages tristes »,
Poèmes saturniens, 1866.

3. L'inflexion : le ton, l'accent d'une voix.

Ses œuvres principales

- des recueils de poèmes, dont :
Poèmes saturniens (1866),
Les Fêtes galantes (1869),
La Bonne Chanson (1870),
Romances sans paroles
(1874), *Sagesse* (1881),
Jadis et Naguère (1884),
Amour (1888), *Parallèlement*
(1889)
- un essai :
Les Poètes maudits (1883)

1. grèves : plages. 2. vermeils : rouges.

Verlaine et la musique du vers

Harmonie et douceur de la poésie, la musicalité du vers est le premier souci de Verlaine. Ennemi de la régularité, il invente l'usage du vers impair, il multiplie les coupes et les enjambements inattendus, qui créent un rythme neuf, en accord avec la simplicité recherchée du langage.

Les paysages mélancoliques expriment ses états d'âme. Subtil et délicat, son lyrisme confidentiel séduit le lecteur par son calme et sa naïveté apparente. La nostalgie et les regrets, la douleur du temps qui passe se transforment ainsi en une tristesse langoureuse.

1874

Romances sans paroles

Le recueil de *Romances sans paroles* comprend une vingtaine de petits poèmes. Verlaine y restitue des impressions fugitives de paysages aperçus. Annonçant le mouvement symboliste, l'écriture poétique privilégie la musicalité du vers pour recréer une atmosphère intime.

IL PLEUT DOUCEMENT SUR LA VILLE.

(Arthur Rimbaud)

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoeure.
Quoi ! nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

« Ariettes oubliées »,
Romances sans paroles, III, 1874.

Ô triste, triste était mon âme
À cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé
Bien que mon cœur s'en soit allé,

Bien que mon cœur, bien que mon âme
Eussent fui loin de cette femme.

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Et mon cœur, mon cœur trop sensible
Dit à mon âme : Est-il possible,

Est-il possible, — le fût-il, —
Ce fier exil, ce triste exil ?

Mon âme dit à mon cœur : Sais-je
Moi-même, que nous veut ce piège

D'être présents bien qu'exilés,
Encore que loin en allés ?

« Ariettes oubliées »,
Romances sans paroles, VII, 1874.

CHARLEROI

Dans l'herbe noire
Les Kobolds' vont.
Le vent profond
Pleure, on veut croire.

Quoi donc se sent ?
L'avoine siffle.
Un buisson gifle
L'œil au passant.

Plutôt des bouges
Que des maisons.
Quels horizons
De forges rouges !

On sent donc quoi ?
Des gares tonnent,
Les yeux s'étonnent,
Où Charleroi ?

Parfums sinistres !
Qu'est-ce que c'est ?
Quoi bruissait
Comme des sœurs ?

Sites brutaux !
Oh ! votre haleine,
Sueur humaine,
Cris des métaux !

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont.
Le vent profond
Pleure, on veut croire.

Paul Verlaine, « Paysages belges »,
Romances sans paroles, 1874.

« 1. les Kobolds : lutins des légendes
germaniques.

1881

Sagesse

Verlaine exprime dans *Sagesse* le dialogue qu'il instaure avec Dieu. En prison à Bruxelles, puis à Mons, pour avoir tiré, ivre, deux coups de feu sur Rimbaud, il éprouve un profond repentir. Dans « Le Ciel ... » Il exprime ses remords et sa tristesse. Dans « Je ne sais pourquoi », Il évoque les paysages marins et laisse entendre à travers le cri de la mouette sa propre détresse.

« LE CIEL EST, PAR-DESSUS LE TOIT... »

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

Sagesse, III, 6, 1881.

JE NE SAIS POURQUOI

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi

Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi ?

Mouette à l'essor mélancolique,
Elle suit la vague, ma pensée,
À tous les vents du ciel balancée,
Et biaisant quand la marée oblique,
Mouette à l'essor mélancolique.

Ivre de soleil
Et de liberté,
Un instinct la guide à travers cette immensité.
La brise d'été
Sur le flot vermeil
Doucement la porte en un tiède demi-sommeil.

Parfois si tristement elle crie
Qu'elle alarme au lointain le pilote,
Puis au gré du vent se livre et flotte
Et plonge, et l'aile toute meurtrie
Revole, et puis si tristement crie !

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi
Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi ?

Paul Verlaine, *Sagesse*, III, 7, 1881.



RIMBAUD

Nom et prénom : Rimbaud, Arthur
 Naissance : le 20 octobre 1854, à Charleville, dans les Ardennes
 Décès : le 10 novembre 1891, à Marseille.
 Lieux : Paris, la Belgique, l'Abyssinie dans l'est de l'Afrique
 Situation familiale : célibataire ; une liaison tumultueuse avec Paul Verlaine
 Profession : négociant, après avoir renoncé à la poésie
 Amitiés : Georges Izambart, son professeur de lycée ; Paul Demeny ; Germain Nouveau

Rimbaud a six ans lorsque ses parents se séparent. Elevé par une mère autoritaire, il manifeste très vite un sentiment de révolte et une exaltation qui accompagnera toujours ce « voleur de feu ». Au collège de Charleville, Rimbaud se montre un élève brillant, mais indépendant. En août 1870, il s'enfuit en prenant le train pour Paris. Arrêté par la police, il est libéré grâce à son professeur et ami, Georges Izambart. Celui-ci l'encourage dans sa passion pour la poésie qui l'a saisi dès l'adolescence. Désormais, alors qu'il a seize ans, l'exigence de « changer la vie » devient impérieuse.

En 1871, année où il rédige « Le bateau ivre » et la « Lettre du Voyant », Rimbaud gagne enfin la capitale. Il fait la rencontre de Verlaine et se distingue dans la bohème littéraire par son génie, comme par ses outrances et ses provocations. Perpétuellement révolté, s'abandonnant aux « encrapulements » de la drogue et de l'alcool, Rimbaud entraîne Verlaine dans un voyage en Angleterre et en Belgique. La liaison homosexuelle des deux amis se termine à Bruxelles. Verlaine, ivre, tire deux coups de feu sur Rimbaud ; il est emprisonné. Après avoir rédigé, auprès de sa mère, *Une saison en enfer*, Rimbaud repart pour Londres. Il rencontre Verlaine une dernière fois, à Stuttgart, en 1875. Le poète cesse alors d'écrire, et commence une série de voyages qui le conduisent d'abord en Europe, puis à Aden, en Arabie, où il devient gérant de comptoirs commerciaux et trafiquant d'armes. En 1891, il rentre en France pour soigner une tumeur au genou. Amputé de la jambe, il meurt quelques mois après son arrivée à Marseille, veillé par sa sœur Isabelle.

Ses œuvres principales

- *Une saison en enfer* (1873), *Illuminations* (1896), *Poésies complètes* (édition posthume, 1895, avec une préface de Verlaine)

L'ŒUVRE DE RIMBAUD

► La poésie de la révolte
 Dans ses premiers poèmes, Rimbaud exprime sa colère et sa révolte. Il dit aussi l'intensité des premiers désirs amoureux. Épris de bohème et de liberté, il manifeste l'horreur de la guerre et le refus de la société bourgeoise. Mais sa poésie témoigne également, avec « Le bateau ivre » ou « Voyelles », de la recherche d'une écriture nouvelle, fondée sur la fusion des sensations et la multiplication des images étonnantes.

► La poésie des illuminations
 Avec *Une saison en enfer* en 1873 et *Illuminations* en 1886, Rimbaud abandonne la versification. Ses poèmes en prose fixent des vertiges : « Si ce que [le poète] rapporte de là-bas a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe. » Rimbaud crée un univers féérique, un « opéra fabuleux » où le rêve et la réalité se confondent, à travers des architectures imaginaires et des moments d'extase et de liberté.

RIMBAUD, LE VOLEUR DE FEU

Pour Rimbaud, dans sa « Lettre du Voyant », adressée en 1871 à son ami Paul Demeny, le poète est « un voleur de feu » qui touche à l'inconnu pour en rapporter ses visions. L'acte poétique est l'exploration d'un monde nouveau, abordé à travers « un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens ». La poésie suppose cette révolte. Elle conduit à abandonner les habitudes de vivre et de penser : « Je est un autre », écrit Rimbaud. Et le dérèglement nécessaire s'applique aussi au langage : Rimbaud libère la poésie, pratique le vers libre et multiplie les images violentes et inattendues dans ses poèmes en prose, annonçant les recherches de la poésie moderne.

1870

Poésies

L'œuvre de Rimbaud est intimement liée à sa propre vie. Il exprime dans ses poésies ses rêves et ses bonheurs d'adolescent, l'exaltation de l'errance et du vagabondage, mais aussi l'indignation ressentie devant les horreurs de la guerre de 1870. À travers le long poème du « Bateau ivre », Rimbaud écrit le manifeste de sa conception de la poésie.

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
 Accrochant follement aux herbes des haillons¹
 D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
 Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
 Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
 Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue²,
 Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
 Sourrait un enfant malade, il fait un somme :
 Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
 Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
 Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

OCTOBRE 1870.

Poésies, XVIII, édition de 1895.

1. haillons : lambeaux de vêtement.
 2. la nue : les nuages.

RÊVÉ POUR L'HIVER

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
 Avec des coussins bleus.
 Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
 Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
 Grimacer les ombres des soirs,
 Ces monstruosité hargneuses, populace
 De démons noirs et de loups noirs.

Puis tu te sentiras la joue égratignée...
 Un petit baiser, comme une folle araignée,
 Te courra par le cou...

Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant la tête,
 – Et nous prendrons du temps à trouver cette bête
 – Qui voyage beaucoup...

En wagon, le 7 octobre [18]70.

Arthur Rimbaud, Poésies, XVII, édition de 1895.

LE BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohu plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil ni les falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissements
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent¹,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieus crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très-antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheres
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufler aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan² !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieus de braises !
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
- Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades³,
Et d'ineffables vents m'ont allé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs⁴ aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther⁵ sans oiseau,
Moi dont les Monitors⁶ et les voiliers des Hanses⁷
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouvais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais, taché de lunules⁸ électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs ;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots⁹ et les Maelstroms¹⁰ épais,
Filleur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur :
- Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? -

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache¹¹
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

« Le bateau ivre », *Poésies*, XLI,
édition de 1895.



Vincent Van Gogh,
Paire de sauliers, 1887.

Rimbaud, ivre de poésie

Alors que ses premiers poèmes révèlent l'influence de Victor Hugo et des poètes du Parnasse, Rimbaud affirme rapidement son génie. Sa révolte, ses fugues, l'expérience de l'errance et du voyage intérieur le conduisent à prendre le contre-pied de la poésie traditionnelle en revendiquant une esthétique

■ 1. lactescent : blanc laiteux. ■ 2. Léviathan : monstre mythologique, évoqué dans la Bible. ■ 3. dérades : création de Rimbaud pour « sorties de la rade ». ■ 4. clabaudeurs : aboyeurs. ■ 5. l'éther : l'espace céleste. ■ 6. Monitors : navires de guerre américains. ■ 7. Hanses : compagnies maritimes de l'Allemagne, au Moyen Âge. ■ 8. lunules : auréoles. ■ 9. Béhémots : démons. ■ 10. Maelstroms : gouffres, tourbillons. ■ 11. flache : surface de l'eau.

MA BOHÈME (Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvés !

Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud, *Poésies*, XXIII, édition de 1895.

Illuminations

Chacun des poèmes qui constituent le recueil des *Illuminations* apparaît comme une scène féerique ou hallucinatoire, un « instantané » d'extase ou de liberté. Chaque « phrase », chaque poème est pour Rimbaud l'occasion de recréer le monde sous le regard du lecteur.

MARINE

Les chars d'argent et de cuivre –
Les proues d'acier et d'argent –
Battent l'écume, –
Soulèvent les souches des ronces.
Les courants de la lande,
Et les ornières immenses du reflux,
Filent circulairement vers l'est,
Vers les piliers de la forêt, –
Vers les fûts¹ de la jetée,
Dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière.

Illuminations, XXIV, 1886.

DÉPART

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions !
Départ dans l'affection et le bruit neufs !

Illuminations, VIII, 1886.

PHRASES

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, – en une plage pour deux enfants fidèles, – en une maison musicale pour notre claire sympathie, – je vous trouverai.
Qu'il n'y ait ici-bas qu'un vieillard seul, calme et beau, entouré d'un « luxe inouï », – et je suis à vos genoux.
Que j'aie réalisé tous vos souvenirs, – que je sois celle qui sais vous garrotter, – je vous étoufferai.

Quand nous sommes très forts, – qui recule ? très gais, – qui tombe de ridicule ? Quand nous sommes très méchants, – que ferait-on de nous ?

Parez-vous, dansez, riez. – Je ne pourrai jamais envoyer l'Amour par la fenêtre.

Ma camarade, mendiante, enfant monstre ! comme ça t'est égal, ces malheureuses et ces manœuvres, et mes embarras. Attache-toi à nous avec ta voix impossible, ta voix ! unique flatteur de ce vil désespoir.

Illuminations, XII, 1886.

J'ai embrassé l'aube² d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierrieres regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise³ fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall⁴ blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

Illuminations, XXII, 1886.

« 1. fûts : troncs d'arbres servant de piliers. » 2. aube : première lueur du jour qui apparaît à l'horizon. » 3. entreprise : conquête. » 4. wasserfall : mot allemand signifiant « chute d'eau ».

FLEURS

D'un gradin d'or, – parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, – je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.

Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes, des bouquets de satin blanc et de fines verges de rubis entourent la rose d'eau.

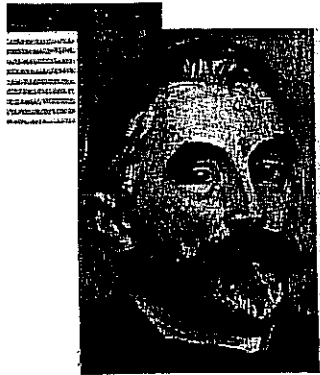
Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes roses.

Arthur Rimbaud, *Illuminations*, XXIII, 1886.

Le mystère Rimbaud

Dans les *Illuminations*, la dernière création littéraire de Rimbaud, on trouve souvent le thème obsédant du départ. Cette œuvre que le poète appelle lui-même une « parade sauvage » sonne comme un testament poétique. En effet, Rimbaud, poète de génie, météore de la littérature, écrit son œuvre fulgurante en quelques années, avant de s'arrêter délibérément. Il laisse derrière lui l'œuvre la plus forte et la plus troublante de la poésie française du XIX^e siècle.

Devenu désormais l'insaisissable « homme aux semelles de vent », il part pour Chypre, puis Aden, puis l'Éthiopie et l'Égypte. Le poète devient vagabond, commerçant et trafiquant d'armes en Arabie. Cette rupture brutale et ce silence définitif créent alors le mythe de Rimbaud. Un « passant considérable » comme dira Mallarmé. Comment concilier « l'opéra fabuleux » de ses poèmes avec l'image de l'aventurier qui rentre en France pour y mourir ?



MALLARMÉ

Nom et prénom : Mallarmé, Stéphane

Naissance : le 18 mars 1842, à Paris

Décès : le 9 septembre 1898, à Valvins, en Seine-et-Marne

Lieux : Tournon, Avignon, Paris, Valvins

Situation familiale : marié ; père d'une fille, Geneviève, et d'un fils, Anatole, qui meurt en bas-âge

Professions : d'abord employé de bureau ; puis professeur d'anglais

Amitiés : Villiers de L'Isle-Adam, Leconte de Lisle, Verlaine, Manet, Debussy, Paul Valéry

La mère de Mallarmé meurt quand il a cinq ans. Rêveur et solitaire, Mallarmé se réfugie dans la poésie, s'enthousiasme à la lecture des *Fleurs du mal*, écrit des vers. Après le baccalauréat, il part en Angleterre où il se marie. Commence alors une carrière de professeur d'anglais qui le conduit à Toulon.

Chaque soir, Mallarmé se retire dans la solitude de son bureau, pour affronter la page blanche, dans la clarté intime de la lampe.

En 1871, il est nommé à Paris. Il sort alors de son isolement. Il est l'ami de Manet et Zola ; son domicile de la rue de Rome devient peu à peu un salon littéraire, où il reçoit chaque mardi des disciples passionnés. En 1884, Verlaine le reconnaît comme un maître dans *Les Poètes maudits*. Mallarmé exerce alors sur de jeunes écrivains – Valéry, Gide, Claudel... – une influence considérable. Debussy met en musique certains de ses poèmes. En 1896, il est élu par ses pairs « prince des poètes ». Il meurt deux ans plus tard dans sa maison de Valvins, laissant le poème *Hérodiade* inachevé.

Ses œuvres principales

• des poèmes, parus dans des revues, dont :

L'Après-Midi d'un faune (1876), *Hommages et Tombeaux* (1877), *Un coup de dés* (1897)

• un recueil de poèmes : *Poésies* (1887)

• une traduction des poèmes d'Edgar Poe (1888)

1887

Poésies

Profondément influencé par Baudelaire, Mallarmé rassemble en 1887 l'essentiel de sa production poétique dans un recueil intitulé *Poésies*. Les poèmes sont regroupés dans l'ordre chronologique de leur composition, et témoignent ainsi du travail de l'écriture, de l'évolution du style du poète.

APPARITION

La lune s'attristait. Des séraphins¹ en pleurs
Rêvant, l'archet² aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes³
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles⁴
– C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommets d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Poésies, 1887.

■ 1. séraphins : anges. ■ 2. archet : baguette servant à jouer du violon.
■ 3. violes : instruments anciens rappelant le violon. ■ 4. corolles : ensembles formés par les pétales des fleurs.

BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant⁵.
Je partirai ! Steamer⁶ balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Poésies, 1887.

« LE VIERGE, LE VIVACE... »

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligé à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Stéphane Mallarmé, *Poésies*, 1887.

■ 5. son enfant : Mallarmé, depuis quelques mois, est père d'une petite fille.
■ 6. Steamer : mot anglais qui désigne le navire à vapeur.

Le poète symboliste

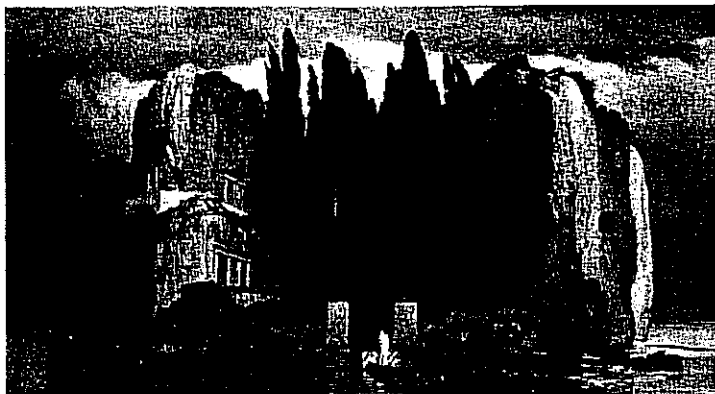
Toute la poésie de Mallarmé est à la recherche de la perfection. Inspirateur du mouvement symboliste, l'écrivain oppose la quête de l'Idéal à l'expérience décevante du réel. Son œuvre est habitée par les images de la transparence et de la pureté, la tension vers le « vierge azur », l'envol impossible du cygne pris dans les glaces. La poésie est pour Mallarmé une langue sacrée, exigeante et exaltante,

subtile et raffinée. Le poème crée ainsi un univers mystérieux, où les objets ne sont pas décrits, mais évoqués, suggérés par le jeu du rythme et des images.

Ce qui compte en effet, c'est la suggestion, le reflet : c'est « peindre non la chose, mais l'effet qu'elle produit ». Tel est l'enjeu du poème pour l'écrivain symboliste.

Le mouvement symboliste

En réaction contre le réalisme et le naturalisme, le mouvement symboliste cherche à recréer le sens du mystère et de la rêverie devant l'univers. Réunissant d'abord des poètes français et belges, le symbolisme connaît, à la fin du XIX^e siècle, un rayonnement international.



L'univers du peintre Arnold Böcklin recrée l'atmosphère capivante et énigmatique des écrivains symbolistes. *L'île des morts*, 1886.

Le mot «symbolisme»

En septembre 1886, le poète Jean Moréas publie dans *Le Figaro* un article intitulé : «Un manifeste littéraire. Le symbolisme». S'opposant à la représentation réaliste et naturaliste du monde, les écrivains du mouvement symboliste privilégient le recours au symbole qui permet de faire le lien entre le monde des idées et le monde réel. À travers images et symboles, l'artiste tente d'atteindre une réalité supérieure.

L'HISTOIRE DU MOUVEMENT

Alors que le réalisme triomphe au XIX^e siècle, la fin du siècle voit se développer une réaction de rejet. Contestant les certitudes matérialistes et scientifiques, de nombreux jeunes poètes valorisent l'ésotérisme, le recours aux symboles, l'univers du rêve et de la mythologie.

Les précurseurs du mouvement

Dès 1857, Baudelaire, à travers son poème «Correspondances», souligne le lien entre le monde sensible et celui des idées. Verlainne à son tour privilégie la création d'une atmosphère liée aux impressions, aux sensations fugitives. Ils apparaissent tous les deux comme des maîtres qui inspirent une génération nouvelle de jeunes poètes.

L'influence de Mallarmé

Très vite, Stéphane Mallarmé s'impose comme le chef de file du mouvement. Il réunit chez lui, tous les mardis, rue de Rome, les artistes à la recherche d'un nouveau langage : Gustave Kahn, Jules Laforgue, Claude Debussy. Le mouvement inspire de nombreuses revues, comme *La Revue blanche*. En Belgique, Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach et Émile Verhaeren en sont les plus brillants représentants.

Les dissensions et le déclin

Des discordes apparaissent au sein du groupe symboliste. Mais surtout, la Première Guerre mondiale marque la disparition du mouvement, qui reste profondément ancré dans le contexte historique et culturel de la fin du XIX^e siècle.



Odilon Redon, *Silence*, 1911.



Gustave Moreau, *Orphée sur la tombe d'Eurydice*, 1890.

LES PRINCIPES DU MOUVEMENT

Créer un nouveau langage poétique

Les symbolistes utilisent les termes rares, les symboles et les tournures recherchées pour aller au-delà des apparences et découvrir le sens caché du monde.

Suggérer des états d'âme

Les symbolistes évoquent des paysages fluides et changeants pour créer une atmosphère et exprimer à travers eux des sentiments intimes.

Privilégier la musicalité du vers

Les symbolistes abandonnent les contraintes de la versification à travers l'usage du vers libre et du poème en prose pour inventer un rythme nouveau.

LES THÈMES ESSENTIELS DU MOUVEMENT

La quête de l'idéal

La méditation et la rêverie sont les moyens d'atteindre un monde idéal, opposé au caractère décevant et limité de la réalité.

La pureté et le blanc

Les paysages de neige, les nuages, le brouillard, le cygne symbolisent la pureté de l'art, loin de l'univers trivial des écrivains réalistes.

La mélancolie

L'artiste symboliste exprime dans son œuvre la tristesse des paysages, l'accablement provoqué par l'ennui ou par un amour impossible.

La recherche d'un art total

Dans le sillage du grand musicien allemand Richard Wagner, les membres du mouvement symboliste voudraient atteindre un art total qui unirait la peinture et l'écriture, la musique et la danse. Fauré, Debussy ou Ravel mettent en musique les poèmes de Verlaine ou de Mallarmé, sur lesquels les Ballets russes créent des chorégraphies. Odilon Redon ou Gustave Moreau peignent des personnages de la mythologie au sein de paysages mystérieux, développant un art du rêve et de la suggestion.



Le danseur Nijinsky dans *L'Après-midi d'un faune*, poème de Stéphane Mallarmé mis en musique par Debussy. Aquarelle de Léon Bakst.

Les grandes œuvres du mouvement symboliste

Littérature

- Stéphane Mallarmé, *Poésies*, 1887
- Jules Laforgue, *Les Complaintes*, 1885
- Georges Rodenbach, *Bruges-la-morte*, 1892
- Maurice Maeterlinck, *Pelléas et Mélisande*, 1892

Peinture

- Gustave Moreau, *L'Apparition*, 1876
- Puvis de Chavannes, *Le Bois sacré*, 1880-1889
- Odilon Redon, *L'œil comme un ballon bizarre*, 1882

Musique

- Gabriel Fauré, *Le Clair de lune*, 1887
- Claude Debussy, *Prélude à l'après-midi d'un faune*, 1894

Danse

- Nijinsky, chorégraphie de ballet sur le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, 1911

Le temps des ruptures

Le désastre de deux guerres mondiales marque profondément le monde pendant la première moitié du *xx^e* siècle. Après l'euphorie créatrice de la Belle Époque, la violence des tensions politiques conduit les écrivains à s'engager dans l'action, à prendre position devant l'Histoire. Mais en 1945, la littérature est confrontée à un effondrement de toutes les valeurs humanistes. Il s'agit désormais de trouver un nouveau sens à la création artistique.

1. Histoire: Le traumatisme des deux guerres mondiales



Les soldats français, dans les tranchées de la Première Guerre mondiale.

En 1914, la déclaration de la guerre met fin à l'insouciance de la Belle Époque. Le sacrifice de millions d'hommes, qui ont combattu pendant quatre ans, fonde la légitimité de la *iii^e* République victorieuse. En 1919, le traité de Versailles, signé dans l'allégresse, porte pourtant en lui les germes d'un nouveau conflit. Les

années trente sont marquées par les crises. Devant la montée des fascismes en Italie, en Allemagne, puis en Espagne, les démocraties sont impulsantes. La Seconde Guerre mondiale éclate. De 1940 à 1944, l'occupation allemande et le gouvernement de Pétain constituent les années noires de la France. À la Libération, la *iv^e* République doit tout reconstruire. La France, encore largement rurale au début du siècle, est désormais une France urbaine, tournée vers l'Europe.

L'Anthropophage. Affiche anglaise contre Hitler, pendant la Seconde Guerre mondiale.



Le général de Gaulle descend l'avenue des Champs-Élysées à la libération de Paris, le 26 août 1944.

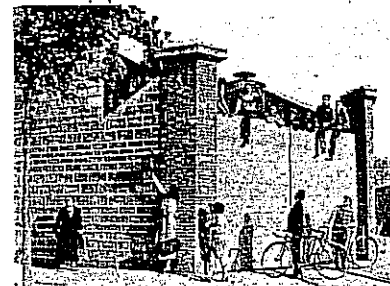
2. La société: L'affrontement des idéologies



On se passionne pour le débat politique, alimenté par la presse d'opinion et l'organisation de grandes manifestations, souvent violentes. En 1936, la victoire du Front populaire instaure des lois sociales, comme la semaine de quarante heures ou les congés payés. Cependant, dès 1940, l'Occupation partage la société française entre les partisans de la collaboration et les

En 1936, les ouvriers en grève occupent les usines de la région parisienne.

La Révolution russe de 1917, puis l'instauration d'un régime communiste, met en évidence l'opposition entre deux conceptions de la société. Le demi-siècle est ainsi marqué par de constantes luttes sociales, d'autant que le krach de Wall Street en 1929 met le monde industriel au bord de la ruine.



Le 7 juin 1936, sous la pression des grèves, sont signés les accords de Matignon.



résistants. Ceux-ci, auprès du général de Gaulle ou au sein des organisations clandestines, luttent contre le fascisme jusqu'à la Libération.



3. Les sciences: La maîtrise des énergies



En 1903, aux États-Unis, les frères Wright mettent au point le premier aéroplane, équipé de deux hélices et d'un moteur à explosion.

Les progrès de l'aviation se multiplient, depuis le premier vol en aéroplane en 1903 jusqu'à l'invention de l'avion à réaction en 1939. Einstein découvre les lois de la relativité et obtient, en 1922, le prix Nobel de physique. La médecine est révolutionnée par la découverte de la pénicilline en 1927 et les recherches de Pierre et Marie Curie sur la radioacti-

tivité. Cependant, la science est mise au service de la guerre à travers l'invention de nouvelles armes de destruction. En 1945, la bombe atomique lancée sur Hiroshima terrifie le monde.

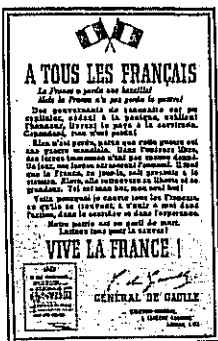


Albert Einstein, prix Nobel de physique.



Explosion de la bombe nucléaire, lancée sur Hiroshima par l'aviation américaine, le 6 août 1945.

4. Les lettres L'engagement des écrivains



Répondant à l'appel du général de Gaulle, de nombreux écrivains rejoignent, dès 1940, la Résistance.

Dès le début du siècle, la création artistique invente de nouvelles formes d'expression. Mais la violence de la Première Guerre mondiale pousse de nombreux écrivains, comme Giono ou Céline, à témoigner de l'horreur des combats, tandis que le mouvement surréaliste développe autour d'André Breton une vision nouvelle du monde

et de la littérature. Les années trente conduisent les intellectuels, comme Malraux, Gide, Giraudoux, à s'engager pour la défense des libertés menacées. De la même manière, Éluard ou Aragon publient dans la clandestinité, pendant la guerre, des œuvres qui défendent les valeurs de la Résistance. À la fin du second conflit mondial, Jean-Paul Sartre est la figure dominante de l'existentialisme. Au constat de l'absurdité de la condition humaine répond l'affirmation d'une quête de liberté nouvelle.



Albert Camus, rédacteur en chef du journal Combat, photographié au café des Deux Magots, en 1945.



Les écrivains alertent l'opinion. André Malraux au congrès des écrivains en juin 1935 ; André Gide est à son côté devant une affiche représentant l'écrivain russe Maxime Gorki.

6. Les arts L'explosion des formes

Dans les premières années du siècle, le cubisme de Picasso et de Braque bouleverse le monde de l'art. Le surréalisme participe à cette effervescence créatrice. Salvador Dalí collabore avec Luis Buñuel pour la réalisation du film *Un chien andalou*. La peinture abstraite de Kandinsky ou Miró apparaît comme l'aboutissement de cette explosion artistique.

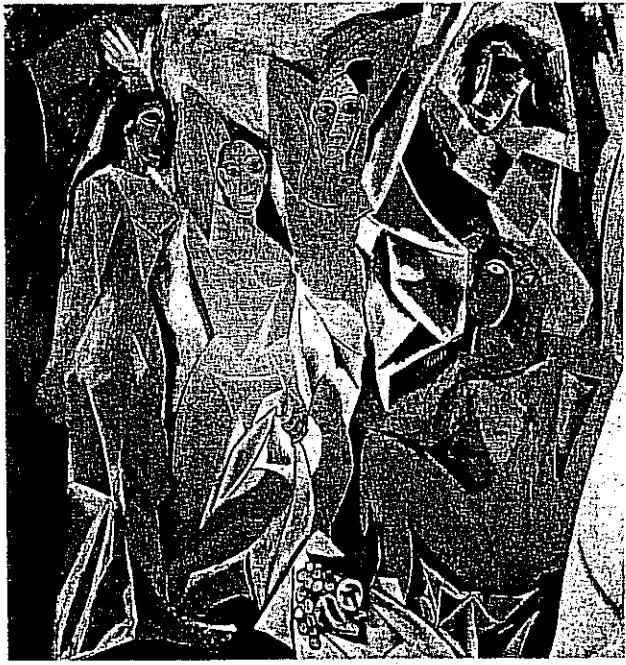
Les artistes se font cependant les témoins de leur temps : *Guernica* de Picasso exprime l'horreur de la guerre. Au même moment, le cinéma produit des chefs-d'œuvre, comme *Le Dictateur* de Charlie Chaplin. Le paysage urbain change sous l'influence de l'architecte Le Corbusier, qui inscrit au cœur de la cité ce « lyrisme des temps nouveaux ».



La villa Savoye, construite par Le Corbusier, en 1931.

Les Demoiselles d'Avignon

Pablo Picasso (1907)

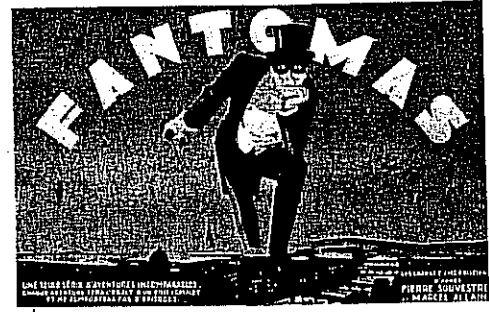


Achevé à l'été 1907, ce tableau n'est pas le fruit d'une spontanéité créative qui aurait saisi le peintre. Cette œuvre est précédée de plusieurs centaines d'études préparatoires. Picasso, qui a alors vingt-huit ans, entame une nouvelle manière de peindre et marque, avec ce tableau, la naissance du cubisme. (Huile sur toile, 244 x 233 cm, Musée d'Art moderne, New York.)



On peut évoquer l'influence de Cézanne, la sculpture ibérique ou de masques africains pour certains visages. Mais l'invention apportée par Picasso est totale. Pour lui, la peinture peut désormais représenter une réalité sans chercher à l'imiter, en créant son propre langage.

5. L'édition L'essor de la littérature populaire



Le héros populaire Fantômas, créé par Pierre Souvestre et Marcel Allain, est adapté au cinéma par Louis Feuillade en 1913.



La couverture du magazine *Ciné-Miroir* de janvier 1932, sur laquelle figure le chanteur et acteur Maurice Chevalier.



Devant le développement du cinéma, de la radio et du phonographe, la littérature cherche à atteindre un public plus large. Le cinéroman, apparu en 1917, connaît un immense succès. Le roman policier renouvelle la littérature populaire. Les personnages de Fantômas et de Rouletabille sont

célèbres. Le jeune écrivain Simenon publie alors, sous divers pseudonymes, un roman par mois. Cependant, des éditeurs de livres d'art obtiennent la collaboration de grands peintres comme Picasso et Braque. Les photographes collaborent aux nouveaux magazines comme *Match* ou *Marie-Claire*, qui

modifient le paysage de la presse. Le stylo-plume apparaît en 1924. D'abord réservée aux employés de bureau, la machine à écrire est utilisée par de nombreux écrivains pour rédiger leurs œuvres.



Picasso renouvelle les codes esthétiques, il élimine tout souci de réalisme, abolit la perspective, privilégie les formes géométriques. Il juxtapose des plans différents et invente un style révolutionnaire.



Les cinq femmes semblent assemblées sans aucune relation entre elles, selon des perspectives différentes. Leurs déformations anguleuses sont plus ou moins accentuées. Il n'y a nul effet de profondeur spatiale. La couleur est appliquée par aplats avec souvent de faibles modulations. Picasso invente une nouvelle manière de peindre.



PROUST

Nom et prénom : Proust, Marcel

Naissance : le 10 juillet 1871, à Auteuil

Décès : le 18 novembre 1922, à Paris

Lieux : le boulevard Maiesherbes à Paris, où il passe son enfance ; Auteuil, chez son oncle ; Illiers, la ville des vacances ; le Grand Hôtel de Cabourg ; le 102 boulevard Haussmann

Situation familiale : célibataire

Amitiés : Robert de Montesquiou ; Reynaldo Hahn ; Alfred Agostinelli, son chauffeur ; Céleste, sa bonne

Issu de la haute bourgeoisie, fils d'un médecin célèbre, entouré de l'affection maternelle, Marcel Proust reçoit une éducation brillante et raffinée. De graves crises d'asthme perturbent cependant une scolarité remarquable. Après sa licence en droit, Proust choisit la littérature. Il s'intègre rapidement aux cercles littéraires et mondains de la Belle Époque. Au moment de l'affaire Dreyfus, il prend parti pour l'officier injustement condamné. La mort de son père, puis celle de sa mère l'affectent profondément. Il n'a publié jusqu'alors que quelques articles pour des revues. « Suis-je un romancier ? » se demande encore Proust en 1908. À trente-sept ans, il brille dans les salons de la haute société, ce « royaume du néant » qu'il va décrire dans ses romans.

Peu à peu, l'écrivain entre dans la rédaction de son œuvre, *À la recherche du temps perdu*. Proust se plonge dans l'univers de son enfance, qu'il veut faire resurgir par la littérature. La Première Guerre mondiale l'éloigne un peu plus encore des mondanités. Il se consacre désormais exclusivement à l'écriture. La gloire éclate lorsqu'il obtient le prix Goncourt en 1919 pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Le romancier ne vit plus que pour son art. Malade, il s'enferme dans sa chambre couverte de panneaux de liège pour éloigner les bruits de l'extérieur. Il construit sa « cathédrale ». L'écrivain rature ses brouillons, corrige ses épreuves, ajoutant des pages par milliers, au grand désespoir de son éditeur. À ce travail exténuant, Proust s'épuise jusqu'à la mort, en 1922. L'essentiel de *À la recherche du temps perdu* paraît à titre posthume.

Ses œuvres principales

- un recueil de nouvelles : *Les Plaisirs et les jours* (1896)

- des romans : *Du côté de chez Swann* (1913), *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1918), *Le Côté de Guermantes* (1920-1921), *Sodome et Gomorrhe* (1921-1922), *La Prisonnière* (1923), *Albertine disparue* (1925), *Le Temps retrouvé* (1927)

- un ensemble de pastiches : *Pastiches et Mélanges* (1919)

L'ŒUVRE « CATHÉDRALE »

Toute l'œuvre de Proust, ses premières nouvelles comme ses textes de critique littéraire, prépare la rédaction de *À la recherche du temps perdu*. Dans cette fresque magistrale, Proust fait vivre plus de cinq cents personnages sur lesquels il porte un regard minutieux et passionné, à travers le point de vue autobiographique d'un narrateur qui en occupe la place centrale.

Les nouvelles et les pastiches

En 1896, dans *Les Plaisirs et les jours*, puis en 1919, dans *Pastiches et Mélanges*, Proust rassemble une partie des textes publiés d'abord dans les journaux. Ses nouvelles et ses pastiches d'écrivains célèbres, comme Saint-Simon, Balzac, Flaubert ou les frères Goncourt, lui permettent d'affirmer une maîtrise stylistique remarquable.

La somme romanesque

Après un roman inachevé écrit à la troisième personne, *Jean Santeuil*, Proust conçoit, après plusieurs tentatives d'échafaudage de son œuvre, le cycle de *À la recherche du temps perdu*, composé de sept romans autobiographiques rédigés à la première personne : *Du côté de chez Swann* (1913), *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1918), *Le Côté de Guermantes* (1920-1921), *Sodome et Gomorrhe* (1921-1922), *La Prisonnière* (1923), *Albertine disparue* ou *la Fugitive* (1925) et *Le Temps retrouvé* (1927). La plupart d'entre eux sont publiés à titre posthume. Cinq thèmes principaux traversent cette somme romanesque.



Dans ce tableau où il a représenté Reynaldo Hahn, l'ami de Proust, jouant au piano, Henri Gervex restitue l'atmosphère des soirées mondaines de *À la recherche du temps perdu*.

d'un monde, les mutations techniques et sociales, les bouleversements de l'Histoire, le vieillissement et la mort des hommes. Proust donne ainsi « l'impression du temps ».

- **L'évolution d'une conscience.** Dans *La Recherche*, le narrateur découvre l'importance de la mémoire inconsciente à travers le brusque surgissement du souvenir : le simple fait de manger une madeleine trempée dans du thé ou de trébucher sur le pavé d'une cour font revivre tout à coup le passé disparu. Il s'interroge sur sa propre perception du monde et l'évolution de sa personnalité qui se forge à travers les temps.

- **L'importance de l'œuvre d'art.** *La Recherche* met en scène le personnage d'un musicien, Vinteuil, d'un peintre, Elstir, d'un écrivain, Bergotte. L'art joue en effet un rôle capital dans le roman, en permettant au narrateur de découvrir la beauté cachée du monde et la vérité profonde des êtres.

Dessin de la cathédrale d'Amiens par Marcel Proust.



Les textes critiques

Le *Contre Sainte-Beuve*, publié en 1954, conteste le point de vue du célèbre critique littéraire, Sainte-Beuve. Aux yeux de Proust, la vie de l'écrivain et le jugement de ses contemporains comptent moins que l'originalité de son œuvre, de son style et de sa sensibilité.

LE ROMANCIER DE LA MÉMOIRE ET DU TEMPS

À travers la peinture de la société, le destin des personnages, le va-et-vient entre le passé et le présent, ce qui compte avant tout dans *À la recherche du temps perdu*, c'est le regard que le « je » autobiographique porte sur le monde. Proust souligne ainsi l'importance des souvenirs, la perception subjective des êtres et des choses, qui se modifie elle-même aux différentes époques de l'existence. C'est cette primauté donnée à la conscience sur les événements extérieurs qui va marquer toute la littérature romanesque du xx^e siècle et faire ainsi de Proust le fondateur du roman moderne.



Dans ses carnets, recouverts de toile illustrée, Proust consigne notes de lecture et réflexions.

Pastiches et Mélanges

Marcel Proust publie dans le journal *Le Figaro*, de 1908 à 1909, huit pastiches d'écrivains célèbres. Il prend pour prétexte « l'affaire Lemoine », qui met en cause un faussaire.

L'AFFAIRE LEMOINE DANS UN ROMAN DE BALZAC

Tout à coup, la porte s'ouvrit devant l'illustre romancier Daniel d'Arthez¹. Un physicien du monde moral qui aurait à la fois le génie de Lavoisier et de Bichat² – le créateur de la chimie organique – serait seul capable d'isoler les éléments qui composent la sonorité spéciale du pas des hommes supérieurs. En entendant résonner celui de d'Arthez vous eussiez frémi. Seul pouvait ainsi marcher un sublime génie ou un grand criminel. [...]

Athénaïs ne se sentait plus de joie en voyant revenir chez elle l'amant qu'elle espérait bien enlever à sa meilleure amie. Aussi pressa-t-elle la main de la princesse en gardant le calme impénétrable que possèdent les femmes de la haute société au moment même où elles vous enfoncent un poignard dans le cœur.

« Je suis heureuse pour vous, ma chère, que M. d'Arthez soit venu, dit-elle à Mme de Cadignan, d'autant plus qu'il aura une surprise, il ne savait pas que vous seriez ici.

– Il croyait sans doute y rencontrer M. de Rubempré dont il admire le talent », répondit Diane avec une moue câline qui cachait la plus mordante des railleries, car on savait que Mme d'Espard ne pardonnait pas à Lucien de l'avoir abandonnée.

L'AFFAIRE LEMOINE DANS UN ROMAN DE FLAUBERT

L'avocat de Lemoine, répliquant, fut bref. Mais il avait un accent méridional, faisait appel aux passions généreuses, ôtait à tout moment son lorgnon. En l'écoutant, Nathalie ressentait ce trouble où conduit l'éloquence; une douceur l'envahit et son cœur s'étant soulevé, la batiste³ de son corsage palpait, comme une herbe au bord d'une fontaine prête à sourdre⁴, comme le plumage d'un pigeon qui va s'envoler. Enfin le président fit un signe, un murmure s'éleva, deux parapluies tombèrent : on allait entendre à nouveau l'accusé. Tout de suite, les gestes de colère des assistants le désignèrent; pourquoi n'avait-il pas dit vrai, fabriqué du diamant, divulgué son invention? Tous, et jusqu'au plus pauvre, auraient su – c'était certain – en tirer des millions. Même ils les voyaient devant eux, dans la violence du regret où l'on croit posséder ce qu'on pleure. Et beaucoup se livrèrent une fois encore à la douceur des rêves qu'ils avaient formés, quand ils avaient entrevu la fortune, sur la nouvelle de la découverte, avant d'avoir pu dépister l'escroc.

Marcel Proust, *Pastiches et Mélanges*, Éd. Gallimard, 1908-1909.

1. Daniel d'Arthez, Athénaïs d'Espard, Diane de Cadignan, Lucien de Rubempré : personnages de *La Comédie humaine* de Balzac. 2. Lavoisier et Bichat : chimistes célèbres au XIX^e siècle. 3. batiste : toile de lin très fine. 4. sourdre : sortir de terre.

Le pastiche littéraire

Le 22 février 1908, Marcel Proust livre au supplément littéraire du *Figaro*, *L'affaire Lemoine*, comme si elle était tour à tour racontée par Balzac, Émile Faguet, Jules Michélet et les frères Goncourt. Devant le succès, Proust ajoute des pastiches de Flaubert, Sainte-Beuve, Henri de Régnier, Ernest Renan et Saint-Simon. L'ensemble est publié sous le titre *Pastiches et Mélanges* en 1919.

Le pastiche littéraire consiste à imiter un écrivain en amplifiant ses procédés stylistiques, dans un rapport de jeu et de complicité. Il est une forme d'hommage rendu à un écrivain admiré. Avec *L'affaire Lemoine*, Proust met à nu les tics d'écriture des auteurs du XIX^e siècle. Ses pastiches annoncent la virtuosité d'un écrivain qui commence alors la rédaction de *À la recherche du temps perdu*.

Du côté de chez Swann

Du côté de chez Swann est le premier roman qui ouvre le cycle de *À la recherche du temps perdu*. Dès les premières lignes du texte, le narrateur se souvient des impressions de son enfance.

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore entre les mains et souffler ma lumière; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor¹, la rivalité de François I^{er} et de Charles Quint². Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était pas allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose³ les pensées d'une existence antérieure; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le vivait encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

J'appuyais tendrement contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottais une allumette pour regarder une montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade, réveillé par une crise, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur, c'est déjà le matin! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas; les pas se rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous la porte a disparu. C'est minuit; on vient d'éteindre le gaz; le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, *À la recherche du temps perdu*, Éd. Gallimard, 1913.

1. quatuor : morceau de musique écrit pour quatre instruments. 2. François I^{er} et Charles Quint : roi de France et empereur d'Allemagne au XVI^e siècle. 3. métempsychose : réincarnation.

Le jeu sur le temps

À la recherche du temps perdu retrace l'existence du narrateur, de son enfance jusqu'à l'âge adulte, en mettant en scène près de cinq cents personnages que le lecteur voit vivre et vieillir. Rivalisant avec *La Comédie humaine* de Balzac et les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, Proust dresse le tableau de la Belle Époque et montre les bouleversements de la Première Guerre mondiale.

Cependant, le « personnage principal » du roman est le temps lui-même, qui métamorphose tout. Le romancier montre en effet comment les techniques, les modes, les mentalités, les individus eux-mêmes changent et se transforment au fil du temps. La conscience du narrateur le conduit ainsi, à travers ses souvenirs, vers la recherche du passé, de ce qui a été perdu.

Le Côté de Guermantes

Le Côté de Guermantes constitue la troisième partie de *À la recherche du temps perdu*. Le narrateur y explore le milieu de l'aristocratie du faubourg Saint-Germain. Il participe aux réceptions données par le duc et de la duchesse de Guermantes, découvre la figure prestigieuse et inquiétante du baron de Charlus, admire l'élégance et la culture du dandy raffiné Charles Swann. Cependant, le narrateur souligne également les liens qui l'attachent à sa mère et à sa grand-mère. La déchéance physique de celle-ci, frappée par la maladie, bouleverse le merveilleux équilibre de l'enfance.

Je mis ma grand-mère dans l'ascenseur du professeur E*** et au bout d'un instant il vint à nous et nous fit passer dans son cabinet. Mais là, si pressé qu'il fût, son air rogue¹ changea, tant les habitudes sont fortes, et il avait celle d'être aimable, voire enjoué, avec ses malades. Comme il savait ma grand-mère très lettrée² et qu'il l'était aussi, il se mit à lui citer pendant deux ou trois minutes et par allusion au temps radieux qu'il faisait, de beaux vers sur l'été. Il l'avait assise dans un fauteuil, lui à contre-jour, de manière à bien la voir. Son examen fut minutieux, nécessita même que je sortisse un instant. Il le continua encore, puis ayant fini, se mit, bien que le quart d'heure touchât à sa fin, à refaire des citations à ma grand-mère. Il lui adressa même quelques plaisanteries assez fines, que j'eusse préféré entendre un autre jour, mais qui me rassurèrent complètement par le ton amusé du docteur. Je me rappelai alors que M. Fallières³, président du Sénat, avait eu, il y avait nombre d'années, une fausse attaque, et qu'au désespoir de ses concurrents il s'était mis trois jours après à reprendre ses fonctions, préparant même, disait-on, une candidature plus ou moins lointaine à la présidence de la République. Ma confiance en un prompt rétablissement de ma grand-mère fut d'autant plus complète que, au moment où je me rappelais l'exemple de M. Fallières, je fus tiré de la pensée de ce rapprochement par un franc éclat de rire qui termina une plaisanterie du professeur E***. Sur quoi il tira sa montre, fronça fiévreusement le sourcil en voyant qu'il était en retard de cinq minutes, et tout en nous disant adieu sonna pour qu'on apportât immédiatement son habit. Je laissai ma grand-mère passer devant, refermai la porte et demandai la vérité au savant.

« Votre grand-mère est perdue, me dit-il. C'est une attaque provoquée par l'urémie⁴. En soi, l'urémie n'est pas fatalement un mal mortel, mais le cas me paraît désespéré. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'espère me tromper. Du reste, avec Cottard⁵, vous êtes en excellentes mains. Excusez-moi », me dit-il en voyant entrer une femme de chambre qui portait sur le bras l'habit noir du professeur. « Vous savez que je dîne chez le ministre du Commerce, j'ai une visite à faire avant. Ah ! la vie n'est pas que roses, comme on le croit à votre âge. »

Et il me tendit gracieusement la main. J'avais refermé la porte et un valet nous guidait dans l'antichambre, ma grand-mère et moi, quand nous entendîmes de grands cris de colère. La femme de chambre avait oublié de percer la boutonnière pour les décorations. Cela allait demander encore dix minutes. Le professeur tempêtait toujours pendant que je regardais sur le palier ma grand-mère qui était perdue. Chaque personne est bien seule. Nous reparfîmes vers la maison.

Le soleil déclinait; il enflammait un interminable mur que notre fiacre avait à longer avant d'arriver à la rue que nous habitions, mur sur lequel l'ombre, projetée par le couchant, du cheval et de la voiture, se détachait en noir du fond rougeâtre, comme un char funèbre dans une terre cuite de Pompéi. Enfin nous arrivâmes. Je fis asseoir la malade en bas de l'escalier dans le vestibule, et je montai prévenir ma mère. Je lui dis que ma grand-mère rentrait un peu souffrante, ayant eu un étourdissement. Dès mes premiers mots, le visage de ma mère atteignit au paroxysme d'un désespoir pourtant déjà si rési-

gné, que je compris que depuis bien des années elle le tenait tout prêt en elle pour un jour incertain et final. Elle ne me demanda rien; il semblait, de même que la méchanceté aime à exagérer les souffrances des autres, que par tendresse elle ne voulût pas admettre que sa mère fût très atteinte, surtout d'une maladie qui peut toucher l'intelligence. Maman frissonnait, son visage pleurait sans larmes, elle courut dire qu'on allât chercher le médecin, mais comme Françoise⁶ demandait qui était malade, elle ne put répondre, sa voix s'arrêta dans sa gorge. Elle descendit en courant avec moi, effaçant de sa figure le sanglot qui la plissait. Ma grand-mère attendait en bas sur le canapé du vestibule, mais dès qu'elle nous entendit, se redressa, se tint debout, fit à maman des signes gais de la main. Je lui avais enveloppé à demi la tête avec une mantille en dentelle blanche, lui disant que c'était

pour qu'elle n'eût pas froid dans l'escalier. Je ne voulais pas que ma mère remarquât trop l'altération du visage, la déviation de la bouche; ma précaution était inutile: ma mère s'approcha de grand-mère, embrassa sa main comme celle de son Dieu, la soutint, la souleva jusqu'à l'ascenseur, avec des précautions infinies où il y avait, avec la peur d'être maladroit et de lui faire mal, l'humilité de qui se sent indigne de toucher ce qu'il connaît de plus précieux, mais pas une fois elle ne leva les yeux et ne regarda le visage de la malade. Peut-être fut-ce pour que celle-ci ne s'attristât pas en pensant que sa vue avait pu inquiéter sa fille. Peut-être par crainte d'une douleur trop forte qu'elle n'osa pas affronter. Peut-être par respect, parce qu'elle ne croyait pas qu'il lui fût permis sans impléte de constater la trace de quelque affaiblissement intellectuel dans le visage vénéré. Peut-être pour mieux garder plus tard intacte l'image du vrai visage de sa mère, rayonnant d'esprit et de bonté. Ainsi montèrent-elles l'une à côté de l'autre, ma grand-mère à demi cachée dans sa mantille, ma mère détournant les yeux.

Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, *À la recherche du temps perdu*, Ed. Gallimard, 1920-1921.



Une œuvre cathédrale

Après la mort de sa mère, en septembre 1905, Proust s'installe boulevard Haussmann à Paris et se met à la tâche de sa grande œuvre, comme possédé par une puissante fièvre créatrice. Il lui faut près de quatre années pour mettre au point son projet.

La rédaction commence en 1909 et le premier roman du cycle de *À la recherche du temps perdu* paraît en décembre 1913, à la veille de la Première Guerre mondiale. Proust écrit dans une lettre: « Il y a un "Monsieur" qui raconte et qui dit "je"; il y a beaucoup de personnages; ils sont préparés dès ce premier volume; c'est-à-dire qu'ils

feront dans le second exactement le contraire de ce à quoi on s'attendait dans le premier. »

La solitude de l'écrivain grandit au fur et à mesure des années. Elle est presque totale depuis la mort tragique, dans un accident d'avion, de son secrétaire Alfred Agostinelli. Désormais, Proust se consacre exclusivement au développement de son œuvre qu'il poursuit sans répit jusqu'en septembre 1922. Atteint d'un refroidissement, il s'acharne, malgré la fièvre, à poursuivre la construction de sa « cathédrale », repoussant les conseils de son médecin, refusant toute visite, jusqu'à la mort.

« 1. rogue : arrogant, bourru. » 2. lettrée : qui aime et connaît la littérature. » 3. Fallières : président du Sénat de 1899 à 1906, puis président de la République. » 4. urémie : maladie du sang. » 5. Cottard : médecin de famille du narrateur. » 6. Françoise : domestique attachée à la famille du narrateur.

La peinture du premier XX^e siècle

1919-1939

L'influence du fauvisme persiste au début du XX^e siècle. Parallèlement, Braque et Picasso sont à l'origine du cubisme, alors que le dadaïsme et le surréalisme trouvent une expression picturale. Certains restent cependant en marge de ces écoles.

LES DERNIERS « FAUVES »

Maurice de Vlaminck (1876-1958) et son ami **André Derain (1880-1954)** peignent ensemble à Chatou avant 1914. Le premier évolue vers un semi-réalisme avec ses paysages de la région parisienne et ses ports qui ne sont pas sans rappeler les toiles des premiers impressionnistes (*Voilier sur la Seine...*). Le second, influencé par Cézanne et Picasso, peint les bords de Seine et la Tamise, avant de connaître une période « gothique » durant laquelle il atténue ses couleurs et précise le contour de ses œuvres. Puis il peint la Provence.

Georges Rouault (1871-1958) étudie la peinture sur verre et devient l'élève de Gustave Moreau. Il en conservera un sens exceptionnel de la couleur dans ses portraits, à la fois sombres et lumineux, de clowns, de prostituées ou de juges, et dans ses aquarelles et vitraux inspirés par les thèmes religieux (comme son inou-

bliable *Flagellation du Christ* réalisée pour la chapelle d'Assy).

Henri Matisse (1869-1954) se rapproche du cubisme avant 1914 (*Le Peintre et son modèle*, 1912). Mais il reste fidèle à la pureté des formes qu'il admire chez Renoir et qui marque ses œuvres de l'après-guerre (*Fenêtre à Nice*, suite d'*Odalisques*). Ses voyages à Tahiti renforcent chez lui le sens de la couleur alors qu'il accentue le dépouillement de ses formes (*Grand Intérieur rouge*, 1948...). Parallèlement, il réalise des eaux-fortes et des lithographies, peint des vitraux. Son œuvre est une synthèse originale de l'impressionnisme, du fauvisme et du cubisme.

Othon Friesz (1879-1949) est d'abord influencé par l'impressionnisme avant de venir au fauvisme et d'en atténuer les couleurs. Il laisse de nombreuses peintures de bord de mer, des paysages, des portraits et

des nus, le carton de la tapisserie *la Paix* pour la SDN (1935), et *la Seine* réalisée avec R. Dufy pour le palais de Chaillot (1937).

LE CUBISME

Il naît au début du siècle dans le milieu des artistes et poètes qui fréquentent le « Bateau-Lavoir », maison qui accueille Picasso, Van Dongen, Juan Gris, Apollinaire, Max Jacob... Le terme « cubisme » dû à Matisse et Louis Vauxcelles, s'explique par les formes géométriques (trapèzes, cônes, sphères...), utilisées par Braque et Picasso.

Georges Braque (1882-1963), élève de C. Lhuillier, est d'abord marqué par le fauvisme. Mais sa vision des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso, en 1907, décide de son évolution vers le cubisme. Il abandonne les paysages pour les natures mortes (*Le Violon et la Cruche*, 1910), où le réalisme et la perspective laissent la place à une stylisation très poussée des formes, avec l'utilisation de matières brutes (bois, sable, métaux) ou d'objets ordinaires (journal, tissu). Dans les années 1920-1940, il peint des « guéridons », des « guitares » puis des « Ateliers » (1949-1956) et des « Oiseaux », dont celui qui décore un plafond du Louvre (1952-1953).

Les Espagnols à Paris

Pablo Picasso (1881-1973) est le plus illustre d'entre eux. Après ses périodes « bleue » (1901-1904) et « rose » (1904-1905), il expose à Paris ses *Demoiselles d'Avignon* (1907), qui sont à l'origine du cubisme. Puis il s'oriente vers le surréalisme dans les années 20, accentue la décomposition des visages et des modèles (*La femme qui pleure*, 1937), tout en dénonçant les horreurs de la guerre (*Guernica*, 1937). Il réalise parallèlement des sculptures et des gravures, des lithographies et des céramiques.

Salvador Dalí (1904-1989) est à la fin des années 20 l'une des âmes du surréalisme parisien, prônant les « associations délirantes » et affirmant l'effet créateur du rêve et de la « paranoïa critique ».

Juan Gris (1887-1927) utilise la méthode du collage et prône la mathématique picturale, alors que Joan Miró (1893-1983), qui fréquente les milieux dadaïste et surréaliste parisiens, mêle les influences fauviste, cubiste et surréaliste.

Fernand Léger (1881-1955) se rapproche du cubisme vers 1910 (*Iles Fumeuses*, 1911). Après la guerre, il trouve son originalité avec des oppositions de couleurs dans des compo-

tions d'objets quotidiens et de personnages mécaniques : *les Hommes dans la ville* (1919), *Nature morte aux és* (1930)... Puis il peint aux États-Unis des plongeurs et des acrobates, et réalise une mosaïque pour la façade de Notre-Dame d'Assy, en Haute-Savoie (1946).

Le cubisme s'illustre aussi avec **Albert Gleizes (1881-1953)**, qui pousse à son terme le refus du figuratif, **Jean Metzinger (1883-1956)**, **Robert Delaunay (1885-1941)**, **Jacques Villon (1875-1963)**, qui pratique la gravure en couleurs, et réalise des compositions d'objets géométriques, **Louis Arcoüsis (1883-1941)** et **Roger de la Fresnaye (1885-1925)**, qui esquisse cependant un retour vers le réalisme.

LA PEINTURE « SURREALISTE »

Les premiers représentants sont **Hans Arp (1887-1966)**, à l'origine du dadaïsme, qui compose des toiles abstraites faites de taches de couleurs (*Danseuses*, 1925...) et des sculptures originales, **Max Ernst (1891-1976)**, d'origine allemande, lié au groupe dada, dont les œuvres prolongent les formes du cubisme et représentent des objets du monde industriel (fer, tuyaux, engrenages...) et des êtres hybrides (*l'Éléphant Célèbes*, 1921, *la Femme 100 têtes*,

1929...) ; et **Francis Picabia (1879-1953)**, d'abord impressionniste, puis cubiste, qui évolue vers l'abstraction et la représentation de la machine (*l'Enfant carburateur*).

Amedeo Modigliani (1884-1920) s'installe à Paris en 1906, où il vit dans la misère et la maladie entre Montmartre et Montparnasse. Il peint de nombreuses toiles entre 1915 et 1920 : portraits et nus aux formes allongées et aux couleurs vives, dans un style apuré proche de celui des « primitifs » italiens.

Citons aussi **Marcel Duchamp (1887-1968)**, au cubisme futuriste, **André Masson (1896-1963)**, qui se tournera vers l'abstraction tourmentée et influencera après 1945 l'« action painting » américain, **Yves Tanguy (1900-1955)** appliquant à la peinture « la création automatique » suscitée par le rêve.

EN MARGE DES ÉCOLES

Maurice Utrillo (1883-1955), séduit par l'impressionnisme de Pissarro et de Sisley, peint au début du siècle le vieux Montmartre durant ses époques blanche, rouge et bleue (*Place Saint-Pierre*, *Rue du Mont-Cenis*...). Il composera ensuite un nombre considérable de tableaux

dans un style tantôt proche de l'art figuratif, tantôt « naïf », mais aux teintes toujours lumineuses.

Raoul Dufy (1877-1953) se mêle au fauvisme après une période impressionniste. Puis il affirme au début des années 20 un style léger, dépouillé, stylisé et aux couleurs claires (*Bateaux à Trouville*...) dans des toiles, des lithographies, des aquarelles et de nombreux décors de théâtre. Son œuvre majeure est *la Fée Électricité* (mesurant 600 m²), composée pour l'Exposition universelle de 1937.

Kees Van Dongen (1877-1968), d'origine néerlandaise, peint des paysages, la vie parisienne, des natures mortes ainsi que des nus à l'aide de tons agressifs. Il devient durant les années 20 le peintre à la mode chéri du « Tout-Paris ».

Marcel Gromaire (1892-1971), influencé par le cubisme constructif (*la Guerre*, *les Lignes de la main*...), décore en 1937 le palais de la Découverte et collabore avec Jean Lurçat à la rénovation de la tapisserie.

Albert Marquet (1875-1947), élève de Gustave Moreau, participe au fauvisme du début du siècle et peint surtout Paris et ses quais dans un style semi-figuratif aux couleurs chaudes.

Pierre Bonnard (1867-1947), membre des nabis vers 1890, réalise des lithographies (*la Revue blanche*) et peint la vie parisienne avant 1914. Puis il évolue vers des thèmes plus intimistes (*la Toilette*, 1922, *le Corsage rouge*, 1925...) rappelant Degas ou Renoir et réalise un *Saint François de Sales* pour l'autel de l'église d'Assy.

François Desnoyer (1894-1972) compose de très nombreux paysages aux couleurs et à la construction géométrique (*le Pont transbordeur à Marseille*...), des peintures murales, des cartons de tapisserie.

Charles Dufresne (1876-1938) peint dans un style moderne des thèmes antiques et religieux (*l'Enlèvement des Sabines*, *la Crucifixion*).

André Dunoyer de Segonzac (1884-1974) réalise des nombreux dessins, aquarelles, gravures et portraits (André Gide, Colette...) et peintures de paysages (*la Marne à Champigny*, 1927, *Méditerranée*, 1934...) qui allient un sens aigu de la composition et de la finesse des traits à la richesse de la couleur.

Marie Laurencin (1885-1956) compose des tableaux et des lithographies d'une grande poésie, au dessin subtil et aux couleurs douces (*Femme à la colombe*, 1919)...

La sculpture et l'architecture

1919-1939

Fortement marqués par les conceptions modernistes au début du siècle, ces deux arts connaissent aussi des synthèses réussies avec la tradition.

LA SCULPTURE

Hans Arp (1887-1966) représente le courant dadaïste et surréaliste avec des œuvres abstraites, comme le sont les sculptures en fil de fer et les mobiles de l'Américain Alexandre Calder (1898-1976) ; de même, Jacques Lipchitz (1891-1973) réalise des compositions de formes sans lien avec le réel et l'Italien Alberto Giacometti (1901-1966) représente des personnages d'une très grande minceur.

Le cubisme est aussi pratiqué par Raymond Duchamp-Villon (1876-1918) dans ses statues et ses bustes, et par Ossip Zadkine (1890-1967), d'origine russe, dont les bronzes et les sculptures taillées dans la pierre ou le bois, aux creux et aux vides originaux, témoignent également de l'influence surréaliste (*les Ménades*, 1932...).

Henri Laurens (1885-1954) illustre aussi la sculpture abstraite et réalise des « papiers collés » et compositions en bois et fer peints.

Parallèlement, la sculpture plus tradi-

tionnelle trouve un illustre continuateur avec Antoine Bourdelle (1861-1929), influencé par Rodin mais aussi par l'Antiquité et l'art roman. La plus grande partie de son œuvre immense (neuf cents sculptures, plusieurs milliers de dessins, de pastels et de peintures) est réalisée avant 1914 (*Héraclès archer*, *Tête d'Apollon*, bustes et bas-reliefs). L'inspiration et le style de Charles Despiau (1874-1946), collaborateur de Rodin, sont également proches de celui de Bourdelle, avec qui il expose. Il compose lui aussi plusieurs milliers de dessins, portraits, statues et bas-reliefs.

L'ARCHITECTURE

D'origine suisse, Charles-Édouard Jeanneret, dit Le Corbusier (1887-1965), bouleverse les traditions architecturales. Il imagine des structures aérées avec terrasses, montées sur des potences en béton, construit des villas et réalise le Palais des Nations à Genève. Il crée en 1942 l'Assemblée des constructeurs pour une rénovation architecturale (ASCO-

RAL), puis conçoit des ensembles d'habitation à Marseille (*Cité radieuse*, 1947).

Les frères Perret, Auguste (1874-1954), Gustave (1876-1952) et Claude (1880-1960), collaborateur de Le Corbusier, sont à l'origine de l'utilisation du béton armé dans l'architec-

Jean Lurçat (1892-1970)

La tapisserie

Il compose d'abord des peintures surréalistes, puis se consacre à la tapisserie. Après *les Illusions d'Icare* (1936), il compose *Soleil de minuit*, *l'Eau et le Feu*, *l'Apocalypse...*

ture dès les premières années du siècle. Après la Seconde Guerre mondiale, Auguste Perret concevra encore les reconstructions du Havre et du Vieux-Port de Marseille. On peut aussi évoquer les réalisations de Robert Mallet-Stevens (1886-1945), caractéristiques de l'art décoratif de l'entre-deux-guerres, celles de Marcel Lods (1891-1978) et d'André Lurçat (1894-1970) concernant des ensembles sociaux. Jean Prouvé (1901-1984) utilise des menuiseries métalliques et des matériaux préfabriqués. Pierre Chareau (1883-1950) imagine de nouvelles structures intérieures (« maison de verre », 1931, « mobilier rationnel », 1932...).

La musique et la danse

La nouvelle expression musicale qui apparaît au début du siècle se prolonge durant l'entre-deux-guerres avec, en particulier, le groupe des Six ; parallèlement, l'influence des rythmes étrangers transforme l'art chorégraphique comme les danses populaires.

LA MUSIQUE

Les maîtres du piano que sont Claude Debussy (1862-1918) et Maurice Ravel

(1875-1937) dominent la création musicale française du début du siècle. L'essentiel de leur œuvre est antérieur

à 1914, bien que les pièces de Ravel les plus célèbres soient postérieures (*la Valse*, 1919, *l'Enfant et les Sortilèges*, 1925, *le Boléro*, 1928). Debussy, influencé par Chopin, cultive le rêve, la nuance et la contemplation alors que Ravel, tout en partageant « son impressionnisme », évoque davantage Liszt et cherche à construire une musique plus « logique ». Son contemporain **Paul Dukas (1865-1935)** avait composé son célèbre *Apprenti sorcier* dès 1897 et son poème chorégraphique *la Péri* en 1912.

Plus « modernes » sont les membres du groupe des Six. Influencés par l'originalité d'**Erik Satie**, ces jeunes musiciens prennent l'habitude de se fréquenter régulièrement dès 1917 et trouvent dans le poète Jean Cocteau leur porte-parole : **Arthur Honegger (1892-1955)**, d'origine suisse, compose des symphonies, un oratorio (*le Roi David*, 1924), collabore avec P. Claudel (*Jeanne d'Arc au bûcher*, 1935) ; **Darius Milhaud (1892-1974)**, inspiré par le lyrisme méditerranéen, compose le ballet *le Bœuf sur le toit* en 1919, des opéras (*le Pauvre Matelot*, avec un texte de J. Cocteau, en 1926, *Christophe Colomb*, sur un texte de P. Claudel, en 1928...). **Georges Auric (1899-1983)** crée *les Fâcheux* (1924), compose des sonates pour piano et des musiques de film (dont ceux de J. Cocteau) ; **Francis Poulenc (1899-**

1963) laisse des mélodies, sa *Messe a cappella* (1937), de nombreuses pièces de musique de chambre, son *Dialogue des carmélites* (texte de G. Bernanos, 1956) et *la Voix humaine* (texte de J. Cocteau, 1959). **Louis Durey (1888-1979)** et **Germaine Tailleferre (1892-1983)** sont les deux autres membres du groupe.

Henri Sauguet (1901-1989), marqué par Satie, compose *les Forains* (1945)... ; **Jacques Ibert (1890-1962)** réalise des opéras-comiques (*le Roi d'Yvetot*, 1928) ; **Georges Migot (1891-1976)** écrit pour le piano (*le Zodiaque*, 1931) et des pièces religieuses (*Sermon sur la montagne*, 1936) ; **Roland Manuel (1891-1966)**, très lié au groupe des Six, est l'auteur d'opéras-comiques (*le Diable amoureux*, 1932).

Igor Stravinski (1882-1971), né en Russie, devient Français avant d'émigrer aux États-Unis. Il connaît la célébrité dès 1910 avec *l'Oiseau de feu*, puis *Petrouchka* (1911) et *le Sacre du printemps* (1913), musiques pour les Ballets russes de Serge de Diaghilev. Durant l'entre-deux-guerres, il connaît sa période « néoclassique » (*Pulcinella*, 1919...), où il s'inspire de nombreux compositeurs du passé tout en devenant le plus illustre représentant de la « musique moderne » antiromantique. Après 1950, il entrera dans sa « phase sérielle », réalisant alors des œuvres austères et religieuses.

LA « DANSE DE SOCIÉTÉ »

Dès la fin du XIX^e siècle, elle connaît en France l'influence de diverses danses étrangères provenant surtout du continent américain : boston et cakewalk des Noirs américains vers 1900, tango dans les années 1910. Dès la fin de la guerre viennent à la mode le fox-trot nord-américain, puis la samba brésilienne, le « black bottom » afro-américain au milieu des années 20, et le charleston popularisé par la Revue nègre de Josephine Baker en 1926. Puis suivront vers 1930 le one-step d'origine américaine et la rumba cubaine. On est bien loin de la valse ou des danses « académiques » du XIX^e siècle : dans les bals publics ou les fêtes privées, la danse suit l'évolution de la mode vestimentaire qui libère l'expression corporelle, et celle des rythmes influencés par le jazz ou les comédies musicales américaines.

LES BALLETS RUSSES

Serge de Diaghilev (1872-1929) fonde en 1909 les Ballets russes, première compagnie moderne de ballets, qui débute au théâtre du Châtelet à Paris. Il attire de grands danseurs russes (Karsavina, Nijinski, Fokine...), suscite avant et après la Première Guerre mondiale l'intérêt de grands compositeurs (Ravel, Stravinski, Poulenc, Milhaud), de peintres (Picasso, Matisse,

Erik Satie (1866-1925) Un compositeur original

Ami de Claude Debussy, il compose relativement peu, mais exerce une grande influence par son style direct et dépouillé : les *Gymnopédies* (1888), *Sarabandes* (1887), *le Fils des étoiles* (1891) avaient remporté peu de succès. En revanche, *Parade*, créé en 1916, sera un événement : il s'agit d'un spectacle-ballet « total » tenant du cirque et du théâtre, imaginé par Jean Cocteau avec des décors réalisés par Picasso, et dont l'un des interprètes est Léonide Massine. La musique de Satie sera alors révélée au grand public comme au monde des compositeurs.

Utrillo, Braque) et de chorégraphes (Massine, Balanchine, Lifar). À la mort de Diaghilev en 1929, la troupe des Ballets de Monte-Carlo de René Blum et W. de Basil prend la relève et attire de nouveaux talents (Toumarova, Lichine...). L'influence des Ballets russes sur la chorégraphie française est considérable, de par son esprit, son organisation et la qualité de ses interprètes renouvelant l'esthétique de la danse : le meilleur exemple est celui de **Serge Lifar (1905-1986)**, devenant en 1929 chorégraphe et premier danseur à l'Opéra de Paris, côtoyant Suzanne Lorcía, Lyçette Darsonval, Yvette Chauviré.

Alors que le théâtre renouvelle son répertoire, le cinéma en pleine expansion connaît la révolution du « parlant », et le music-hall popularise les vedettes de la chanson.

VERS UN NOUVEAU THÉÂTRE

Après le renouveau théâtral initié dès la fin du XIX^e siècle par **André Antoine (1858-1943)** et **Paul Fort (1871-1960)**, **Jacques Copeau (1879-1949)** ouvre en 1913 le théâtre du Vieux-Colombier pour redonner à l'auteur dramatique toute sa place, et éliminer les préoccupations mercantiles ; on y jouera aussi bien Molière et Shakespeare que les pièces de Paul Claudel. J. Copeau créera aussi en province le théâtre de plein air.

De grands metteurs en scène se révèlent alors, tels **Charles Dullin (1885-1949)**, **Gaston Baty (1885-1952)**, ou **Louis Jouvet (1887-1951)**, qui dirige en 1927 la Comédie des Champs-Élysées. Jouvet s'illustre en tant qu'interprète dans les pièces de Jules Romains (*Knock*, 1923...), de Jean Giraudoux (*la Folle de Chaillot*, 1945), et par ses qualités d'acteur de cinéma (*Drôle de drame*, 1937, *Entrée des artistes*, 1938).

Durant ces années, **Georges Pitoëff (1884-1939)** et sa femme **Ludmilla (1895-1951)** sont d'exceptionnels acteurs dramatiques au sein de leur troupe, qui interprètent des œuvres

de Claudel, Pirandello, Anouilh au Vieux-Colombier, à la Comédie des Champs-Élysées ou aux Mathurins.

LE CINÉMA

Lancé à la fin du XIX^e siècle par G. Méliès, C. Pathé et L. Gaumont, ce nouvel art connaît un essor rapide au début des années 1900. Les réalisateurs trouvent alors leur inspiration

Antonin Artaud (1896-1948)

De la poésie au théâtre

Il participe au courant surréaliste durant les années 20, mais, victime de graves troubles nerveux, il connaît l'internement psychiatrique durant la Seconde Guerre mondiale. Il avait auparavant publié des poèmes (*l'Ombilic des limbes*, 1925, *le Pèse-Nerfs*, 1927), et connu une expérience d'acteur aux côtés de Louis Jouvet et de Georges Pitoëff (*le Manifeste du théâtre de la cruauté*, 1932, et *le Théâtre et son double*, 1938...). Il laisse également *Van Gogh, le suicidé de la société*, et *Vie et mort de Satan-le-Feu*.

Jean Giraudoux (1882-1944)

Un théâtre subtil

Il publie après la guerre de nombreux romans (*Siegfried et le Limousin*, 1922, *Bella*, 1926, *Combat avec l'ange*, 1934), et s'affirme dans le genre théâtral avec en particulier *Intermezzo* (1933), *La guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935), *Électre* (1937). Durant la guerre, il collabore à plusieurs films (*la Duchesse de Langeais* et *les Anges du péché*) et écrit des pièces de théâtre (*Sodome et Gomorrhe...*) dont certaines ne seront jouées qu'après sa mort (*la Folle de Chaillot*). Il laisse une œuvre subtile, alerte, surprenante, à la fois romantique et légère.

dans le roman sentimental ou les « courses poursuites », les scènes bibliques (*la Vie du Christ*, 1906), les évocations historiques (*l'Assassinat du duc de Guise*, 1908), les séries policières à épisodes, les *Nick Carter* de Jasset, les *Rocambole* de Pathé, les *Fantomas* (1913-1914) de **Louis Feuillade**, précédant ses *Judex* (1917-1918), alors qu'Alfred Machin tourne *Maudite soit la guerre*. De même les grands artistes de théâtre, telle **Sarah Bernhardt**, sont sollicités pour porter à l'écran les pièces à succès.

Après la guerre, de nouveaux metteurs en scène s'affirment : **Germaine Dulac** tourne *la Fête espagnole* (1919), **Louis Delluc**, auteur d'un premier essai sur le cinéma, réalise *Fièvre* (1921), *la Femme de nulle part* (1922) ; **Marcel L'Herbier** produit *Eldorado* (1922), *l'Inhumaine* (1923), puis *l'Argent*, tandis qu'**Abel Gance** donne plusieurs chefs-d'œuvre (*J'accuse*, 1919, *la Roue*, 1924, *Napoléon*, 1927). **Jacques de Baroncelli** porte à l'écran plusieurs romans (*Ramuntcho*, 1919, *le Père Goriot*, 1922, *Pêcheur d'Islande*, 1924). **Jacques Feyder** tourne *l'Atlantide* (1921), *Crainquebille* (1923), **Jean Renoir** *Fille de l'eau* (1924), *Nana* (1926), *la Petite Marchande d'allumettes* (1928), **René Clair** *Entr'acte* (1924), *le Voyage imaginaire* (1925), *la Tour* (1928). En 1924, **Jean Epstein** réalise *la Belle Nivernaise*, **Maurice Tourneur** *l'Île des navires perdus*, **Raymond Bernard** *le Miracle des loups*.

Après des débuts difficiles, dus à la mauvaise qualité des films et à la réticence des réalisateurs et des interprètes, le cinéma parlant se développe à partir de 1929-1930, d'abord aux États-Unis. Il faut attendre le milieu des années 30 pour assister à l'essor véritable du « parlant » en France. Il trouve alors ses maîtres avec **Jean Renoir** (*le Crime de Monsieur Lange*, 1935, *les Bas-Fonds*, 1936, *la Grande*

Illusion, 1937, *la Bête humaine*, 1938, *la Règle du jeu*, 1939) et Jacques Feyder (*le Grand Jeu*, 1934, *Pension Mimosa*, 1935, *la Kermesse héroïque*, 1936) ; ils sont rejoints par René Clair (*Sous les toits de Paris*, 1930, *À nous la liberté* et *le Million*, 1931, *Quatorze Juillet*, 1933, *Fantôme à vendre*, 1935), Marcel Carné qui utilise les talents de scénariste de Jacques Prévert (*Drôle de drame*, 1937, *Quai des brumes*, 1938, *Le jour se lève*, 1939...) et Julien Duvivier (*Maria Chapdelaine*, 1934, *la Bandera*, 1935, *Pépé le Moko*, 1936, *Carnet de bal*, 1937, *la Fin du jour*, 1939). D'autre part, Marcel Pagnol porte à l'écran des œuvres de Giono (*Angèle*, 1934, *Regain*, 1937, *la Femme du boulanger*, 1938). Ce nouvel art permet l'éclosion de grands interprètes dont certains, comme Louis Jouvet, viennent du théâtre : Jean Gabin, Raimu, Pierre Fresnay, Fernandel, Carette, Jean-Pierre Aumont, Arletty, Michèle Morgan, Michel Simon, Jean-Louis Barrault, Françoise Rosay, Charles Dullin sont parmi les plus célèbres.

LE MUSIC-HALL

Aux Folies-Bergère, à Bobino, au Casino de Paris, à l'Olympia, qui ont ouvert leurs portes à la fin du siècle précédent, se produisent les artistes de la chanson de variétés ou meneurs de revues qui connaissent la popularité

durant l'entre-deux-guerres, grâce aussi au rôle croissant de la radio : dès 1911, Mistinguett et Maurice Chevalier animent la revue des Folies-Bergère, puis en 1918, la revue *Pa-ri-le-ri* montée par Jean-Charles, qui compose des chansons à succès et d'autres revues pour l'Olympia et le Moulin-Rouge. Henri Alibert, Fréhel, Joséphine Baker, Lucienne Boyer, Damia, Marie Dubas, Yvonne Printemps sont parmi les interprètes les plus célèbres avec Fernandel, le très beau Tino Rossi, Charles Trenet et Johnny Hess, Pills et Tabet, Miréille, Édith Piaf, Ray Ventura et ses Collégiens.

Sacha Guitry (1885-1957) Un esprit très français

Fils de l'acteur Lucien Guitry (1860-1925), écrit et interprète de nombreuses pièces de théâtre, *Mon père avait raison* (1919), *le Mot de Cambonne* (1936), etc. Il s'intéresse ensuite davantage au cinéma, tournant en particulier *le Roman d'un tricheur* (1935), *Remontons les Champs-Élysées* (1938), puis *Si Versailles m'était conté* (1953), *Napoléon* (1954). Son manie- ment exceptionnel de la langue française, ses bons mots et sa vie privée mouvementée ont fait de lui une personnalité du Tout-Paris durant près de cinquante ans.

De nouvelles relations entre les hommes

Les rapports entre les hommes se modifient grâce au progrès technique appliqué aux transports et à la transmission du son et des images. De même, les relations sportives deviennent un fait de société.

L'AUTOMOBILE

Les inventeurs français ont joué un rôle important dans l'histoire de l'automobile : Nicolas Cugnot (1725-1804) avait le premier mis au point en 1763 un tricycle à vapeur ; un siècle plus tard, Étienne Lenoir (1822-1900) invente le moteur à explosion (1860), Eugène Beau de Rochas (1815-1893) conçoit le principe du moteur à quatre temps avec compression (1862) et Joseph Ravel (1832-1908) utilise le carburant liquide (1868) ; puis Amédée Bollée (1844-1917) fabrique la première véritable automobile à vapeur, *l'Obéissante*. Après les expériences de Gottlieb Daimler et de Carl Benz sur le moteur à explosion fonctionnant à l'essence (1885-1886), Léon Serpollet (1858-1907), Armand Peugeot (1849-1915) perfectionnent les chaudières (1887), René Panhard (1841-1908) et Émile Levassor (1844-1897) mettent au point un nouveau système de changement de vitesse et les frères Michelin le pneu démontable (1891) ; puis Albert de Dion (1856-1946) invente le

pont arrière-suspendu (1894) et Louis Renault (1877-1944) le changement de vitesse à prise directe (1898).

C'est durant ces années 1890 qu'apparaît la production en série de véhicules automobiles : Armand Peugeot construit 29 voitures à essence en 1892 et 2 300 en 1908. Louis Renault, qui construit seul sa première voiture en 1898, munie d'un moteur De Dion-Bouton, monte avec son frère Marcel une usine à Boulogne-Billancourt en 1899. Travaillant pour l'armée durant la Première Guerre mondiale (il fabrique des chars et des pièces pour avions), il développe sa production automobile durant l'entre-deux-guerres, étant l'un des premiers à avoir appliqué les principes du « taylorisme » dans ses ateliers. De même, les usines Peugeot, installées à Sochaux en 1912, après avoir participé à l'effort de guerre, lancent de multiples modèles et atteignent une production de 48 000 véhicules en 1939. Parallèlement, André Citroën (1878-1935) construit 10 000 voitures par an

dès 1921, 400 par jour en 1928, et lance en 1934 la première « traction avant ». Sa popularité vient en partie des grandes expéditions qu'il organise en Afrique et en Asie : Croisière noire de Colomb-Béchar à Tananarive en 1924, Croisière jaune de Beyrouth à Pékin. De même, l'Italien **Henri Pigozzi** crée en France la société Simca (1934) et lance dès 1935 de petites voitures économiques, comme la Simca 5. Sa production dépassera les 20 000 véhicules par an en 1938.

LES PIONNIERS FRANÇAIS DE L'AVIATION

L'histoire de l'aviation commence en 1890 avec le premier « vol » d'un appareil à moteur effectué par **Clément Ader (1841-1925)** sur son *Éole*, qu'il soulève à 20 cm du sol. Puis, après les expériences réussies aux États-Unis par les frères Wright en 1903, le Brésilien Santos-Dumont effectue en 1906 un vol de 220 mètres au-dessus du parc de Bagatelle. **Paul Cornu (1881-1944)** réalise ensuite un vol en hélicoptère à Lisieux, en 1907 ; **Henri Farman (1873-1958)** parcourt un kilomètre en circuit fermé à Issy-les-Moulineaux, en 1908 ; il créera en 1919 l'une des premières compagnies aériennes de passagers. **Louis Blériot (1872-1936)** réussit la première traversée de la Manche en 1909 ; **Henri**

Fabre (1882) vole en hydravion au-dessus de l'étang de Berre en 1910 ; la même année, **Léon Morane (1885-1918)** dépasse les 100 km/h, et en 1911 **Pierre Prier (1886-1950)** relie sans escale Londres et Paris. Puis **Roland Garros (1888-1918)** réalise en 1913 la première traversée de la Méditerranée. Il perfectionnera de façon définitive durant la guerre le tir à travers l'hélice, mis au point par **Raymond Saulnier (1881-1964)**, mais sera tué au combat.

Le 8 mai 1927, **François Coli (1881-1927)** disparaît à bord de l'*Oiseau blanc* avec l'as de la chasse aérienne française **Charles Nungesser (1892-1927)**, en tentant la première liaison Paris-New York sans escale ; elle sera réussie dans le sens New York-Paris en mai 1927 par l'Américain **Charles Lindbergh**. Puis **Dieudonné Coste (1892-1973)** et **Maurice Bellonte (1896-1984)** réalisent la première traversée de l'Atlantique Nord dans le sens Paris-New York (septembre 1930). La même année, **Jean Mermoz (1901-1936)** effectue la première liaison aéro postale entre Toulouse, Buenos Aires et Santiago du Chili (il disparaîtra dans l'Atlantique Sud en décembre 1936). En 1933, le regroupement de petites compagnies privées avait permis la création d'Air France. Cette évolution est le fruit des

La révolution au quotidien

recherches de nombreux constructeurs, en particulier de **Louis Breguet (1880-1955)**.

LA RADIO ET LA TÉLÉVISION

Après les expériences de « télégraphe sans fil » du général **Gustave Ferrié (1868-1932)**, qui établit à partir de 1903 un système de liaison entre Paris et les postes de commandement de l'Est et perfectionne sa technique lors de la Première Guerre mondiale, le véritable essor de la radio date de novembre 1921 : le ministère des PTT réalise alors à partir de l'émetteur de la tour Eiffel les premières émissions régulières. L'année suivante, une firme privée monte la chaîne Radiola, diffusant musique et information, et animée par le populaire Marcel Laporte, dit Radiolo. En 1923, l'État se réserve le monopole de l'émission des signaux radioélectriques et organise en 1926 le réseau d'exploitation de la radiodiffusion. En 1939, les services de radiodiffusion deviennent une administration détachée des PTT. L'amélioration des techniques, surtout à partir de 1930, permet de

standardiser la production de récepteurs, mis à la portée du grand public : la France comptera environ 3 millions de postes en 1939.

Si l'Anglais **John Baird** « invente » la télévision en 1928, les Français **Constantin Senlecq**, en 1877 et **Édouard Belin (1876-1963)**, en 1908, en avaient été les précurseurs. Puis **René Barthélemy (1889-1954)** effectue à l'École supérieure d'électricité de Malakoff une démonstration publique de télévision, qui constitue une première en France (1931) ; il organise une autre séance au Grand Palais en octobre 1932. Vivement intéressé, le ministre des PTT Georges Mandel le charge en 1935 de mettre en place dans la région parisienne un système de prise de vues et de diffusion qui sera réalisé en quelques mois. Collaborant avec **Henri de France (1911-1986)**, qui met au point un appareil de 120 lignes de définition (et plus tard la télévision en 819 lignes, puis le procédé SECAM de télévision en couleurs), R. Barthélemy réussit à synchroniser le son et l'image, et invente l'isoscope, tube de prises de vues perfectionné pour les caméras de télévision.

À la fin des années 1930, la télévision commence à être produite en série et à attirer les artistes de la chanson et du spectacle.

Le surréalisme

Le surréalisme apparaît après la Première Guerre mondiale, en réaction à l'horreur suscitée par la violence des combats. Il appelle les artistes à se libérer des exigences de la morale et de la raison, à s'ouvrir à l'univers du rêve et de l'inconscient. S'exprimant aussi à travers des prises de position politiques, l'influence du mouvement surréaliste est immense dans toute l'Europe.

Le mot «surréalisme»
Le groupe de poètes formé par André Breton, Philippe Soupault, Louis Aragon et Paul Eluard utilise le mot «surréalisme» pour affirmer, à travers toutes les formes d'art, l'existence d'un univers «surréal» dans lequel la raison et la logique n'ont plus leur place. Breton définit ainsi le surréalisme comme «un certain automatisme psychique qui correspond assez bien à l'état de rêve».



Le groupe surréaliste en 1930 : Tzara, Eluard, Breton, Arp, Dalí, Tanguy, Ernst, Crevel, Man Ray. Photographie de Man Ray.

► L'HISTOIRE DU MOUVEMENT

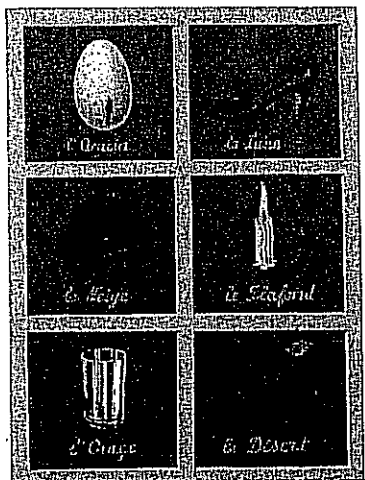
Contestant les valeurs de la société qui n'ont pu empêcher le désastre de la Grande Guerre, une génération de jeunes artistes se retrouve pour défendre une vision nouvelle de l'univers, gouverné par les lois de l'inconscient et du hasard.

■ La contestation du monde ancien

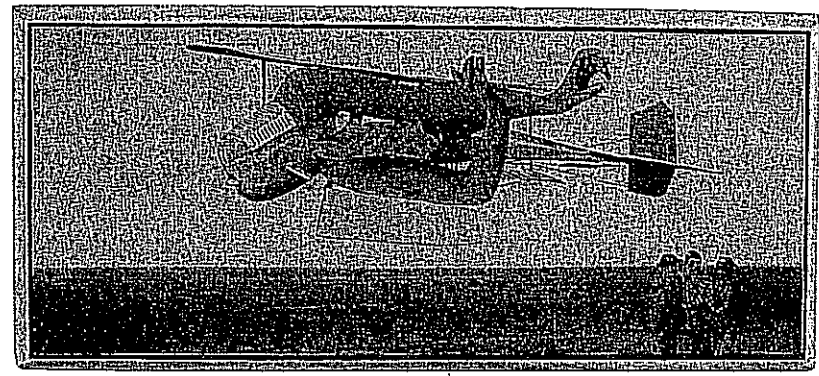
En 1916, Tristan Tzara crée à Zurich le mouvement dada, qui appelle à la contestation radicale de toutes les valeurs héritées de la tradition. Trois ans plus tard, il s'installe à Paris. Breton et ses amis rejoignent le mouvement. Cependant, Breton reproche au dadaïsme la gratuité de sa révolte. Il rompt avec Tzara en 1922 pour fonder le mouvement surréaliste.

■ L'affirmation d'une poésie nouvelle

Dès 1920, en publiant *Les Champs magnétiques*, André Breton et Philippe Soupault expérimentent une poésie nouvelle, sous la dictée «magique» de l'inconscient : l'écriture automatique. Le *Manifeste du surréalisme*, en 1924, consacre Breton comme chef de file du mouvement, qui rassemble de nombreux écrivains mais aussi des peintres, comme Marcel Duchamp, Salvador Dalí ou Max Ernst.



René Magritte, *La Clef des songes*, 1930.



Max Ernst crée des images énigmatiques à travers ses collages, comme dans ce tableau sans titre en 1920.

■ Le moment des ruptures

Très vite, le mouvement est agité par des dissensions concernant les moyens d'associer la poésie et la révolution. Alors que Queneau et d'autres sont exclus, Francis Ponge ou René Char le rejoignent pour un temps. Breton rédige un *Second Manifeste* en 1930. En adhérant au parti communiste, Aragon et Eluard rompent avec lui. Ces querelles n'empêchent pas la richesse de la production artistique. Mais la Seconde Guerre mondiale disperse les membres du groupe, qui ne retrouvera plus à la Libération l'influence qui était la sienne.

► LES PRINCIPES DU MOUVEMENT

■ Explorer l'écriture automatique

Le surréalisme expérimente une forme d'expression qui consiste à écrire sous la dictée de l'inconscient des phrases que la raison n'aurait jamais produites.

■ Affirmer la puissance des images

Le surréalisme donne une intensité nouvelle aux images poétiques en rapprochant, en mettant sur le même plan deux réalités éloignées.

■ Multiplier les jeux sur le langage

Le surréalisme explore le langage à travers les jeux sur les mots, leur sens et leurs sonorités, leurs associations inattendues et originales. Il crée ainsi un langage neuf, libéré de toute contrainte.

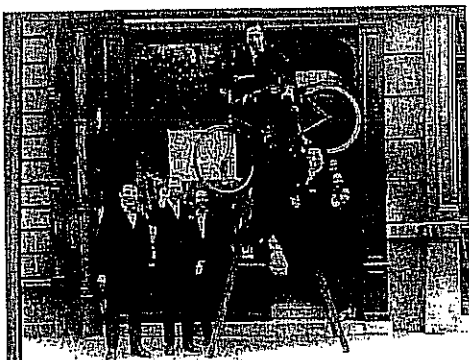
Le mouvement dada aux origines du surréalisme

«Liberté : DADA DADA DADA, hurlements de douleur crispés, entrelacement des contraires et de toutes les contradictions, des grotesques, des inconséquences : LA VIE.» Le mouvement dada, fondé en Suisse par le Roumain Tristan Tzara, exprime la révolte d'une génération sacrifiée par la Première Guerre mondiale. Le mouvement contestataire revendique la spontanéité et la gratuité du geste artistique. André Breton, Philippe

Soupault et Louis Aragon se joignent à Tristan Tzara, installé à Paris en 1920. Dès lors, les actions spectaculaires et scandaleuses, les manifestes nihilistes s'enchaînent. C'est dans ce contexte que naît le mouvement surréaliste, qui veut redonner à la poésie toute sa puissance originelle.



Montage de Man Ray.



▲ Au vernissage de l'exposition Max Ernst, en 1921, André Breton et Philippe Soupault (sur l'échelle).

LES THÈMES ESSENTIELS DU MOUVEMENT

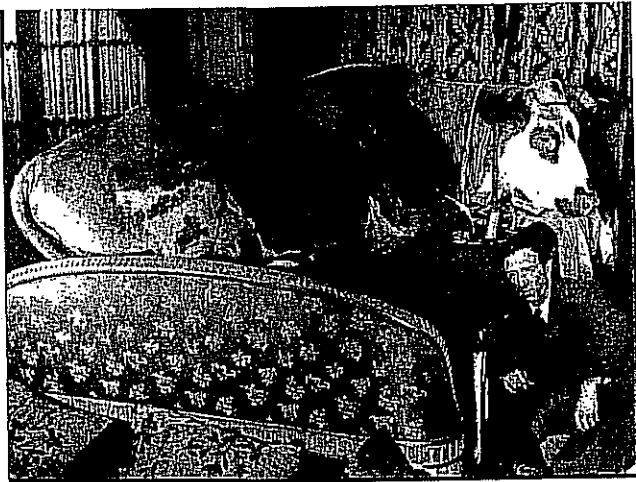
D'abord limité à la littérature, le surréalisme se développe en Europe à travers la peinture, mais aussi la photographie et le cinéma.

■ Le rêve

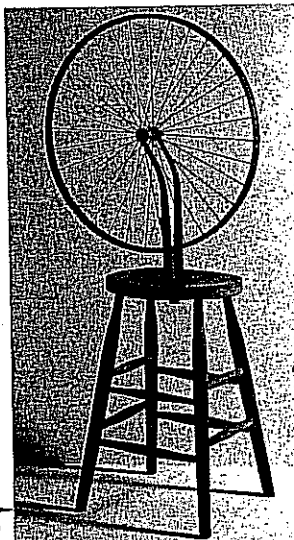
Il ouvre une porte sur un monde merveilleux où tout devient possible car aucun contrôle de la raison ne s'y exerce.

■ L'amour fou

Il caractérise l'amour surréaliste pour lequel l'exaltation de la femme en fait un être quasi mythologique.



▲ Photo extraite du film *Un chien andalou*, de Luis Buñuel et Salvador Dalí.



▲ Roue de bicyclette, par Marcel Duchamp.

N° 4 - Deuxième année 1^{er} Décembre 1936

LA RÉVOLUTION SURREALISTE

CE QUI MANQUE
À TOUS
CES MESSIEURS



C'EST LA
DIALECTIQUE
(ENGELS)

SOMMAIRE

REVUE de la Presse : P. Eluard et M. Péron TEXTES SURREALISTES : Philippe Soupault, Claude Péguy, Moi Fabrice, Pierre Chouveau et Louis Aragon, H. A. P. de Sade, Maurice Maeterlinck et détachements de P. Eluard. POÈMES Mica Marica, André Breton, Benjamin Péret, Alfred Jarry, Cécile, préface de la Tchéka et Pierre de Masson. Lettre à la voyante et Amadeo Arland, Opération et récit d'Émile et Thérèse Breton.	Les données d'une vie et le symphonie Bachelard et Paul Eluard C'est l'été d'un voyage de silence Robert Desnos Quelle la nuit ! Amadeo Arland. CHRONIQUES : Le salon des salons de 1936, L. Eluard, Dante Correspondances et lettres de L. Eluard, Lectures éditées et André Breton. ILLUSTRATIONS : Mica Marica, George Milton, André Breton, Jean Miche, Sita Ray, Tom, Torgny, Pablo Picasso.
--	---

ADMINISTRATION : 16, Rue Jacques-Callot, PARIS (VI)

■ Le hasard

Il fait naître l'illumination poétique à travers les rencontres inattendues de personnes, mais aussi les associations libres d'images et de mots.

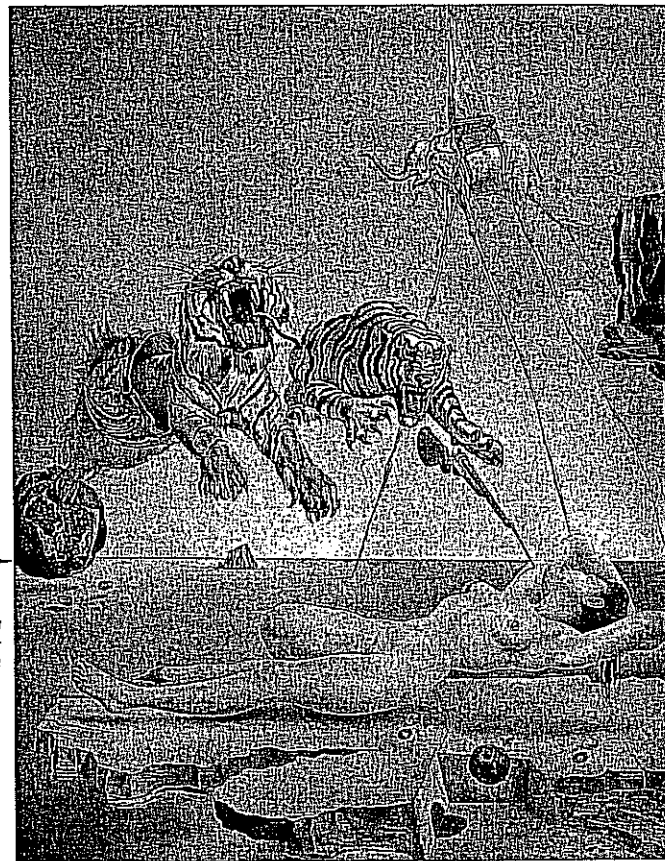
■ La folle

Elle apparaît comme un moyen d'ouverture à un monde nouveau et représente ainsi une source de création poétique.



▲ La table surréaliste.
Bronze d'Alberto Giacometti.

Salvador Dalí recrée dans l'ensemble de son œuvre l'univers du rêve et du désir. *Rêve cousu par le vol d'une abeille autour d'une pomme-grenade* une seconde avant l'éveil, 1944.



La création en liberté

Le surréalisme affirme l'indépendance de l'esprit et sa capacité à s'affranchir des barrières imposées par la raison, les contraintes héritées de la tradition et les habitudes sociales. Il exerce d'abord sur le langage cette puissance créatrice : écriture automatique, écriture collective, associations libres des images.

Mais cette transfiguration du réel s'opère également dans tous les autres arts, à travers le monde. Nombreux sont les peintres, les sculpteurs, les photographes, les cinéastes que le surréalisme a inspirés et conduits à la réalisation d'œuvres qui gardent leur puissance de fascination et d'étonnement.

Les grandes œuvres du surréalisme

Littérature

- Soupault et Breton, *Les Champs magnétiques*, 1920
- Eluard, *Capitale de la douleur*, 1926
- Breton, *Nadja*, 1928
- Aragon, *Les Yeux d'Elisa*, 1942

Peinture

- Dalí, *Construction molle avec des haricots bouillis*, 1936
- Magritte, *La Grande Famille*, 1947

Sculpture

- Duchamp, *La mariée mise à nu par ses célibataires même*, 1923

Photographie

- Man Ray, *Les Champs délicieux*, 1923

Cinéma

- Buñuel et Dalí, *Un chien andalou*, 1929



CÉLINE

Nom et prénom : Destouches, Louis-Ferdinand
 Pseudonyme : Louis-Ferdinand Céline
 Naissance : le 27 mai 1894, à Courbevoie
 Décès : le 1^{er} juillet 1961, à Meudon
 Lieux : Paris et sa banlieue, l'Angleterre, l'Afrique, New York, Sigmaringen lors de la débâcle de 1944, la prison à Copenhague, Meudon
 Situation familiale : marié quatre fois ; une fille, Colette
 Professions : médecin, écrivain
 Amitiés : rares ; parmi elles, l'acteur Robert Le Vigan

Louis-Ferdinand Destouches grandit à Paris, entre la banlieue et le passage Choiseul, où il entre souvent en conflit avec ses parents, modestes commerçants préoccupés par des soucis d'argent. En 1914, il s'engage dans un régiment de cuirassiers. Il est blessé héroïquement au combat, un an plus tard. Après avoir voyagé en Angleterre, en Afrique et en Amérique, être passé par « douze métiers, treize misères », il rentre en France pour suivre des études de médecine et s'installe au dispensaire de Clichy, « pour y soigner les pauvres ».

En 1932, son premier roman, *Voyage au bout de la nuit*, publié sous le pseudonyme de Céline, obtient le prix Renaudot. Épopée burlesque et amère, le livre fait scandale par la violence du récit, comme par son style étonnant. Quatre ans plus tard, la publication de *Mort à crédit* impose Céline comme l'un des plus grands écrivains du siècle. Mais la fin des années trente voit l'écrivain s'engager auprès de l'Allemagne hitlérienne, puis du pétainisme. Céline écrit alors des pamphlets antisémites qui témoignent d'un véritable délire névrotique et lui valent la prison, au Danemark, à la Libération. Amnistié, il s'installe à Meudon, dans l'isolement, poursuivant son œuvre romanesque jusqu'à sa mort, en 1961.

Ses œuvres principales

- des romans, dont : *Voyage au bout de la nuit* (1932), *Mort à crédit* (1936), *D'un château l'autre* (1957), *Nord* (1960), *Rigodon* (1969, posthume)

1932

Voyage au bout de la nuit

Le héros du *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu, découvre dans les premières pages du roman l'absurdité de la Première Guerre mondiale, l'atrocité des combats et l'aveuglement des officiers. Réformé, il se rend ensuite en Afrique et dresse de la présence coloniale un portrait satirique et cruel. Débarquant à New York, Bardamu fait aux États-Unis l'expérience du travail à la chaîne, de la solitude et de la misère au milieu des grandes métropoles. Rentré en France, médecin dans la banlieue parisienne, il décrit sans complaisance la pauvreté, les bassesses et les mesquineries. Seuls quelques personnages, quelques instants magiques illuminent cette vision noire et pessimiste du monde.

Le messager vacillant se remit au « garde-à-vous », les petits doigts sur la couture du pantalon, comme il se doit dans ces cas-là. Il oscillait ainsi, raide, sur le talus, la transpiration lui coulant le long de la jugulaire, et ses mâchoires tremblaient si fort qu'il en poussait des petits cris avortés, tel un petit chien qui rêve. On ne pouvait démêler s'il voulait nous parler ou bien s'il pleurait.

Nos Allemands accroupis au fin fond de la route venaient justement de changer d'instrument. C'est à la mitrailleuse qu'ils poursuivaient à présent leurs sottises ; ils en craquaient comme de gros paquets d'allumettes et tout autour de nous venaient voler comme des essaims de balles rageuses, pointilleuses comme des guêpes.



Illustration de Tardi pour le *Voyage au bout de la nuit*.

L'homme arriva tout de même à sortir de sa bouche quelque chose d'articulé :

– Le maréchal des logis¹ Barousse vient d'être tué, mon colonel, qu'il dit tout d'un trait².

– Et alors ?

– Il a été tué sur la route des Étrapes, mon colonel !

– Et alors ?

– Il a été éclaté par un obus !

– Et alors, nom de Dieu !

– Et voilà ! Mon colonel...

– C'est tout ?

– Oui, c'est tout, mon colonel.

– Et le pain ? demanda le colonel.

Ce fut la fin de ce dialogue parce que je me souviens bien qu'il a eu le temps de dire tout juste : « Et le pain ? » Et puis ce fut tout. Après ça, rien que du feu et puis du bruit avec. Mais alors un de ces bruits comme on ne croirait jamais qu'il en existe. On en a eu tellement plein les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, tout de suite, du bruit, que je croyais bien que c'était fini, que j'étais devenu du feu et du bruit moi-même...

Et puis non, le feu est parti, le bruit est resté longtemps dans ma tête, et puis les bras et les jambes qui tremblaient comme si quelqu'un vous les secouait par-derrière. Ils avaient l'air de me quitter, et puis ils me sont restés quand même mes membres. Dans la fumée qui piqua les yeux encore pendant longtemps, l'odeur pointue de la poudre et du soufre nous restait comme pour tuer les punaises et les puces de la terre entière.

Tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux ! que je pensais tout de suite ainsi : « C'est une bien grande charogne en moins dans le régiment ! » Il avait voulu me faire passer au Conseil³ pour une boîte de conserve. « Chacun sa guerre ! » que je me dis. De ce côté-là, faut en convenir, de temps en temps, elle avait l'air de servir à quelque chose la guerre ! J'en connaissais bien encore trois ou quatre dans le régiment, de sacrées ordures que j'aurais aidé bien volontiers à trouver un obus comme Barousse.

Quant au colonel, lui, je ne lui voulais pas de mal. Lui pourtant aussi il était mort.

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Éd. Gallimard, 1932.

1. maréchal des logis : sous-officier dans l'artillerie. 2. d'un trait : à toute vitesse. 3. Conseil : conseil de discipline.

L'émotion du langage parlé

Louis-Ferdinand Céline renouvelle complètement l'écriture romanesque en supprimant la frontière entre l'écrit et l'oral. Pour lui, le roman doit recréer l'intensité de l'émotion qu'expriment l'énergie et le dynamisme du langage parlé. Il ne s'agit pas d'une facilité – « Le style, c'est un boulot très dur », mais d'un rythme, d'une langue, d'une ponctuation qui restituent la présence familière et entêtante de la voix du narrateur. Car les romans de Céline, toujours autobiographiques,

passent de la colère à la douceur des confidences intimes, de la violence du réquisitoire contre la bêtise et la cruauté à la compassion pour les pauvres. L'usage de l'argot, les onomatopées, les répétitions, le flux incessant des mots bouleversent la forme traditionnelle du récit. Céline redonne ainsi toute sa puissance à la parole, à cette « petite musique » de l'émotion qui s'inscrit à jamais dans la mémoire du lecteur.

1936

Mort à crédit

Dans *Mort à crédit*, le narrateur revient sur les souvenirs de son enfance et, en particulier, sur sa rencontre avec un personnage extravagant qui le prend à son service : Courtial des Pereires. Celui-ci organise des démonstrations d'envols dans son ballon dirigeable, le « Zélé ». Mais le ballon, vieilli, usé, ne parvient plus à s'élever.

Un malheur arrive jamais seul !... Nous eûmes de nouveaux déboires avec le « Zélé » toujours de plus en plus fendu, ravaudé, perclus de raccrocs... tellement perméable et foireux qu'il s'effondrait dans ses cordes !...

L'automne arrivait, ça commençait à souffler ! Il flanchait dans la rafale, il s'affaissait, le malheureux, au départ même, au lieu de s'élancer dans les airs... Il nous ruinaient en hydrogène, en gaz méthanique... À force de pomper tout de même, il prenait un petit élan... Avec deux ou trois soubresauts il franchissait assez bien les premiers arbustes... s'il arrachait une balustrade, il fonçait alors dans le verger... Il repartait encore une secousse... Il ricochait contre l'église... Il emportait la girouette... Il refoulait vers la campagne... Les bourrasques le ramenaient en vache... en plein dans les peupliers... Des Pereires attendait plus... Il lâchait tous les pigeons... Il envoyait un grand coup de bugle¹... Il me déchirait toute la sphère... Le peu de gaz s'évaporait... J'ai dû comme ça le ramasser en situation périlleuse aux quatre coins de la Seine-et-Oise, dans la Champagne et même dans l'Yonne ! Il a raclé avec son cul toutes les betteraves du Nord-Est. La belle nacelle en rotin, elle avait plus de forme à force... Sur le plateau d'Orgemont, il est resté deux bonnes heures entièrement enfoul, coincé dans le milieu de la mare, un purin énorme ! Mouvant, floconnant, prodigieux !... Tous les croquants² des abords ils se poêlaient à se casser les côtes... Quand on a replié le « Zélé », il sentait si fortement les matières et le jus de la fosse, et Courtial d'ailleurs aussi, entièrement capitonné, fangeux, enrobé, soudé dans la pâte à merde ! qu'on a jamais voulu de nous dans le compartiment... On a voyagé dans le fourgon, avec les ustensiles, les agrès³, la came⁴.

En rentrant au Palais-Royal, c'était pas fini !... Notre aérostat joli, il empestait encore si fort, comme ça même au tréfonds de la cave, qu'il a fallu que nous brûlions et pendant presque tout l'été au moins dix casseroles de benjoin⁵, de santal et d'eucalyptus... Des rames de papier d'Arménie !... On nous aurait expulsés ! Y avait des pétitions...

Tout ça encore c'était remédiable... Ça faisait partie des aléas, des avatars du métier... Mais le pire, le coup fatal il nous fut certainement porté par la concurrence des avions... On peut pas dire le contraire... Ils nous soulevaient tous nos clients... Même nos plus fidèles comités... ceux qu'avaient entièrement confiance, qui nous prenaient presque à coup sûr... Péronne, Brives-la-Villaine, par exemple ! Carentan-sur-Loing... Mézeux... Des assemblées de tout repos, entièrement dévouées à Courtial... qui le connaissaient depuis trente-cinq ans... Des endroits où depuis toujours on ne jurait que par lui... Tout ce monde-là se trouvait soudain des bizarres prétextes pour nous remettre à plus tard !... des subterfuges ! des foitures ! C'était la fonte ! La débandade !... C'est surtout à partir de mai et de juin-juillet 1911 que les choses se gâtèrent vraiment... Le dénommé Candemare Julien, pour ne citer que celui-ci, avec sa seule « Libellule » il nous pauma plus de vingt clients !...

Nous avions pourtant consenti à des rabais à peine croyables... Nous allions de plus en plus loin... Nous emportions notre hydrogène... la pompe... le condensimètre... Nous sommes allés à Nuits-sur-Somme pour cent vingt-cinq francs ! gaz compris ! Et transport en sus !... C'était plus tenable à vrai dire ! Les bourgs les plus suppureux... Les sous-préfectures les plus rances ne juraient plus que par cellule et biplan !... Wilbur Wright et les « métinges »⁶ !...

Courtial avait bien compris que c'était la lutte à mort... Il a voulu réagir... Il a tenté l'impossible. Il a publié coup sur coup, en pas l'espace de deux mois, quatre manuels et douze articles dans les colonnes de son cancan, pour démontrer « mordicus » que les avions voleraient jamais !... Que c'était un faux progrès !... un engouement contre nature !... une perversion de la technique !... Que tout ça finirait bientôt dans une capitotade atroce ! Que lui, Courtial des Pereires, qu'avait trente-deux ans d'expérience, ne répondait plus de rien ! Sa photographie dans l'article !... Mais il était déjà en retard sur le courant des lecteurs !... Absolument dépassé ! Submergé par la vogue croissante ! En réponse à ses diatribes, à ses philippiques virulentes il ne reçut que des injures, des bordées farouches et des menaces comminatoires... Le public des inventeurs ne suivait plus des Pereires !... C'était l'exacte vérité... Il s'est entêté quand même... Il voulait pas en démordre !... Il a même repris l'offensive !... C'est ainsi qu'il a fondé la société « La Plume au Vent » à l'instant même le plus critique !... « Pour la défense du sphérique, du beau-coup plus léger que l'air ! » Exhibitions ! Démonstrations ! Conférences ! Fêtes ! Réjouissances ! Siège social au « Génitron ». Il est pas venu dix adhésions ! Ça sentait la terrible poisse ! Je suis retourné aux raffistolages...

Dans « l'Archimède », le vieux captif, j'avais déjà tellement tapé que je ne trouvais plus un bout de convenable !... C'était plus que des morceaux pourris !... Et le « Zélé » valait guère mieux... Il était réduit à la corde ! On lui voyait la trame partout... Je suis payé pour le savoir !

Ce fut un dimanche à Pontoise notre dernière sortie sphérique. On s'était risqué quand même... Ils avaient dit ni oui ni non !... On l'avait extrêmement dopé le malheureux déconfit, ramassé les franges dans les coins, retourné dessus-dessous... On l'avait un peu étayé avec des plaques en cellophane... du caoutchouc, du fusible et des étoupes de calfats ! Mais malgré tout, devant la Malrie, ce fut sa condamnation, la crise terminale ! On a eu beau lui pomper presque en entier un gazomètre... il perdait plus qu'il ne prenait... C'était un coup d'endossement, Pereires a tout de suite expliqué... Et puis comme on insistait, il s'est complètement pourfendu... dans un bruit d'horrible colique !... L'odeur infecte se répand !... Les gens se sauvent devant les gaz... Ce fut une panique ! une angoisse !... En plus, voilà l'énorme enveloppe qui redégingole sur les gendarmes !... Ça les étouffe, ils restent coincés dans les volants... Ils gigotaient dessous les plis !... Ils ont bien failli suffoquer !... Ils étaient faits comme des rats !... Au bout de trois heures d'efforts, on a délogé le plus jeune !... les autres ils étaient évanouis... On était plus populaires !

Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*, Éd. Gallimard, 1936.

« 1. coup de bugle : coup de trompette ou de cor. » 2. les croquants : en argot, les paysans. » 3. agrès : ensemble de cordages. » 4. la came : en argot, le matériel. » 5. benjoin : parfum. » 6. les « métinges » : les « meetings » aériens.

Le chaos du monde

Le « Zélé », le ballon dirigeable de *Mort à crédit* est à l'image de l'univers exploré par les romans de Céline : il symbolise un monde chaotique.

Dès le début du roman, le lecteur découvre, à travers le récit de Ferdinand, l'histoire d'une enfance et d'une adolescence douloureuses, médiocres et étriquées. Le passage Choiseul où est installée la boutique familiale, l'Angleterre où le héros effectue sans succès un séjour linguistique, les divers apprentissages qui aboutissent à des ren-

vois ponctuent un itinéraire marqué par l'échec. La rencontre avec le farfelu Courtial des Pereires illumine la vie de Ferdinand, mais les entreprises hasardeuses de l'inventeur s'achèvent sur son suicide et laissent le héros de nouveau confronté à lui-même.

Le style de Céline, où se mêlent l'oralité et la poésie, le burlesque et le pathétique, exprime avec intensité la confusion d'un quotidien sombre et désespéré.

Malraux et l'engagement des écrivains

Dès les premiers jours de la guerre d'Espagne, qui voit s'affronter les républicains et les troupes du général Franco soutenues par Mussolini et Hitler, Malraux forme une escadrille internationale composée de volontaires de tous pays. Depuis longtemps engagé dans les débats idéologiques de son temps, l'écrivain prend part à l'action afin de défendre les valeurs fondamentales de la démocratie.

Chronologie de l'engagement de Malraux

- 17 juillet 1936 : soulèvement militaire en Espagne; début de la guerre civile espagnole
- 1 août 1936 : fondation par Malraux de l'escadrille internationale España aux côtés des forces républicaines
- 1937 : publication de *L'Espoir*
- 1938 : tournage du film *Sierra de Teruel* dans Barcelone assiégée
- 1939 : victoire de Franco en Espagne; début de la Seconde Guerre mondiale
- 1940 : évasion de Malraux, blessé et capturé par les troupes allemandes
- 1944-1945 : participation de Malraux à la Résistance, sous le nom de « colonel Berger »

La montée des totalitarismes

Marqué par le soulèvement des mouvements nationalistes chinois contre les puissances coloniales, Malraux témoigne dans ses premiers romans, *Les Conquérants* et *La Condition humaine*, de la nécessité de s'engager dans l'Histoire. Il multiplie alors les interventions contre les menaces que représentent le fascisme en Italie et le nazisme en Allemagne. Autour de lui, d'autres écrivains se mobilisent : c'est ainsi que Gide dénonce le colonialisme en Afrique et l'absence de liberté en URSS, tandis que Giraudoux alerte l'opinion sur la montée des périls en Europe. Tous s'inquiètent de l'impérieuse nécessité des démocraties à s'opposer aux régimes totalitaires.

La nécessité de l'action

Lorsqu'éclate la guerre civile espagnole, en juillet 1936, Malraux décide de prendre les armes aux côtés des républicains, en fondant une escadrille à la tête de laquelle il participe aux combats contre l'aviation nationaliste. D'autres écrivains, comme l'Américain Ernest Hemingway, rejoignent les Brigades internationales, et leurs œuvres témoignent des atrocités de la guerre. Malraux écrit *L'Espoir* et en réalise l'adaptation pour le cinéma au moment où il se trouve sur les lieux du combat. Il apparaît ainsi, en 1939, comme le symbole vivant de l'écrivain engagé.



Affiche de Miró en 1936 en faveur de l'Espagne républicaine.



André Malraux en 1944, en uniforme de colonel des Forces françaises de l'intérieur.



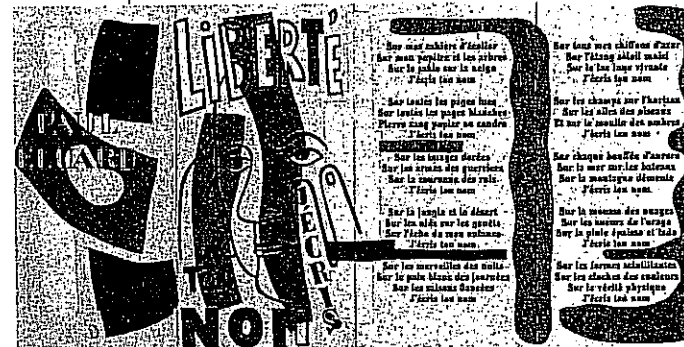
Les écrivains engagés dans la lutte contre le fascisme se retrouvent à la Libération. Albert Camus et André Malraux en 1944.

Le débat des intellectuels

À la Libération, l'épuration jette l'interdit sur les œuvres d'une centaine d'auteurs, parmi lesquels Céline, Morand ou Montherlant. Les écrivains issus de la Résistance dominent la scène intellectuelle. À partir de 1944, Sartre et Camus croisent Prévert, Queneau ou Vian dans les « caves existentialistes » de Saint-Germain-des-Prés. Désormais, les prises de position des intellectuels, leur réflexion sur la place de

l'homme dans la société et le destin des civilisations sont au cœur de tous les débats qui animent la vie politique. Malraux poursuit son engagement en devenant ministre des Affaires culturelles du général de Gaulle de 1959 à 1969.

Le poème de Paul Éluard, *Liberté*, illustré par Fernand Léger.



La littérature de combat

La révolution russe de 1917, les deux guerres mondiales, la violence des affrontements idéologiques de la première moitié du xx^e siècle donnent à la littérature une fonction nouvelle. Au-delà de son ambition esthétique, l'œuvre littéraire participe à une réflexion sur la société, sur l'engagement politique ou la condition humaine. Le théâtre, le roman ou la poésie se doivent de manifester une prise de position morale et philosophique. C'est ainsi que la création de nombreuses revues, depuis *La Révolution surréaliste*, de Breton et Aragon, jusqu'aux *Temps modernes*, de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, permet aux écrivains d'intervenir dans le débat social.



Jean-Paul Sartre, photographié par Brassat au café de Flore, incarne la figure de l'écrivain et du philosophe engagé dans les préoccupations de son temps.

COMPRENDRE L'ESSENTIEL

1. Quelles circonstances conduisent les écrivains à réfléchir sur leur rôle dans la société ?
2. Pourquoi Malraux est-il devenu, en 1939, le symbole de l'écrivain engagé ?
3. Quelles sont les deux attitudes adoptées par les écrivains français pendant l'Occupation ?
4. Quelles formes l'engagement des écrivains prendra-t-il après la Seconde Guerre mondiale ?



CAMUS

Nom et prénom : Camus, Albert
 Naissance : le 7 novembre 1913, à Mondovi, en Algérie
 Décès : le 4 janvier 1960, près de Villeblevin, dans l'Yonne
 Lieux : Alger, Oran, Paris
 Situation familiale : marié avec Simone Vie, puis avec Francine Faure, dont il a deux enfants, Catherine et Jean
 Professions : journaliste, écrivain, philosophe, dramaturge
 Amitiés : Jean Grenier, son professeur de français à Alger, Jean-Paul Sartre jusqu'en 1951

Le père d'Albert Camus, ouvrier algérien, meurt pendant la Première Guerre mondiale, sur le champ de bataille de la Marne. L'enfance de Camus, dans un quartier pauvre d'Alger, est illuminée par la présence affectueuse de sa mère et par l'émerveillement des paysages de la Méditerranée. Étudiant en philosophie, il s'occupe d'une compagnie de théâtre, dénonce les conditions de vie difficiles des Algériens. Après son mariage malheureux, Camus se rend à Paris en 1939 et termine alors son premier roman, *L'Étranger*, publié en 1942. Il entre dans la clandestinité et participe activement à la Résistance. À la Libération, il prend la tête de la revue *Combat*, tandis qu'il s'affirme au théâtre à travers *Caligula* et *Le Malentendu*, mis en scène en 1944.

La parution de *La Peste*, en 1947, fait de Camus un romancier célèbre. La situation de l'Algérie inquiète cependant l'écrivain, qui se retrouve isolé, coupé de ses amis existentialistes par la publication de son essai *L'Homme révolté* en 1951. Il vit le déclenchement de la guerre en Afrique du Nord comme un authentique drame personnel. En 1957, le prix Nobel de littérature consacre son œuvre. Mais, trois ans plus tard, un accident de voiture met brutalement fin à ses jours.

1942

L'Étranger

Avec *L'Étranger*, un personnage déroutant fait son entrée dans la littérature. Indifférent, passif, Meursault éprouve le sentiment de l'absurde à travers sa vie monotone. Assassin malgré lui, il assiste en spectateur à son procès, dans lequel s'affrontent le réquisitoire du procureur, qui lui reproche son insensibilité au moment de la mort de sa mère, et le plaidoyer de son avocat.

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle, et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public¹, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu

Ses œuvres principales

- des romans : *L'Étranger* (1942), *La Peste* (1947), *La Chute* (1956)
- un recueil de nouvelles : *L'Exil et le Royaume* (1957)
- des pièces de théâtre, dont : *Caligula* (1944), *Les Justes* (1949)
- des essais : *Le Mythe de Sisyphe* (1942), *L'Homme révolté* (1951)

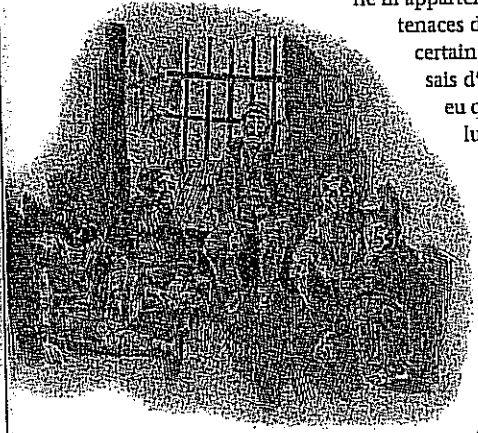


Illustration de Mayo pour *L'Étranger*.

Albert Camus, *L'Étranger*, Éd. Gallimard, 1942.

à livre ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. « Je m'étonne, messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires², pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli de souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie³. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu dans une minute d'égarément, et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux m'a même pris à témoin : « Hein ? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

1. L'éminent représentant du ministère public : le procureur, qui requiert contre l'accusé.
 2. prétoires : salles d'audience. 3. Marie : l'amie de Meursault.

L'absurdité du monde

Meursault, le héros de *L'Étranger*, indifférent au monde, ne parvient pas à trouver un sens à l'existence. « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. » Dès les premières lignes de son roman, Camus présente un personnage énigmatique, passif, qui semble n'éprouver aucun sentiment sinon celui de la monotonie de son existence. Il apparaît comme un être insensible, à l'enterrement de sa mère, dans ses relations

avec Marie, sa maîtresse, comme au moment où, entraîné par les circonstances, il tue un homme sur une plage. Meursault est « étranger » à lui-même et à la société, incapable de répondre à l'attente des autres. C'est cette distance entre lui et le monde qui conduit à son exécution à la fin du roman, et provoque chez le lecteur le sentiment de l'absurde, maître-mot de l'œuvre de l'écrivain.

1947

La Peste

La Peste est la chronique d'une lutte : celle des habitants d'Oran, confrontés à la peste qui ravage la ville. Devant le fléau, chacun éprouve le sentiment de l'absurdité de l'existence. C'est ainsi que le docteur Rieux, le héros du roman, continue de lutter contre une maladie qui le dépasse.

Pour le moment il y a des malades et il faut les guérir. Ensuite, ils réfléchiront et moi aussi. Mais le plus pressé est de les guérir. Je les défends comme je peux, voilà tout.

— Contre qui ?

Rieux se tourna vers la fenêtre. Il devinait au loin la mer à une condensation plus obscure de l'horizon. Il éprouvait seulement sa fatigue et luttait en même temps contre un désir soudain et déraisonnable de se livrer un peu plus à cet homme singulier, mais qu'il sentait fraternel.

— Je n'en sais rien, Tarrou, je vous jure que je n'en sais rien. Quand je suis entré dans ce métier, je l'ai fait abstraitement, en quelque sorte, parce que j'en avais besoin, parce que c'était une situation comme les autres, une de celles que les jeunes gens se proposent. Peut-être aussi parce que c'était particulièrement difficile pour un fils d'ouvrier comme moi. Et puis il a fallu voir mourir. Savez-vous qu'il y a des gens qui refusent de mourir ? Avez-vous jamais entendu une femme crier : « Jamais ! » au moment de mourir ? Moi, oui. Et je me suis aperçu alors que je ne pouvais pas m'y habituer. J'étais jeune et mon dégoût croyait s'adresser à l'ordre même du monde. Depuis, je suis devenu plus modeste. Simplement, je ne suis toujours pas habitué à voir mourir. Je ne sais rien de plus. Mais après tout...

Rieux se tut et se rassit. Il se sentait la bouche sèche.

— Après tout ? dit doucement Tarrou.

— Après tout..., reprit le docteur, et il hésita encore, regardant Tarrou avec attention, c'est une chose qu'un homme comme vous peut comprendre, n'est-ce pas, mais puisque l'ordre du monde est réglé par la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers le ciel où il se tait.

— Oui, approuva Tarrou, je peux comprendre. Mais vos victoires seront toujours provisoires, voilà tout.

Rieux parut s'assombrir.

— Toujours, je le sais. Ce n'est pas une raison pour cesser de lutter.

— Non, ce n'est pas une raison. Mais j'imagine alors ce que doit être cette peste pour

vous.

— Oui, dit Rieux. Une interminable défaite.

Albert Camus, *La Peste*, Éd. Gallimard, 1947.

L'homme révolté

Le docteur Rieux, narrateur de *La Peste*, trouve dans le combat contre l'épidémie une occasion de s'opposer à l'absurdité du monde. C'est l'attitude d'un « homme révolté », celle de Camus lui-même, qui cherche dans la vie, dans la nature, dans l'homme, des raisons d'espérer.

Le créateur ne peut oublier que la mort est au cœur de l'existence. Mais il affirme aussi la nécessité de l'amour des autres, de la solidarité, comme

moyens de lutter contre la mort. Au-delà de l'épidémie elle-même, la peste représente le Mal absolu, celui qui vient de ravager le monde durant la Seconde Guerre mondiale. Lorsque la maladie vaincue finit par reculer, la mort a emporté avec elle tous les proches du narrateur. Cependant, Rieux délivre au lecteur un message de confiance et de foi dans l'homme, malgré la souffrance et le désespoir.

1949

Les Justes

Dans sa pièce *Les Justes*, Camus met en scène un groupe de jeunes révoltés qui projettent un attentat, en 1905, à Moscou. Dans cette scène, Kallayev, poète épris de justice, explique pourquoi il n'a pu se résoudre à exécuter les ordres qui lui ont été donnés.

ANNENKOV. — Alors ?

STEPAN. — Il y avait des enfants dans la calèche du grand-duc¹.

ANNENKOV. — Des enfants ?

STEPAN. — Oui. Le neveu et la nièce du grand-duc.

ANNENKOV. — Le grand-duc devait être seul, selon Orlov.

STEPAN. — Il y avait aussi la grand-duchesse. Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète. Par bonheur, les mouchards² n'ont rien vu.

Annenkov parle à voix basse à Stepan. Tous regardent Kallayev qui lève les yeux vers Stepan.

KALIAYEV, égaré. — Je ne pouvais pas prévoir... Des enfants, des enfants surtout. As-tu regardé des enfants ? Ce regard grave qu'ils ont parfois... Je n'ai jamais pu soutenir ce regard... Une seconde auparavant, pourtant, dans l'ombre, au coin de la petite place, j'étais heureux. Quand les lanternes de la calèche ont commencé à briller au loin, mon cœur s'est mis à battre de joie, je te le jure. Il battait de plus en plus fort à mesure que le roulement de la calèche grandissait. Il faisait tant de bruit en moi. J'avais envie de bondir. Je crois que je riais. Et je disais « oui, oui »... Tu comprends ?

Il quitte Stepan du regard et reprend son attitude affaissée.

J'ai couru vers elle. C'est à ce moment que je les ai vus. Il ne riaient pas, eux. Ils se tenaient tout droits et regardaient dans le vide. Comme ils avaient l'air triste ! Perdus dans leurs habits de parade, les mains sur les cuisses, le buste raide de chaque côté de la portière ! Je n'ai pas vu la grand-duchesse. Je n'ai vu qu'eux. S'ils m'avaient regardé, je crois que j'aurais lancé la bombe. Pour éteindre au moins ce regard triste. Mais ils regardaient toujours devant eux.

Il lève les yeux vers les autres. Silence. Plus bas encore.

Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. (*Silence. Il regarde à terre.*) Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment ?

DORA. — Non, Yanek, tu n'as pas rêvé.

Albert Camus, *Les Justes*, Éd. Gallimard, 1949.

« 1. le grand-duc : l'oncle du tsar de Russie. 2. mouchards : espions de la police.

Le théâtre de l'engagement

Créée en 1959, la pièce d'Albert Camus *Les Justes* pose la question de l'engagement, de la légitimité de l'action révolutionnaire.

À Moscou, en 1905, un petit groupe de socialistes révolutionnaires prépare un attentat contre le grand-duc, oncle du tsar Nicolas II. Très vite, deux conceptions s'opposent : Stepan, aveuglé par sa haine, pense que l'idéal politique est supérieur à la vie elle-même ; Kallayev, au contraire, habitué par

l'amour de la vie, ne parvient à passer à l'action devant le grand-duc qu'il est chargé d'exécuter, car deux enfants se trouvent dans la calèche qui le transporte.

Camus soulève ainsi le problème des limites de l'action violente, des conditions dans lesquelles elle peut être considérée comme « juste ». Pour lui, c'est la solidarité avec les autres et la compassion qui donnent un sens à la révolte.



SAINT-EXUPÉRY

Nom et prénom : de Saint-Exupéry, Antoine
 Naissance : le 29 juin 1900, à Lyon
 Décès : le 31 juillet 1944, au-dessus de la Méditerranée
 Lieux : Saint-Maurice de Remens, Le Mans, Paris, l'Argentine
 Situation familiale : marié avec Consuelo Suncin, le 12 avril 1931
 Professions : aviateur, pilote d'essai, grand reporter, écrivain
 Amis : Didier Daurat, Henri Guillaumet et Antoine Riguelle, pilotes à l'Aéropostale, Jean Mermoz

Antoine de Saint-Exupéry a quatre ans lorsque son père meurt, en 1904. Sa mère, restée seule avec ses cinq enfants, s'installe au Mans. Après son baccalauréat, il échoue au concours de l'École navale. Le 2 avril 1921, il est affecté dans l'aviation de chasse. En 1923, libéré de ses obligations militaires, il connaît divers métiers, se fiance avec Louise de Vilmorin, qui rompt peu après. En avril 1926, il publie une nouvelle intitulée *L'Aviateur*. C'est alors qu'il est engagé à Toulouse chez Latécoère, comme mécanicien puis copilote, sous l'autorité de Didier Daurat.

En 1927, Saint-Exupéry est nommé pilote sur la ligne Casablanca-Dakar. Son premier roman, *Courrier Sud*, est publié deux ans plus tard. Il se rend alors en Argentine pour l'Aéropostale. *Vol de nuit* paraît en 1931. Le succès du livre est immédiat. D'origine aristocratique, Saint-Exupéry apparaît comme un chevalier des temps nouveaux, qui met sa morale héroïque au service de l'aviation. Le romancier multiplie alors voyages, reportages et conférences. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, il part pour New York, puis s'engage en 1943 dans les Forces aériennes françaises à Alger. Au retour d'une mission de reconnaissance, son avion s'abîme dans la Méditerranée.

1943

Le Petit Prince

Le Petit Prince se présente comme un conte pour enfants. Ayant dû poser son avion au cœur du désert saharien, le narrateur rencontre un petit garçon, venu d'une autre planète qu'il habite seul, amoureux d'une rose.

Le premier soir je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée. J'étais bien plus isolé qu'un naufragé sur un radeau au milieu de l'océan. Alors vous imaginez ma surprise, au lever du jour, quand une drôle de petite voix m'a réveillé. Elle disait :
 « S'il vous plaît... dessine-moi un mouton !
 – Hein !
 – Dessine-moi un mouton... »

J'ai sauté sur mes pieds comme si j'avais été frappé par la foudre. J'ai bien frotté mes yeux. J'ai bien regardé. Et j'ai vu un petit bonhomme tout à fait extraordinaire qui me considérait gravement. Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui. Mais mon dessin, bien sûr, est beaucoup moins ravissant que le modèle. Ce n'est pas ma faute. J'avais été découragé dans ma carrière de peintre par les grandes personnes, à l'âge de six ans, et je n'avais rien appris à dessiner, sauf les boas fermés et les boas ouverts.

Je regardai donc cette apparition avec des yeux tout ronds d'étonnement. N'oubliez pas que je me trouvais à mille milles de toute région habitée. Or mon petit bonhomme ne me semblait ni égaré, ni mort de fatigue, ni mort de faim, ni mort de soif, ni mort de peur. Il n'avait en

Ses œuvres principales

- des romans et des récits : *Courrier Sud* (1930), *Vol de nuit* (1931), *Terre des hommes* (1939), *Le Petit Prince* (1943), *Citadelle* (1948, publication posthume)



Les dessins qui accompagnent le texte sont de Saint-Exupéry.

rien l'apparence d'un enfant perdu au milieu du désert, à mille milles de toute région habitée. Quand je réussis enfin à parler, je lui dis :

« Mais... qu'est-ce que tu fais là ? »

Et il me répéta alors, tout doucement, comme une chose très sérieuse :

« S'il vous plaît... dessine-moi un mouton... »

Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas désobéir. Aussi absurde que cela me semblait à mille milles de tous les endroits habités et en danger de mort, je sortis de ma poche une feuille de papier et un stylographe. Mais je me rappelai alors que j'avais surtout étudié la géographie, l'histoire, le calcul et la grammaire et je dis au petit bonhomme (avec un peu de mauvaise humeur) que je ne savais pas dessiner. Il me répondit :

« Ça ne fait rien. Dessine-moi un mouton. »

Comme je n'avais jamais dessiné un mouton je refis, pour lui, l'un des deux seuls dessins dont j'étais capable. Celui du boa fermé. Et je fus stupéfait d'entendre le petit bonhomme me répondre :

« Non ! Non ! Je ne veux pas d'un éléphant dans un boa. Un boa c'est très dangereux, et un éléphant c'est très encombrant. Chez moi c'est tout petit. J'ai besoin d'un mouton. Dessine-moi un mouton. »

Alors j'ai dessiné.

Il regarda attentivement, puis :

« Non ! Celui-là est déjà très malade. Fais-en un autre. »

Je dessinaï :

Mon ami sourit gentiment, avec indulgence :

« Tu vois bien... ce n'est pas un mouton, c'est un bélier. Il a des cornes... »

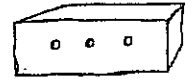
Je refis donc encore mon dessin :

Mais il fut refusé, comme les précédents :

« Celui-là est trop vieux. Je veux un mouton qui vive longtemps. »

Alors, faute de patience, comme j'avais hâte de commencer

le démontage de mon moteur, je griffonnai ce dessin-ci :



Et je lançai :

« Ça c'est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans. »

Mais je fus bien surpris de voir s'illuminer le visage de mon jeune juge :

« C'est tout à fait comme ça que je le voulais ! Crois-tu qu'il faille beaucoup d'herbe à ce mouton ? »

– Pourquoi ?

– Parce que chez moi c'est tout petit...

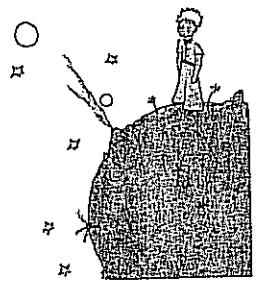
– Ça suffira sûrement. Je t'ai donné un tout petit mouton. »

Il pencha la tête vers le dessin :

« Pas si petit que ça... Tiens ! Il s'est endormi... »

Et c'est ainsi que je fis la connaissance du petit prince.

Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Éd. Gallimard, 1943.



Une leçon de sagesse

Avec le petit prince, Saint-Exupéry crée un personnage attachant, à la fois fragile et volontaire. La rencontre de l'adulte avec l'enfant permet la confrontation de deux univers opposés. Mais très vite des liens d'affection réunissent les deux personnages, qui se rendent compte qu'ils sont

dépendants l'un de l'autre. L'enfant donne à l'adulte une leçon de sagesse : « Les yeux sont aveugles. Il faut chercher avec le cœur. » Saint-Exupéry explore ainsi la richesse intérieure de chacun, en invitant le lecteur à écouter la voix de l'enfant qui est en lui.



SARTRE

Nom et prénom : Sartre, Jean-Paul
 Naissance : le 21 juin 1905, à Paris
 Décès : le 15 avril 1980, à Paris
 Lieu : le quartier Saint-Germain-des-Près, à Paris
 Situation familiale : compagnon de l'écrivain Simone de Beauvoir
 Professions : philosophe, dramaturge, journaliste, écrivain
 Amitiés : Paul Nizan, Raymond Aron, ses camarades étudiants ; Pierre-Victor, son secrétaire

Après la mort prématurée de son père, officier de marine, Sartre grandit « seul entre un vieillard et deux femmes » et cherche dans les livres un univers idéal. Reçu premier à l'agrégation de philosophie, il rencontre Simone de Beauvoir et commence une carrière d'enseignant. Il publie son premier roman, *La Nausée*, en 1938. En 1939, Sartre est mobilisé. Fait prisonnier, libéré grâce à un faux certificat médical, il exprime son engagement à travers le théâtre. En 1943, une représentation de sa pièce *Les Mouches* lui fait rencontrer Albert Camus. À la Libération, il fonde la revue *Les Temps modernes*. Sa philosophie de l'existentialisme connaît alors un immense retentissement. Pour Sartre, l'intellectuel doit s'engager. Il devient ainsi le compagnon de route des communistes, se rendant en Union soviétique, en Chine, à Cuba, affichant sa volonté militante.

En 1964, Sartre refuse le prix Nobel, qu'il estime en contradiction avec sa critique de la société. Il participe activement à la révolte étudiante de Mai 68 et prend, cinq ans plus tard, la direction du journal *Libération*, se voulant le soutien de ceux qui contestent l'autorité sociale. Lorsque l'écrivain philosophe meurt en 1980, cinquante mille personnes assistent à son enterrement.

Ses œuvres principales

- des romans et des récits dont : *La Nausée* (1938), *Le Mur* (1939), *Les Chemins de la liberté* (1945-1949)
- une autobiographie *Les Mots* (1964)
- des pièces de théâtre, dont : *Les Mouches* (1943), *Huis clos* (1944), *Les Séquestrés d'Altona* (1959)
- des ouvrages philosophiques et des essais, dont : *L'Être et le Néant* (1943), *L'Idiot de la famille* (1971)

1944

Huis clos

Dans *Huis clos*, le décor représente un salon Napoléon III dans lequel règne une chaleur étouffante : la scène est en enfer. Trois morts réunis par le hasard s'y affrontent dans un face-à-face perpétuel. Chacun est mis à nu sous le regard des autres.

INÈS. – Pour qui jouez-vous la comédie ? Nous sommes entre nous.
 ESTELLE, avec insolence. Entre nous ?

INÈS. – Entre assassins. Nous sommes en enfer, ma petite, il n'y a jamais d'erreur et on ne damne jamais les gens pour rien.

ESTELLE. – Taisez-vous.

INÈS. – En enfer ! Damnés ! Damnés !

ESTELLE. – Taisez-vous. Voulez-vous vous taire ? Je vous défends d'employer des mots grossiers.

INÈS. – Damnée, la petite sainte. Damné, le héros sans reproche. Nous avons eu notre heure de plaisir, n'est-ce pas ? Il y a des gens qui ont souffert pour nous jusqu'à la mort et cela nous amusait beaucoup. À présent, il faut payer.

GARCIN, la main levée. – Est-ce que vous vous taisez ?

INÈS, le regarde sans peur, mais avec une immense surprise. – Ha ! (Un temps.) Attendez ! J'ai compris, je sais pourquoi ils nous ont mis ensemble.

GARCIN. – Prenez garde à ce que vous allez dire.

INÈS. – Vous allez voir comme c'est bête. Bête comme chou ! Il n'y a pas de torture physique, n'est-ce pas ? Et cependant, nous sommes en enfer. Et personne ne doit venir. Personne. Nous resterons jusqu'au bout seuls ensemble. C'est bien ça ? En somme, il y a quelqu'un qui manque ici : c'est le bourreau.

GARCIN, à mi-voix. – Je le sais bien.

INÈS. – Eh bien, ils ont réalisé une économie de personnel. Voilà tout. Ce sont les clients qui font le service eux-mêmes, comme dans les restaurants coopératifs¹.

ESTELLE. – Que voulez-vous dire ?

INÈS. – Le bourreau, c'est chacun de nous pour les deux autres.

Un temps. Ils digèrent la nouvelle.

GARCIN, d'une voix douce. – Je ne serai pas votre bourreau. Je ne vous veux aucun mal et je n'ai rien à faire avec vous. C'est tout à fait simple. Alors voilà : chacun dans son coin ; c'est la parade². Vous ici, vous ici, moi là. Et du silence. Pas un mot : ce n'est pas difficile, n'est-ce pas ? Chacun de nous a assez à faire avec lui-même. Je crois que je pourrais rester dix mille ans sans parler.

ESTELLE. – Il faut que je me taise ?

GARCIN. – Oui. Et nous... nous serons sauvés. Se taire. Regarder en soi, ne jamais lever la tête. C'est d'accord ?

INÈS. – D'accord.

ESTELLE, après hésitation. – D'accord.

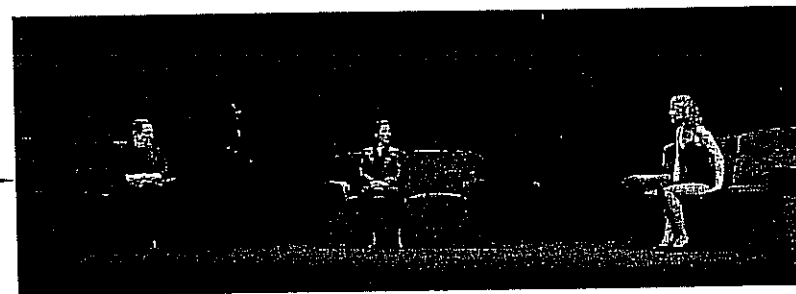
GARCIN. – Alors, adieu.

Il va à son canapé et se met la tête dans ses mains.

Silence. Inès se met à chanter...

Jean-Paul Sartre, *Huis clos*, Éd. Gallimard, 1944.

1. Les restaurants coopératifs : les self-services. 2. la parade : la réponse défensive à un coup.



Huis clos, mise en scène de Robert Hassenin, en 2002, avec Natacha Amal et Mélanie Page.

Le huis clos tragique

Le tragique de *Huis clos* est illustré par la célèbre phrase : « Le bourreau, c'est chacun de nous pour les deux autres. » Pour Jean-Paul Sartre, la littérature est d'abord un moyen de rendre accessibles au grand public ses thèses philosophiques. Ses pièces de théâtre et ses romans sont autant de réflexions sur la condition humaine. Elles manifestent une vision tragique de la vie, le drame d'une liberté et d'une responsabilité individuelles face à soi-même et à autrui.

Dans *Huis clos*, tous les personnages sont coupables au même degré. Leur situation est d'autant plus tragique que l'enfer les prive du pittoresque, du religieux, du sublime auxquels ils auraient pu s'attendre : pas de torture, pas de flammes, pas de jugement dernier, mais un décor sobre et banal. Chacun est donc contraint d'accepter un sort d'autant plus inacceptable qu'il apparaît ordinaire et dérisoire.



Portrait de Jean-Paul Sartre par le peintre Gérard Fromanger.

1964

Les Mots

Dans son autobiographie, *Les Mots*, Sartre insiste d'abord sur sa rencontre avec les livres et la lecture : les livres érigés solennellement dans la bibliothèque de son grand-père Karl, mais aussi les magazines achetés au kiosque de la rue, qui fascinent l'enfant par leurs couvertures colorées. Dominant cette première expérience de la lecture, la magnifique collection des romans de Jules Verne ouvre l'enfant à l'aventure et à l'imaginaire.

J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres. Dans le bureau de mon grand-père, il y en avait partout ; défense était faite de les épousseter sauf une fois l'an, avant la rentrée d'octobre. Je ne savais pas encore lire que, déjà, je les révérais¹, ces pierres levées : droites ou penchées, serrées comme des briques sur les rayons de la bibliothèque ou noblement espacées en allées de menhirs², je sentais que la prospérité de notre famille en dépendait. Elles se ressemblaient toutes, je m'ébattais dans un minuscule sanctuaire, entouré de monuments trapus, antiques, qui m'avaient vu naître, qui me verraient mourir et dont la permanence³ me garantissait un avenir aussi calme que le passé. Je les touchais en cachette pour honorer mes mains de leur poussière mais je ne savais trop qu'en faire et j'assistais chaque jour à des cérémonies dont le sens m'échappait : mon grand-père – si maladroit, d'habitude, que ma mère lui boutonait ses gants – maniait ces objets culturels avec une dextérité⁴ d'officiant⁵. Je l'ai vu mille fois se lever d'un air absent, faire le tour de sa table, traverser la pièce en deux enjambées, prendre un volume sans hésiter, sans se donner le temps de choisir, le feuilletter en regardant son fauteuil, par un mouvement combiné du pouce et de l'index puis, à peine assis, l'ouvrir d'un coup sec « à la bonne page » en le faisant craquer comme un soulier. Quelquefois je m'approchais pour observer ces boîtes qui se fendaient comme des huîtres et je découvrais la nudité de leurs organes intérieurs, des feuilles blêmes et moisis, légèrement boursoufflées, couvertes de veinules⁶ noires, qui buvaient l'encre et sentaient le champignon.

Au cours d'une de nos promenades, Anne-Marie⁷ s'arrêta comme par hasard devant le kiosque qui se trouve encore à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot : je vis des images merveilleuses, leurs couleurs criardes me fascinèrent, je les réclamai, je les obtins ; le tour était joué : je voulais avoir toutes les semaines *Cri-cri*, *L'Épatant*, *Les Vacances*, *Les Trois Boys-scouts* de Jean de la Hire et *Le Tour du monde en aéroplane*, d'Arnould Galopin qui paraissait en fascicules le jeudi. D'un jeudi à l'autre, je pensais à l'Aigle des Andes, à Marcel Dunot, le boxeur aux poings de fer, à Christian l'aviateur beaucoup plus qu'à mes amis Rabelais et Vigny. Ma mère se mit en quête d'ouvrages qui me rendissent à mon enfance : il y eut « les petits livres roses » d'abord, recueils mensuels de contes de fées puis, peu à peu, *Les Enfants du capitaine Grant*, *Le Dernier des Mohicans*, *Nickelby*, *Les Cinq Sous de Lavarède*. À Jules Verne, trop pondéré, je préférai les extravagances de Paul d'Ivoi. Mais, quel que fût l'auteur, j'adorais les ouvrages de la collection Hetzel, petits théâtres dont la couverture rouge à glands d'or figurait le rideau : la poussière de soleil, sur les tranches, c'était la rampe. Je dois à ces boîtes magiques – et non aux phrases balancées de Chateaubriand – mes premières rencontres avec la Beauté. Quand je les ouvrais, j'oubliais tout : était-ce lire ? Non, mais mourir d'extase : de mon abolition⁸ naissaient aussitôt des indigènes munis de sagaies, la brousse, un explorateur casqué de

blanc. J'étais vision, j'inondais de lumière les belles joues sombres d'Aouda, les favoris de Philéas Fogg. Délivrée d'elle-même enfin, la petite merveille⁹ se laissait devenir pur émerveillement. À cinquante centimètres du plancher naissait un bonheur sans maître ni collier, parfait. Le Nouveau Monde semblait d'abord plus inquiétant que l'Ancien : on y pillait, on y tuait ; le sang coulait à flots. Des Indiens, des Hindous, des Mohicans, des Hottentots, ravissaient la jeune fille, ligotaient son vieux père et se promettaient de le faire péir dans les plus atroces supplices. C'était le Mal pur. Mais il n'apparaissait que pour se prosterner devant le Bien : au chapitre suivant, tout serait rétabli. Des Blancs courageux feraient une hécatombe de sauvages, trancheraient les liens du père qui se jetterait dans les bras de sa fille. Seuls les méchants mouraient – et quelques bons très secondaires dont le décès figurait parmi les faux frais de l'histoire.

Karl¹⁰ n'avait jamais admis ce qu'il appelait mes « mauvaises lectures ». Quand ma mère lui annonça que j'avais commencé d'écrire, il fut d'abord enchanté, espérant, je suppose, une chronique de notre famille avec des observations piquantes et d'adorables naïvetés. Il prit mon cahier, le feuilleta, fit la moue et quitta la salle à manger, outré de retrouver sous ma plume les « bêtises » de mes journaux favoris. Par la suite, il se désintéressa de mon œuvre. Mortifiée, ma mère essaya plusieurs fois de lui faire lire par surprise *Le Marchand de bananes*. Elle attendait qu'il eût mis ses chaussons et qu'il se fût assis dans son fauteuil ; pendant qu'il se reposait en silence, l'œil fixe et dur, les mains sur les genoux, elle s'emparait de mon manuscrit, le feuilletait distraitemment puis, soudain captivée, se mettait à rire toute seule. Pour finir, dans un irrésistible emportement, elle le tendait à mon grand-père : « Lis donc, papa ! C'est trop drôle. » Mais il écartait le cahier de la main ou bien, s'il y donnait un coup d'œil, c'était pour relever avec humeur mes fautes d'orthographe. À la longue ma mère fut intimidée : n'osant plus me féliciter et craignant de me faire de la peine, elle cessa de lire mes écrits pour n'avoir plus à m'en parler.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, éd. Gallimard, 1964.

■ 1. révérais : admirais, adorais. ■ 2. allées de menhirs : lieux supposés de culte chez les Gaulois. ■ 3. permanence : les livres sont toujours là, rassurants. ■ 4. dextérité : adresse. ■ 5. officiant : celui qui célèbre la messe. ■ 6. veinules : réseau de veines minuscules. ■ 7. Anne-Marie : Anne-Marie Schweitzer, la mère de Sartre. ■ 8. abolition : oubli de soi, pour s'identifier aux personnages du livre. ■ 9. la petite merveille : Sartre lui-même, aux yeux de sa famille. ■ 10. Karl : prénom du grand-père de Sartre.

Le récit de la naissance d'une vocation

À Paris, rue Le Goff, entre ses grands-parents Schweitzer et sa mère Anne-Marie, jeune veuve d'un officier de marine qui lui a fait « un enfant au galop », le petit Jean-Paul mène une enfance enoyée et loue pour son entourage la comédie de l'enfant prodige. Sous le regard vigilant et réprobateur de Karl, le grand-père, avec les encouragements d'Anne-Marie, l'enfant apprend à lire dans *Sans famille* d'Hector Malot. Dès lors, il dévore pêle-mêle les ouvrages classiques de la bibliothèque familiale mais aussi les magazines illustrés et les romans d'aventures qu'il lit en cachette. Sartre démystifie ainsi avec ironie et esprit critique la figure du grand écrivain, sans s'attendrir sur lui-même ni sur la période « bénie » de l'enfance. Seule l'école parviendra à faire sortir l'enfant de cette comédie familiale qu'il juge « truquée ».



VIAN

Nom et prénom : Vian, Boris
 Pseudonymes : Bison Ravi, Hugo Hachebulsson, Vernon Sullivan
 Naissance : le 10 mars 1920, à Ville-d'Avray
 Décès : le 23 juin 1959, à Paris
 Lieu : Saint-Germain-des-Près
 Situation familiale : marié à Michelle Léglise, puis à Ursula Kubler
 Professions : ingénieur, chroniqueur de jazz, musicien, romancier
 Amitiés : Raymond Queneau, les chanteurs Mouloudji et Juliette Gréco

Boris Vian naît dans une famille aisée où sa mère, mélomane, le prénomme Boris, en écho au drame musical, *Boris Godounov*. Il prépare le concours de l'École centrale et, amateur passionné de jazz, il crée un orchestre avec ses amis. Marié en 1941, il devient ingénieur et anime, à la

Libération, les soirées de Saint-Germain-des-Près : les Deux Magots, le Tabou sont les lieux où la jeunesse exubérante se retrouve dans le climat des années d'après-guerre. Vian y rencontre Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Maurice Merleau Ponty et Michel Leiris. Trompettiste de jazz, amateur de romans noirs, il publie sous le pseudonyme de Vernon Sullivan *J'irai cracher sur vos tombes*, pastiche provocateur du roman policier qui est poursuivi en justice pour pornographie. Il écrit poèmes et romans, tient la « chronique du menteur » dans la revue des *Temps modernes* et rédige des articles sur le jazz. À partir de 1954, il se consacre à la chanson et interprète ses propres textes, dont « Le Déserteur », qui est interdit. Il doit cependant renoncer à ses tournées pour des raisons de santé. Il est terrassé par une crise cardiaque au cinéma Marbœuf, au début de la première du film *J'irai cracher sur vos tombes* adapté de son roman.

Ses œuvres principales

- des romans, dont :
 - J'irai cracher sur vos tombes* (1946)
 - L'Écume des jours* (1947)
 - L'Automne à Pékin* (1947)
 - Les Fourmis* (1949)
 - L'Herbe rouge* (1950)
 - L'Arache-cœur* (1953)
 - Et on tuera tous les affreux* (1960 posthume)

- des poèmes et des chansons :
 - Cantilènes en gelée* (1949)
 - Textes et chansons* (1954-1955)

1947

L'Écume des jours

Colin est passionnément amoureux de Chloé, tandis que son ami Chick, disciple du philosophe Jean-Sol Partre, aime Alise. Tous semblent destinés à être heureux, mais Chloé tombe malade. La jeune femme souffre d'un mal étrange, puisqu'un nénuphar pousse dans ses poumons.

Comment vas-tu ? demanda Chick.
 Et toi ? répliqua Colin. Enlève ton imper et viens voir ce que fait Nicolas.
 Ton nouveau cuisinier ?
 Oui, dit Colin. Je l'ai échangé à ma tante contre l'ancien et un kilo de café belge.
 Il est bien ? demanda Chick.
 Il a l'air de savoir ce qu'il fait. C'est un disciple de Gouffé.
 L'homme de la malle ? s'enquit Chick horrifié, et sa petite moustache noire s'abaissait tragiquement.
 Non, ballot, Jules Gouffé, le cuisinier bien connu !
 Oh, tu sais ! Moi..., dit Chick, en dehors de Jean-Sol Partre, je ne lis pas grand-chose.
 Il suivit Colin dans le couloir dallé, caressa les souris et mit, en passant, quelques gouttelettes de soleil dans son briquet.
 Nicolas, dit Colin en entrant, je vous présente mon ami Chick.
 Bonjour, monsieur, dit Nicolas.
 Bonjour, Nicolas, répondit Chick. Est-ce que vous n'avez pas une nièce qui s'appelle Alise ?

Si, monsieur, dit Nicolas. Une jolie jeune fille, d'ailleurs, si j'ose introduire ce commentaire.
 Elle a un grand air de famille avec vous, dit Chick. Quoique, du côté du buste, il y ait quelques différences.
 Je suis assez large, dit Nicolas, et elle est plus développée dans le sens perpendiculaire, si Monsieur veut bien me permettre cette précision.
 Eh bien, dit Colin, nous voici presque en famille. Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez une nièce, Nicolas.
 Ma sœur a mal tourné, Monsieur, dit Nicolas. Elle a fait des études de philosophie. Ce ne sont pas des choses dont on aime à se vanter dans une famille fière de ses traditions...
 Eh..., dit Colin, je crois que vous avez raison. En tout cas, je vous comprends. Montrez-nous donc ce pâté d'anguille...
 Il serait dangereux d'ouvrir le four actuellement, prévint Nicolas. Il pourrait en résulter une dessiccation consécutive à l'introduction d'air moins riche en vapeur d'eau que celui qui s'y trouve enfermé en ce moment.
 Je préfère avoir, dit Chick, la surprise de le voir pour la première fois sur la table.
 Je ne puis qu'approuver Monsieur, dit Nicolas. Puis-je me permettre de prier Monsieur de bien vouloir m'autoriser à reprendre mes travaux ?
 Faites, Nicolas, je vous en prie.
 Nicolas se remit à sa tâche, qui consistait en le démoulage d'aspics de filets de sole, contisés de lames de truffes, destinés à garnir le hors-d'œuvre de poisson. Colin et Chick quittèrent la cuisine.
 Prendras-tu un apéritif ? demanda Colin. Mon pianocktail est achevé, tu pourrais l'essayer.
 Il marche ? demanda Chick.
 Parfaitement. J'ai eu du mal à le mettre au point, mais le résultat dépasse mes espérances. J'ai obtenu à partir de la *Black and Tan Fantasy*², un mélange vraiment ahurissant.
 Quel est ton principe ? demanda Chick.
 À chaque note, dit Colin, je fais correspondre un alcool, une liqueur ou un aromate. La pédale forte correspond à l'œuf battu et la pédale faible à la glace. Pour l'eau de Seltz, il faut un trille³ dans le registre aigu. Les quantités sont en raison directe de la durée : à la quadruple croche équivaut le seizième d'unité, à la noire l'unité, à la ronde la quadruple unité. Lorsque l'on joue un air lent, un système de registre est mis en action, de façon que la dose ne soit pas augmentée – ce qui donnerait un cocktail trop abondant – mais la teneur en alcool. Et, suivant la durée de l'air, on peut, si l'on veut, faire varier la valeur de l'unité, la réduisant, par exemple au centième, pour pouvoir obtenir une boisson tenant compte de toutes les harmonies au moyen d'un réglage latéral.
 C'est compliqué, dit Chick.

Boris Vian, *L'Écume des jours*, éd. Jean-Jacques Pauvert, 1947.

1. L'homme de la malle : allusion à un sanglant fait divers. 2. la *Black and Tan Fantasy* : air de jazz. 3. trille : battement rapide de deux notes.

Un bricoleur de génie

L'Écume des jours est, selon Raymond Queneau, « le plus poignant des romans d'amour contemporains ». Vian y décrit avec humour et tendresse l'amour joué de Colin et Chloé qui, après les premiers temps de bonheur, connaissent l'expérience tragique de la maladie. L'écrivain crée un

univers plein de fantaisie, où se retrouvent toutes les passions qui font de lui un « bricoleur » de génie : le jazz, la philosophie, l'invention d'objets farfelus, la création verbale et la poésie. L'amour de la vie y affronte l'angoisse de la mort, toujours omniprésente.

HISTOIRE d'un genre

La chanson

La chanson, qui peut être définie comme une forme de poésie accompagnée de musique, apparaît comme un genre littéraire très ancien et universel. Dans l'Antiquité, les chants accompagnent les fêtes, les rites religieux, les travaux agricoles. Des troubadours du Moyen Âge aux chanteurs contemporains, l'évolution de la chanson s'affirme comme celle d'un genre populaire, qui entretient un lien étroit avec l'histoire de la poésie, comme avec celle de la société.

■ Au Moyen Âge : la chanson courtoise

Au Moyen Âge, poésie et musique sont intimement liées. Les chansons de geste, qui célèbrent les exploits des chevaliers, sont psalmodiées par des jongleurs qui s'accompagnent de la vielle d'une manière uniforme et monotone. Mais la poésie lyrique constitue la part la plus importante des chansons médiévales. Il s'agit des chansons courtoises, qui célèbrent le *fin amor*, comme celles qu'écrivent Guillaume d'Aquitaine ou Charles d'Orléans, chantées mélodieusement devant les Cours par les troubadours et les trouvères.

Les chansons de toile mettent en scène une dame qui tisse en attendant celui qu'elle aime ; les chansons d'aube racontent l'histoire des amants surpris par le lever du jour ;

Eugénie Buffet à la Cigale, affiche de Lucien Métivet (1863-1930).



les pastourelles représentent la rencontre d'une bergère et d'un chevalier ; les chansons à boire participent au plaisir de la fête. Entre la Cour et le cabaret, la chanson fait ainsi partie de la vie quotidienne.

■ Du XVI^e au XVIII^e siècle : la chanson populaire et la romance

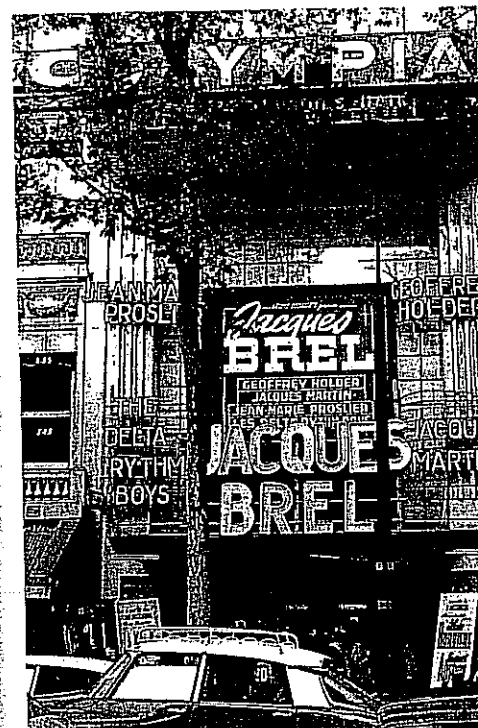
À la suite de Villon ou de Marot, c'est au cabaret que Théophile de Viau, au XVII^e siècle, puis Panard, Piron et Vadé, au siècle suivant, composent les chansons satiriques qui tournent en dérision le pouvoir et les puissants. Progressivement, cependant, la chanson devient un genre musical à part entière et s'impose comme le mode d'expression favori du peuple, reflétant son histoire, son langage et ses préoccupations.

À l'univers de la rue, de la foire et des cabarets, s'oppose le monde des salons, pour lequel de nombreux écrivains rédigent des romances, qui développent une histoire d'amour dans un cadre pastoral et que mettent en musique des compositeurs célèbres. Fabre d'Églantine écrit ainsi *L'Hospitalité*, qui devient célèbre sous le titre de *Il pleut bergère*. Cependant, la chanson politique s'affirme pendant la Révolution française. *La Carmagnole* exprime ainsi l'engagement révolutionnaire, elle invite à prendre les armes et encourage au combat.

■ Au XIX^e siècle : la goguette et le café-concert

La tradition de la chanson politique se poursuit tout au long du XIX^e siècle. Dans les sociétés chantantes, qu'on appelle les goguettes, dans les clubs politiques surveillés par la police, la fronde républicaine s'exprime à travers la chanson. Mais le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte met un terme à la liberté des goguettes, de sorte que Victor Hugo multiplie les « chansons » dans *Les Châtiments*, pour fustiger l'usurpateur. Et la Commune perpétue l'esprit de la chanson politique et sociale avec *Le Temps des cerises*, écrit en 1867 par Jean-Baptiste Clément.

Alors qu'on retrouve le trésor anonyme des chansons françaises, liées au folklore de chaque région, transmises oralement lors des fêtes de village, la SACEM (Société des auteurs et compositeurs de musique, créée en 1851) marque la rupture entre le domaine musical et le domaine de l'écrit, entre le chanteur et le poète, le musicien et le parolier. Elle consacre le succès de chanteurs populaires comme Béranger, dont on recopie les chansons publiées en recueils, dont les goguettes populaires propagent les œuvres comme *La Gaudriole*, les refrains célébrant la gloire de Napoléon ou les amours de Lisette.



La façade du plus célèbre music-hall parisien l'Olympia, ouvert en 1893. Transformé en cinéma en 1929, il redevient un music-hall en 1954.

Le second Empire favorise alors la prospérité des cafés-concerts avec lesquels rivalisent, sous la troisième République, les cabarets artistiques comme le *Chat Noir* ou le *Mirliton*, que fonde Aristide Bruant. Celui-ci introduit dans la chanson l'exotisme des mauvais garçons, appelés alors apaches, comme dans *Nini peau d'chien*, qui évoque sur le mode réaliste l'univers des rues de Paris. Mais la Belle Époque voit aussi l'apparition d'interprètes célèbres qui chantent des textes écrits spécialement pour eux : Yvette Guilbert triomphe ainsi avec *Fleur de bergère* ou *La Glu*, entre deux numéros de french cancan.

■ Au XX^e siècle : le music-hall et les chanteurs-compositeurs

La multiplication des music-halls, qui mettent en scène des spectacles luxueux dans de grandes salles de spectacle, intensifie la renommée des chanteurs populaires comme Mistinguett, Maurice Chevalier, Charles Trenet, puis Édith Piaf, dont le phonographe et la radio font des vedettes adulées par le public. En effet, la création de nouveaux moyens d'enregistrement et de diffusion, l'apparition de la télévision, du disque et d'Internet font de la chanson un objet de consommation. Dès lors, aux « chanteurs de variétés », qui lancent un produit destiné à être consommé et oublié, s'opposent les « chanteurs à texte », qui écrivent leurs chansons avec la volonté de produire une œuvre.

Après la Seconde Guerre mondiale, les auteurs et interprètes des cabarets de Saint-Germain-des-Près, comme Boris Vian ou Juliette Gréco, perpétuent la tradition d'une chanson poétique authentique. Villon, Baudelaire, Verlaine, Aragon, Queneau ou Prévert sont mis en musique. De même, Georges Brassens, Gilbert Bécaud, Charles Trenet, Léo Ferré, Pierre Perret, Jacques Brel, Barbara, Bobby Lapointe, Charles Aznavour, Serge Gainsbourg, Alain Souchon ou Jean-Jacques Goldman produisent une œuvre originale, leurs textes étant publiés et parfois étudiés dans les écoles. Chaque génération élit désormais ses artistes, souvent à l'écart des modes, en qui elle retrouve, le temps d'une chanson, l'écho lointain des troubadours.

DIX GRANDES ŒUVRES

- Villon : *Il pleut bergère* (1788)
- Jean-Baptiste Clément : *Le Temps des cerises* (1867)
- Aristide Bruant : *Belleville-Mémilmontant* (1906)
- Charles Trenet : *Douce France* (1943)
- Jacques Brel : *Le Piaf-Pays* (1962)
- Serge Gainsbourg : *La Javanaise* (1962)
- Georges Brassens : *Les Copains d'abord* (1964)
- Léo Ferré : *Avec le temps* (1972)
- Pierre Perret : *Lilly* (1974)
- Renaud : *Des que le vent soufflera* (1983)

QUAND

LES TEMPS FORTS DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE (août 1944-octobre 1946)

Entre août 1944, moment où s'écroule le régime de Vichy, et octobre 1946, où fut adoptée la Constitution de la IV^e République, la France a connu pendant 27 mois une période transitoire sur le plan des institutions. À la Libération, il était en effet impossible de rappeler le Parlement d'avant-guerre qui avait voté les pleins pouvoirs à Pétain et difficile d'organiser des élections étant donnée la désorganisation du pays.

Cette phase temporaire avait été prévue dès 1943 avec la création à Alger du Comité français de libération nationale (CFLN). Transformé en Gouvernement provisoire de la République française (GPRF) le 3 juin 1944, il prend en main les affaires de la nation à la fin de l'été.

Présidé par le général de Gaulle, le GPRF s'installe à Paris entre le 25 et le 31 août. Le 5 septembre un nouveau gouvernement provisoire est mis en place ; il est remanié le 9. Composé de Résistants de l'intérieur et de l'extérieur, il se fixe comme objectifs de libérer le territoire, de restaurer l'autorité de l'État, de régler le problème de l'épuration, de rétablir la justice, de mettre en place une nouvelle Constitution et de reconstruire le pays sur de nouvelles bases. Cette période se caractérise par une rivalité entre de Gaulle et les communistes et par une opposition entre de Gaulle et les partis sur le choix des institutions. La naissance de la Constitution sera longue et difficile.

1944

- 9 août Une ordonnance rétablit la légalité républicaine.
 25 août Libération de Paris.
 26 août De Gaulle est acclamé en descendant les Champs-Élysées.
 2 sept. Premier conseil des ministres du GPRF.
 15 sept. Mise en place des cours de justice pour juger les actes de trahison et les exactions des miliciens.
 23 sept. Incorporation des FFI dans l'armée.
 5 oct. Une ordonnance accorde le droit de vote aux femmes.
 23 oct. Reconnaissance du GPRF par les alliés.
 28 oct. Le gouvernement ordonne le désarmement des milices patriotiques contrôlées par les communistes.
 18 nov. Création de la Haute Cour de justice pour juger les dirigeants de Vichy.
 26 nov. Création du MRP.
 28 nov. Mise en place des chambres civiques pour juger les infractions mineures contre la France.
 14 déc. Nationalisation des Houillères du Nord et du Pas-de-Calais.
 15-
 17 déc. Congrès national des CDL.

1945

- 16 janv. Nationalisation des usines Renault.
 25 janv. La France n'est pas invitée à Yalta.
 22 fév. Création des comités d'entreprise.
 9 avril Nationalisation d'Air France.
 29 avril-
 13 mai Élections municipales.
 8 mai Capitulation de l'Allemagne. Insurrection à Sétif en Algérie.
 16 mai La France devient membre permanent du Conseil de sécurité de l'ONU.
 15 août Condamnation à mort du maréchal Pétain par la Haute Cour (la peine sera commuée en prison à vie par le général de Gaulle).
 23 et
 30 sept. Élections cantonales qui mettent fin aux CDL.
 4 oct. Création de la Sécurité sociale.

QUAND

- 21 oct. Référendum et élections législatives. Rejet massif de la Constitution de la III^e République, mise en place d'une Assemblée constituante, triomphe du PCF, du MRP et de la SFIO.
 2 déc. Nationalisation de la Banque de France et de grandes banques de crédit.

1946

- 3 janv. Lancement de la planification.
 20 janv. Le général de Gaulle démissionne du gouvernement, le tripartisme triomphe.
 25 avril Nationalisation des grandes compagnies d'assurances.
 5 mai La nouvelle Constitution est rejetée par référendum (53 % de "non").
 17 mai Création des charbonnages de France.
 2 juin Élection de la deuxième Assemblée constituante. Le MRP devient le premier parti français, juste devant le PCF.
 16 juin Discours de De Gaulle à Bayeux. Il précise sa conception des institutions.
 13 oct. La Constitution de la IV^e République est approuvée par référendum à une faible majorité (53,5 % de "oui"). La Constitution crée également l'Union française qui remplace l'Empire français. Elle rassemble la France métropolitaine et l'ensemble des possessions coloniales. Deux Assemblées consultatives sont mises en place : le Haut conseil de l'Union française et l'Assemblée de l'Union française. Mais le président de la République préside l'Union française et les décisions essentielles sont toujours prises par le gouvernement et l'Assemblée nationale.

LA VIE POLITIQUE SOUS LA IV^e RÉPUBLIQUE (1947-1958)

Si la Constitution a été approuvée en octobre 1946, la IV^e République se met véritablement en place au moment de l'élection du président de la République le 16 janvier 1947. Elle disparaît officiellement le 2 juin 1958 quand l'Assemblée accorde les pleins pouvoirs au général de Gaulle et officiellement le 28 septembre 1958 lors du référendum sur la Constitution de la V^e République.

La Constitution de la IV^e République met en avant un certain nombre de principes nouveaux, tels que l'égalité entre les hommes et les femmes ou le droit au travail, et souligne que "la souveraineté nationale appartient au peuple français". L'Assemblée nationale contrôle l'essentiel des pouvoirs mais le mode d'élection des députés – la proportionnelle – impose un "régime des partis" qui interdit de dégager des majorités stables. Plus de 20 gouvernements vont ainsi se succéder pendant 11 années. Pourtant, comme les mêmes hommes se retrouvent souvent aux postes clefs, ils parviennent à faire adopter des mesures essentielles.

À la fin du tripartisme en 1947 les gouvernements s'orientent d'abord vers des solutions centristes avec la participation des socialistes, avant de glisser à droite en 1952, puis de revenir au centre en 1954 et au centre-gauche à partir de 1956

- Fin du tripartisme

1946

- 10 nov. Élections législatives. Le PCF, redevient le premier parti de France devant le MRP et la SFIO.
- 24 nov.-
8 déc. Élection des conseillers de la République.

QUAND

1947

- 16 janv. Vincent Auriol est élu président de la République.
- 22 mars Les députés communistes s'abstiennent lors du vote des crédits militaires pour l'Indochine.
- 7 avril Création du RPF.
- 4 mai Les députés communistes votent contre le gouvernement sur la politique de blocage des salaires.
- 5 mai Le président du Conseil socialiste, Paul Ramadier, révoque les ministres communistes.

- La "troisième force" (1947-1951)

Socialistes, MRP, radicaux, indépendants et membres de l'UDSR dirigent le pays, face à la double opposition gaulliste et communiste. Huit gouvernements vont se succéder de mai 1947 à août 1951.

1947

- 25 sept. Conférence des Partis communistes en Pologne qui officialise l'entrée dans la guerre Froide.
- 19 et
26 oct. Succès du RPF aux élections municipales.
- nov.-
déc. Grèves lancées par la CGT et le PCF. Les affrontements avec la police sont violents (3 morts à Valence le 4 décembre).
- 10 déc. Séance inaugurale de l'Assemblée de l'Union française.

1948

- 28 juin Accords franco-américains sur le fonctionnement du plan Marshall.
- oct.-
nov. Nouvelle série de grèves lancées par la CGT. La troupe réprime les manifestations.

1949

- 4 avril Naissance du pacte Atlantique.

1949-
1950

- La reconstruction du pays est achevée, le rationnement est terminé, le SMIG a été instauré, l'inflation est moins forte.

1951

- 18 avril Naissance de la CECA.
 17 juin Élections législatives. Victoire des partis de la "troisième force" grâce au système des "apparentements". Progrès sensible des forces de droite. Le PCF reste le premier parti de France.
 8 août Fin de la "troisième force". Les différents courants politiques se divisent à propos de l'aide de l'État à l'école privée (loi Barangé).

- La droite au pouvoir (1951-1954)

Les socialistes ne sont plus au gouvernement depuis août 1951. La nouvelle coalition va se constituer autour de la droite et du centre avec l'appui de quelques gaullistes dissidents du RPF. Le 6 mars 1952 Antoine Pinay (CNI) est ainsi investi président du Conseil par les élus CNI, MRP, radicaux, UDSR et par 27 RPF.

1952

- 26 mai Lancement de l'emprunt Pinay.
 27 mai Le gouvernement signe le traité créant la CED. Communistes, gaullistes et la moitié des députés socialistes combattent la CED pendant deux ans.

1953

- 8 janv. René Mayer (radical) devient président du Conseil.
 6 mai Fin du RPF.
 28 juin Joseph Laniel (CNI) devient président du Conseil.
 22 juil. Création du mouvement animé par Pierre Poujade.
 août Grève massive dans le secteur public.

1952

Répression des mouvements indépendantistes au Maroc et en Tunisie.

1953

- 23 déc. René Coty est élu président de la République.

1954

- 7 mai Chute de Diên Biên Phu.

QUAND

- L'expérience Mendès France (juin 1954-février 1955)

1954

- 18 juin Mendès France (radical) est investi président du Conseil par une majorité composite allant des communistes aux modérés (abstention du MRP). Communistes et socialistes ne participent pas au gouvernement.
 20 juil. Accords de Genève qui mettent un terme à la guerre d'Indochine et reconnaissent l'indépendance du Viêt Nam, du Laos et du Cambodge.
 31 juil. Discours de Carthage : Mendès France proclame l'autonomie interne de la Tunisie.
 30 août Le projet de CED est rejeté par l'Assemblée.
 1^{er} nov. Série d'attentats en Algérie.
 7 déc. Révision constitutionnelle. Le président du Conseil et son gouvernement reçoivent ensemble l'investiture de l'Assemblée (avant, le président du Conseil était d'abord investi avant de solliciter l'investiture de son gouvernement). La dissolution de l'Assemblée devient plus facile et le Conseil de la République a le droit de présenter des projets de loi.
 30 déc. Ratification des accords de Paris qui prévoient de réarmer la RFA et qui acceptent son entrée dans l'OTAN.

1955

- 5 fév. Renversement du gouvernement de P. Mendès France par une coalition allant des communistes à la droite.

- Lente agonie de la IV^e République (1955-1958)

Les crises ministérielles se poursuivent, les forces politiques ne parviennent jamais à s'entendre durablement, mais c'est le drame algérien qui va entraîner la chute de la IV^e République.

1955

- 23 fév. Edgar Faure (radical) devient président du Conseil.
 2 déc. Dissolution de l'Assemblée nationale.

1956

- 2 janv. Élections législatives. Victoire du "Front républicain", échec des ex-gaullistes, succès du poujadisme, stabilité du PCF.
- 5 fév. Guy Mollet (SFIO) devient président du Conseil. Son gouvernement va durer près de 16 mois.
- 6 fév. Voyage à Alger de Guy Mollet qui capitule devant les partisans de la guerre en Algérie.
- 28 fév. Troisième semaine de congés payés.
- 7 mars Indépendance du Maroc.
- 12 mars L'Assemblée vote les pouvoirs spéciaux qui autorisent le gouvernement à rétablir l'ordre en Algérie. La guerre va s'intensifier.
- 20 mars Indépendance de la Tunisie.
- 23 mars La loi-cadre Defferre prévoit d'élire au suffrage universel dans chaque territoire d'Afrique Noire une Assemblée territoriale. Chargée du budget et de la législation locale, elle élit le Conseil de gouvernement et son vice-président. Un gouverneur français préside le Conseil de gouvernement.
- 26 juil. Nationalisation du canal de Suez par l'Égypte.
- 5 nov. Les parachutistes français et anglais sautent sur le canal de Suez. Immédiate, la condamnation des USA et de l'URSS impose aux Français et aux Anglais de se retirer du canal.

1957

- 25 mars Signature du traité de Rome donnant naissance à la CEE.
- 13 juin Bourgès-Maunoury (radical) devient président du Conseil.
- 5 nov. Félix Gaillard (radical) devient président du Conseil.

1958

- 13 mai Insurrection des "pieds-noirs" et des militaires à Alger. Pierre Pflimlin (MRP) devient président du Conseil.
- 29 mai Le président de la République René Coty appelle de Gaulle à la tête du gouvernement.
- 29 mai De Gaulle devient président du Conseil.
- 2 juin L'Assemblée vote les pleins pouvoirs à de Gaulle.
- 28 sept. Référendum sur la Constitution de la V^e République (79,2 % de "oui").
- 4 oct. Promulgation de la nouvelle Constitution.

LA GUERRE D'INDOCHINE (1946-1954)

Conquise progressivement de 1859 à 1896 l'Indochine française comprend le Laos, le Cambodge et le Viêt-nam. Ce dernier rassemble trois pays : le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine.

Partagée entre l'administration de Vichy et l'occupation japonaise pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine voit se développer un mouvement indépendantiste anti-japonais et anti-français dominé par les communistes : le Viêt-minh. Après la disparition du régime de Pétain, les Japonais attaquent les garnisons françaises en mars 1945, et encouragent les différents souverains de la région à proclamer leur indépendance : Bao Daï au Viêt-nam, Norodom Sihanouk au Cambodge, Sisavang Vong au Laos. Mais le 13 août le Viêt-minh lance un mouvement insurrectionnel, impose l'abdication de l'empereur Bao Daï, et fonde la République démocratique du Viêt-nam le 2 septembre. Dirigée par Hô Chi Minh, la République démocratique du Viêt-nam va s'opposer aux tentatives de reconquêtes françaises.

En octobre 1945, 55 000 hommes envoyés par de Gaulle et commandés par le général Leclerc reprennent la Cochinchine, le Cambodge et une partie du Laos mais rien ne sera plus comme avant. Si un accord de paix est conclu le 6 mars 1946 entre Hô Chi Minh et le représentant du gouvernement français, Jean Sainteny, celui-ci ne tiendra pas. Haut-commissaire du gouvernement dans la région, l'amiral Thierry d'Argenlieu condamne en effet cet accord qui reconnaît la République démocratique du Viêt-nam dans le cadre de l'Union française et qui envisage la réunion des trois composantes du pays après référendum.

Le 1^{er} juin 1946 Thierry d'Argenlieu fonde une République de Cochinchine au Sud, tandis que le général Valluy se prépare à envahir le Nord. La guérilla communiste réplique en attaquant les Français qui ripostent en bombardant Haïphong le 23 no-

vembre. Le 19 décembre 1946 Hô Chi Minh déclenche l'insurrection.

Conduite par l'armée de métier, face à une guérilla remarquablement organisée qui tient les campagnes et une partie du pays, la première grande guerre coloniale française va durer sept ans et demi. Après la victoire des communistes en Chine en 1949 elle devient en outre une zone d'affrontement de la guerre froide. En 1954, la défaite française sera totale.

- Le déroulement de la guerre

1947	sept.	Les troupes françaises comprennent 115 000 hommes.
1948	5 juin	Pour tenter d'isoler les communistes la France reconnaît l'indépendance du Viêt-nam dirigé par Bao Dai. Le pays devient un État associé de l'Union française.
1949	8 mars	La Cochinchine est rattachée au Viêt-nam de Bao Dai.
	8 nov.	Le Cambodge obtient son indépendance et devient un État associé de l'Union française.
1950	29 janv.	Le Laos obtient son indépendance et devient un État associé de l'Union française.
1950		La République démocratique du Viêt-nam est reconnue par la Chine et par l'URSS. L'aide militaire chinoise au Viêt-minh est massive. Début de l'aide financière américaine à la France.
	mai	Début de la guerre de Corée.
	25 juin	Lourde défaite militaire française au Nord du Tonkin.
	25 juin	
1951	janv.	Le général de Lattre de Tassigny sauve une partie du Tonkin et repousse les attaques du Viêt-minh. Il met en place une armée vietnamienne (en 1953 l'ensemble des troupes de l'Union française rassemblera 450 000 hommes).

1952		Après le décès de de Lattre de Tassigny, le général Salan doit évacuer plusieurs positions au Nord du Viêt-nam.
1953	janv.- mai	Nouveaux replis français au Tonkin, offensive du Viêt-minh en Annam et au Laos.
	27 juil.	Fin de la guerre de Corée, la Chine accentue son aide au Viêt-minh.
1954	13 mars- 7 mai	Bataille de Diên Biên Phu, triomphe du Viêt-minh.
	21 juil.	Signature des accords de Genève qui mettent un terme à la guerre d'Indochine. Le Laos, le Cambodge et le Viêt-nam deviennent véritablement indépendants. Le Nord-Viêt-nam est dirigé par le Viêt-minh et le Sud par des nationalistes non communistes mais des élections doivent régler le problème de la réunification du pays avant deux ans. Or ces élections n'auront jamais lieu.
1956	avril	Les derniers soldats français quittent le Sud-Viêt-nam.

- Bilan

La colonisation française en Asie est définitivement terminée (en novembre 1954, la France a également rendu à l'Inde ses derniers comptoirs).

L'Union française a perdu environ 92 000 hommes, dont 20 685 métropolitains, 11 620 légionnaires, 15 299 Africains, 46 000 Indochinois.

L'équivalent de 11 milliards de dollars ont été dépensés, dont 4,2 par les USA.

Vaincus, les militaires français rêvent de revanche et rejettent la responsabilité de l'échec sur les hommes politiques.

L'échec français en Indochine va encourager les mouvements indépendantistes dans les autres colonies.

LA GUERRE D'ALGÉRIE (1954-1962)

Lorsque commence la colonisation française en 1830, l'Algérie – dominée par les Turcs – n'est pas un État-nation. En revanche l'Islam est un facteur d'unité et la conquête est difficile. De 1832 à 1847 l'émir Abd el-Kader conduit une guerre interminable contre les Français. Après sa reddition, l'Algérie connaît encore plusieurs soulèvements comme celui de la Kabylie en 1871. Pourtant l'Algérie s'impose rapidement comme une colonie de peuplement. En 1954 un million d'Européens y vivent depuis plusieurs générations aux côtés de 8,5 millions de Musulmans.

Divisée en trois départements dès 1848, dépendant du ministère de l'Intérieur, l'Algérie est constituée d'une société duale dans laquelle les européens possèdent l'essentiel du pouvoir économique et la quasi-totalité du pouvoir politique. En effet, si quelques centaines de propriétaires musulmans disposent de grands domaines et vivent beaucoup mieux que la masse des "petits blancs" prolétarisés, l'inégalité règne entre les deux communautés au détriment des Algériens.

En 1954, le revenu individuel moyen du paysan musulman est d'environ 22 000 francs, contre 780 000 francs pour l'agriculteur européen. Un enfant d'Algérien sur dix va à l'école et les Musulmans sont en règle générale privés de la citoyenneté française.

Cette double disparité – économique et politique – est à l'origine de l'essor du nationalisme algérien. Cherchant d'abord sa voie entre l'égalité avec les Français et l'indépendance, le nationalisme basculera vers la seconde solution à cause des demi-mesures gouvernementales et des blocages des Européens d'Algérie. Le nationalisme fait ainsi de l'indépendance "la valeur fondatrice suprême" qui transforme l'indigène en citoyen (Benjamin Stora).

La guerre va durer huit ans, provoquer la chute de la IV^e République et se terminer par une nouvelle défaite française après le désastre indochinois.

– Le prélude (1945-1954)

1945

8-13 mai Émeutes à Sétif et à Guelma dans le Constantinois. 103 morts parmi les Européens, des milliers parmi les Musulmans. Le fossé se creuse entre les deux communautés.

1946

20 oct. Création du "Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques" (MTLD), de Messali Hadj.

1947

15 fév. Le MTLD crée "l'organisation spéciale" pour organiser la lutte armée.

20 sept. Le statut de l'Algérie est adopté. Une Assemblée algérienne composée de deux collèges est mise en place. Elle a peu de pouvoir et les Musulmans ont le même nombre de députés que les Français d'Algérie.

1948

4 et 11 avril Élections à l'Assemblée algérienne. Les résultats sont faussés par les truquages multiples des Européens.

1954

mars-avril Mise en place du "Comité révolutionnaire pour l'unité et l'action en Algérie" (CRUA) qui prépare l'insurrection.

- Insurrection algérienne et impuissance des gouvernements de la IV^e République (1954-1958)

- 1954**
1^{er} nov. Insurrection de la grande Kabylie et des Aurès. La décision a été prise par le CRUA qui se transforme en "Front de libération nationale" (FLN) et crée "l'Armée de libération nationale" (ALN).
- 1955**
5 janv. François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, veut riposter par la force.
20 janv. Opérations de l'armée française dans l'Aurès.
3 avril L'état d'urgence est décrété en Algérie.
- 1956**
Le contingent est envoyé en Algérie. Les effectifs de l'armée française dépassent les 350 000 hommes. La durée du service militaire est portée à 27 mois. Échec de l'expédition française sur le canal de Suez en novembre. Affrontements sanglants entre maquis algériens.
6 fév. Conspué à Alger, Guy Mollet capitule et se prépare à intensifier la guerre.
12 mars L'Assemblée nationale vote les pouvoirs spéciaux à Guy Mollet.
- 1957**
Les succès militaires français (bataille d'Alger, quadrillage du pays, fermeture des frontières avec la Tunisie et le Maroc), ne peuvent empêcher les divisions de l'opinion publique sur le problème algérien, la torture et les ratonnades.
13 mai Les manifestants s'emparent du gouvernement général à Alger et forment un comité de salut public présidé par le général Massu.
1^{er} juin Investiture du gouvernement du général de Gaulle.
4 juin Le général de Gaulle s'écrie devant la foule à Alger : "Je vous ai compris !"
19 sept. Création du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA).

- Fin laborieuse de la guerre d'Algérie (1958-1962)

- 1958**
23 oct. De Gaulle propose la "paix des braves".
- 1959**
16 sept. De Gaulle reconnaît le droit à "l'autodétermination" des Algériens.
- 1960**
24 janv.-1^{er} fév. Les partisans de l'Algérie française organisent la "semaine des barricades" à Alger.
5 mars De Gaulle parle "d'Algérie algérienne".
14-29 juin De Gaulle propose aux chefs du FLN de négocier mais les pourparlers échouent.
- 1961**
8 janv. Référendum sur la politique algérienne du général de Gaulle (75 % de "oui" en métropole, 69 % en Algérie).
fév. Création de l'Organisation de l'armée secrète (OAS).
17 mars La France et le GPRA envisagent des pourparlers.
22-25 avril Échec du putsch des généraux Challe, Salan, Jouhaud et Zeller.
20 mai Début des négociations à Évian.
17 oct. Des Algériens manifestent à Paris. La répression policière est extrêmement violente et fait des dizaines de morts.
- 1962**
8 fév. Manifestation anti-OAS à Paris. L'intervention de la police est une nouvelle fois violente : 8 morts au métro Charonne.
mars-avril Nombreux attentats désespérés de l'OAS.
18 mars Signature des accords d'Évian.
26 mars L'armée française tire sur les manifestants européens à Alger (rue d'Isly) : 46 morts.
8 avril L'indépendance de l'Algérie est approuvée par référendum à une écrasante majorité en France (90 % de "oui").
1^{er} juil. Référendum sur l'autodétermination en Algérie (99 % de "oui").
3 juil. La France reconnaît officiellement l'indépendance de l'Algérie.
5 juil. Enlèvement et exécutions de "pieds-noirs" à Oran.

fin août | Début de l'élimination des harkis.
9 sept. | Le colonel Houari Boumediene fait son entrée à Alger.

- Bilan

De 1954 à 1962, près de 2 000 000 de soldats français ont traversé la Méditerranée.

Politiquement, le conflit a entraîné la chute de six présidents du Conseil en France et l'effondrement de la IV^e République.

Si le coût de la guerre est difficile à chiffrer étant donné la diversité des frais engagés, il est considérable (de 27 à 50 milliards de francs selon les estimations).

Environ 1 000 000 de pieds-noirs doivent quitter l'Algérie en 1962.

Près de 25 000 soldats français ont été tués.

2788 civils français ont été tués (875 ont disparu).

Des milliers de harkis ont été massacrés (de 30 000 à 150 000 selon les estimations).

234 000 à 290 000 musulmans ont été exécutés par l'armée française, l'OAS ou l'ALN.

La France conserve des bases militaires qu'elle abandonnera avant les dates prévues par les accords d'Évian. Elle s'engage dans une coopération financière, technique et culturelle avec l'Algérie.

L'État algérien nationalise les terres des derniers colons (1963), les mines (1966), les entreprises industrielles (1968) et le pétrole du Sahara (1971).

La France gracie les membres de l'OAS en juin 1968.

Cadres, officiers et généraux français, condamnés ou sanctionnés pour avoir participé à la subversion contre la République, sont réhabilités le 24 novembre 1982.

LA FRANCE GAULLISTE (1958-1969)

Le 1^{er} juin 1958 de Gaulle devient à 67 ans le dernier président du Conseil de la IV^e République. Le 2 juin, il reçoit les pleins pouvoirs pour six mois et s'engage à réformer la Constitution. Son gouvernement rassemble la majorité des forces politiques du pays – socialistes, radicaux, MRP, Indépendants – à l'exception des communistes et de quelques personnalités comme Mendès France ou François Mitterrand.

Le 28 septembre 1958 de Gaulle fait approuver par référendum la Constitution de la V^e République à une écrasante majorité (79,2 % de "oui"). Fin novembre, le nouveau parti gaulliste, l'Union pour la Nouvelle République (UNR), remporte les élections législatives. Le 21 décembre, 78,5 % des grands électeurs accordent leurs suffrages au général de Gaulle qui devient le premier président de la V^e République. Le 10 janvier 1959 Michel Debré forme un gouvernement composé d'UNR, de MRP et d'Indépendants.

De 1958 à 1962, de Gaulle termine la guerre d'Algérie, achève la décolonisation de l'Afrique Noire, réaffirme sa préférence pour une "Europe des États", relance l'économie et impose une modification de la Constitution avec l'élection du président de la République au suffrage universel.

Si une partie des centristes l'abandonne en 1962, si les socialistes entrent dans l'opposition et renouent le dialogue avec les communistes, le général domine encore la vie politique jusqu'en 1967. Mettant l'accent sur l'indépendance et la force de la France, il s'appuie sur des gouvernements pilotés par Georges Pompidou qui bénéficie globalement d'une vigoureuse croissance économique.

En revanche, les événements de 1968 marquent une coupure car pour la première fois le général est dépassé par la contestation publique. Si les élections législatives de juin 1968 voient triompher les candidats gaullistes de l'Union pour la

Défense de la République (ex-UNR), la victoire n'est pas solide. La peur du désordre, plus que le soutien à la politique suivie, est à l'origine du succès. Un an plus tard, le 27 avril 1969, le référendum sur la régionalisation et la réforme du Sénat est un échec. De Gaulle démissionne et se retire définitivement de la vie politique.

- L'établissement de la V^e République (1958-1962)

1958

- 1^{er} juin L'Assemblée nationale investit le gouvernement du général de Gaulle.
- 4 juin Voyage de De Gaulle en Algérie.
- 20 août Voyage de De Gaulle en Afrique Noire. Il proclame que lors du référendum sur la nouvelle Constitution, les Africains devront choisir entre l'intégration dans la "Communauté" qui remplacera l'Union française ou l'indépendance et la sécession (seule la Guinée se prononcera pour la seconde solution le 28 septembre).
Les États de la "Communauté" s'administrent eux-mêmes sauf dans quelques domaines particuliers comme la politique étrangère, la défense ou la monnaie. Le président de la République préside le Conseil exécutif de la Communauté constitué du Premier ministre, des chefs de gouvernement des États membres et des ministres chargés des Affaires communes. Le pouvoir consultatif appartient à un Sénat composé des délégués des États (la métropole a 186 délégués sur 284). L'essentiel des pouvoirs appartient à la France, mais il est possible de demander l'indépendance à tout moment.
- 23
30 nov. Victoire des candidats gaullistes (UNR) aux élections législatives. Effondrement des communistes qui passent de 25,3 % des voix (en 1956) à 19,2 % et de 150 à 10 sièges à cause du nouveau mode d'élection des députés (scrutin majoritaire).

1959

- 8 janv. De Gaulle prend ses fonctions de président de la République et de la Communauté. Michel Debré est nommé Premier ministre.
- 20 fév. Nomination du Conseil constitutionnel.

1960

- 1^{er} janv. Mise en circulation du nouveau franc.
- 13 fév. Explosion de la première bombe A française.
- 3 avril Création du Parti socialiste unifié (PSU).
- janv.-
nov. Indépendance du Cameroun, du Togo, du Mali, du Dahomey, du Niger, de la Haute-Volta, de la Côte-d'Ivoire, du Tchad, de la République centrafricaine, du Congo, du Gabon, du Sénégal et de la Mauritanie. Des accords de coopération avec la France sont conclus et les pays indépendants restent dans la zone franc.

1961

- 8 janv. Référendum sur la politique algérienne du général de Gaulle (75,2 % de "oui").
- 23 avril Mise en œuvre de l'article 16 de la Constitution, après le coup de force des militaires à Alger.
- 30 sept. Fin de la mise en œuvre de l'article 16.

1962

- 8 avril Référendum sur les accords d'Évian (90,7 % de "oui").

- La force du gaullisme (1962-1967)

1962

- 14 avril Georges Pompidou est nommé Premier ministre
- 22 août De Gaulle échappe à un attentat de l'OAS au Petit-Clamart.
- 1^{er} oct. Le Conseil d'État estime non constitutionnel le recours à l'article 11 pour réviser la Constitution.
- 1^{er} oct. L'Assemblée nationale vote la motion de censure sur la révision de la Constitution par 430 voix contre 280. Le gouvernement Pompidou démissionne le 6 octobre.
- 10 oct. Dissolution de l'Assemblée.
- 28 oct. Référendum sur l'élection du Président de la République au suffrage universel (62,2 % de "oui").
- 18-
25 nov. Victoire de l'UNR aux élections législatives, malgré les accords de désistements entre la SFIO et le PCF.
- 27 nov. Georges Pompidou redevient Premier ministre.

1963

- 4 janv. Création de la Cour de sûreté de l'État, chargée de juger en temps de paix les infractions contre la sûreté de l'État (elle sera supprimée le 4 août 1981).
- 22 janv. Traité de coopération franco-allemand.
- 22 janv. La cour militaire de justice condamne à mort les principaux conjurés du Petit-Clamart.

1964

- 27 janv. La France reconnaît la Chine communiste.
- 14 mars Création de 21 régions de programme dont la responsabilité est confiée au préfet de Région.
- 16 déc. L'Assemblée nationale unanime déclare imprescriptibles les crimes contre l'humanité.

1965

- sept.-oct. La SFIO, le PCF et le Parti radical soutiennent la candidature de François Mitterrand aux élections présidentielles de 1965.
- 19 déc. De Gaulle est élu président de la République au deuxième tour avec 55,2 % des suffrages exprimés.

1966

- 2 fév. Création du Centre démocrate.
- 4 mars La France quitte le commandement intégré de l'OTAN.
- 4 mars Voyage de De Gaulle en URSS.
- 1^{er} sept. En voyage au Cambodge, de Gaulle dénonce la guerre que les USA imposent au Viêt Nam.
- 20 déc. Accord électoral FGDS/PCF.

1967

- 5-12 mars Élections législatives. Victoire des gaullistes, mais la gauche non communiste et le PCF progressent.
- 21 juin De Gaulle condamne l'action militaire d'Israël au Proche-Orient.
- 19 déc. Vote de la loi autorisant la contraception.

- Le crépuscule du gaullisme (1968-1969)**1968**

- mars-avril Manifestations étudiantes dans les universités.
- 3 mai La police fait évacuer la Sorbonne.
- 10 mai Nuit d'émeute au quartier latin.
- 13 mai Grève générale dans tout le pays. Défilés à Paris et en province. Occupation de la Sorbonne par les étudiants.
- 20 mai Dix millions de grévistes environ.
- 24 mai De Gaulle annonce un référendum sur la participation.
- 27 mai Accords de Grenelle entre les syndicats, le patronat et le gouvernement.
- 29 mai De Gaulle va à Baden-Baden rencontrer Massu.
- 30 mai De Gaulle dissout l'Assemblée nationale. Les gaullistes défilent à Paris et dans plusieurs villes de France.
- 23-30 juin Élections législatives. Triomphe des gaullistes face à une gauche divisée.
- 10 juil. Maurice Couve de Murville devient Premier ministre.

1969

- 17 mars Le Conseil d'État juge sévèrement l'utilisation du référendum pour réformer le Sénat.
- 10 avril De Gaulle annonce qu'il abandonnera ses fonctions si le "non" l'emporte au référendum.
- 27 avril Victoire du "non" (52,4 % des suffrages exprimés). De Gaulle démissionne. Le président du Sénat, Alain Poher, assure l'intérim de la présidence de la République.

DE GEORGES POMPIDOU À VALÉRY GISCARD D'ESTAING (1969-1974)

La démission du général de Gaulle en avril 1969 laisse le champ libre à Georges Pompidou soutenu par un ensemble de courants politiques qui vont de l'UDR à quelques centristes, en passant par les Républicains indépendants. L'ancien Premier ministre affronte le président du Sénat, Alain Poher, qu'appuie la droite libérale, la majorité des centristes et une partie de la gauche non communiste. Il défie également plusieurs candidats de gauche qui n'ont pas réussi à s'entendre. Arrivé largement en tête au premier tour, Georges Pompidou domine Alain Poher au second avec 58,2 % des suffrages exprimés. Gaulliste, il poursuit la politique du général mais s'intéresse davantage aux problèmes économiques et accepte l'entrée du Royaume-Uni dans le Marché commun. S'il bénéficie d'une bonne conjoncture économique pendant les quatre premières années de son septennat, le "choc pétrolier" de l'automne 1973 casse la dynamique et provoque un ralentissement durable de la croissance. La montée du chômage, l'inflation et le malaise social permettent à la gauche de redresser la tête. Ayant signé un "programme commun de gouvernement" en 1972, socialistes et communistes misent désormais sur l'union pour arriver au pouvoir.

† Le décès de Georges Pompidou, le 2 avril 1974, provoque des élections présidentielles anticipées qui voient s'affronter une gauche solidaire derrière François Mitterrand et une droite divisée avec Jacques Chaban-Delmas et Valéry Giscard d'Estaing. Giscard d'Estaing l'emporte au second tour devant François Mitterrand mais son avance est infime (50,8 % des suffrages exprimés). Issu de la droite libérale, le nouveau président de la République multiplie les réformes en mettant l'accent sur les institutions, les problèmes sociaux et l'évolution des mœurs. Cependant, l'aggravation de la crise économique et les critiques de plus en plus sévères des gaullistes à l'encontre de sa politique,

s'accompagnent d'un mécontentement croissant de l'opinion publique. Si la rupture de l'union de la gauche en 1977, permet à la droite de remporter une victoire inespérée aux élections législatives de 1978, les présidentielles de 1981 marquent la fin d'une époque. Après 23 ans de règne, la droite cède la place à une gauche recomposée au profit du courant socialiste.

– La présidence de Georges Pompidou : un successeur gaulliste au pouvoir (1969-1974)

1969

- 15 juin Georges Pompidou est élu président de la République.
- 21 juin Jacques Chaban-Delmas est nommé Premier ministre.
- 4 juil. Des centristes favorables à Pompidou créent le Centre démocratie et progrès.
- 15 juil. Naissance du nouveau Parti socialiste qui rassemble l'ancienne SFIO et plusieurs clubs socialistes.

1970

- 29 avril Les femmes peuvent passer le concours d'entrée à l'École polytechnique.
- 9 nov. Mort du général de Gaulle.
- 17 déc. L'âge d'éligibilité aux conseils municipaux et généraux est abaissé à 21 ans.

1971

- 11 juin François Mitterrand prend la direction du PS.
- 3 nov. Création du Mouvement réformateur (MR) dirigé par Jean Lecanuet et Jean-Jacques Servan-Schreiber.

1972

- 23 avril Référendum sur l'entrée du Royaume-Uni dans la CEE (68,3 % de "oui", mais 39,7 % d'abstentions).
- 27 juin Le PCF et le PS signent un accord sur un programme commun de gouvernement (les radicaux de gauche les rejoindront un peu plus tard).
- 5 juil. Pierre Messmer est nommé Premier ministre.
- 4 oct. Création du Mouvement des radicaux de gauche.

17 déc. Georges Marchais est élu secrétaire général du PCF à la place de Waldeck Rochet qui avait succédé à Maurice Thorez en 1964.

1973

4-11 mars Élections législatives. Victoire de la majorité grâce au soutien des centristes. Progrès sensible des socialistes qui font désormais jeu égal avec le PCF.

1974

5 avril Alain Poher, président du Sénat, s'installe à l'Élysée, après le décès de Georges Pompidou le 2 avril.

18 avril Le Conseil constitutionnel valide 12 candidatures, sur un total de 22, pour les élections présidentielles (100 signatures d'élus sont nécessaires pour parrainer un candidat).

5 mai Premier tour des élections présidentielles. François Mitterrand recueille 43,2 % des suffrages exprimés, Valéry Giscard d'Estaing 32,6 %, Jacques Chaban-Delmas 15,1 %.

19 mai Victoire de Giscard d'Estaing avec 424 000 voix d'avance sur François Mitterrand.

- Le septennat giscardien (1974-1981) : la fin de l'État gaulliste

1974

27 mai Jacques Chirac est nommé Premier ministre.

28 juin Le Parlement vote la loi sur la majorité à 18 ans.

16 juil. Françoise Giroud est nommée secrétaire d'État à la condition féminine.

7 août La loi modifie le statut de l'ORTF qui éclate en 7 établissements autonomes.

21 oct. Réuni à Versailles, le Congrès approuve la modification du droit de saisine du Conseil constitutionnel. 60 députés ou 60 sénateurs peuvent désormais saisir le Conseil sur la constitutionnalité de la loi. Avant cette réforme, seuls le président de la République, le Premier ministre et les présidents des deux assemblées pouvaient le faire.

4 déc. La loi autorise la vente des produits contraceptifs en pharmacie et leur remboursement par la Sécurité sociale.

1975

17 janv. La loi Veil sur l'interruption volontaire de grossesse autorise l'avortement.

11 juil. La loi introduit le divorce par "consentement mutuel".

31 déc. La loi réforme le statut de Paris qui aura désormais un maire élu.

1976

21 mai Création du Centre des démocrates sociaux (CDS).

18 juin Une loi organique fixe à 500 le nombre de signatures d'élus pour être candidat à la présidence de la République. Les parrainages doivent provenir d'au moins 30 départements ou territoires d'outre-mer.

25 août Raymond Barre est nommé Premier ministre.

5 déc. L'UDR se transforme en RPR.

1977

25 mars Jacques Chirac est élu maire de Paris.

19 mai Création du Parti républicain (PR) qui succède aux Républicains indépendants.

14 sept. Rupture de l'union de la gauche après des mois de tensions et de négociations.

6 oct. Adoption de la loi "informatique et liberté" et création d'une Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL). La loi entrera en vigueur le 6 janvier 1978. La CNIL doit en particulier contrôler l'application de l'informatique au traitement des informations nominatives, afin de défendre les droits de l'homme et la vie privée.

1978

1^{er} fév. Création de l'UDF qui rassemble le PR, le CDS et le Parti radical. Cette formation centriste et libérale a pour ambition de devenir le parti du président de la République.

12-19 mars Élections législatives. Succès de la majorité malgré la progression des socialistes qui dépassent le PCF.

1979

10 juin Premières élections au suffrage universel pour le Parlement européen. Faible participation (39,2 % d'abstentions). Bons résultats pour la majorité présidentielle (succès de l'UDF, échec du RPR). Stabilité à gauche.

10 oct. | *Le Canard enchaîné* soutient que Giscard d'Estaing a reçu des diamants de Bokassa lorsqu'il était empereur de Centrafrique.

1980

18 déc. | Les députés votent la loi "sécurité et liberté", destinée à renforcer la sécurité et à faciliter les contrôles d'identité.

1981

26 avril | Premier tour des élections présidentielles. Avec 28,3 % des suffrages exprimés, Valéry Giscard d'Estaing devance François Mitterrand (25,8 %). Le PCF perd un quart de ses électeurs (Georges Marchais ne rassemble que 15,3 % des voix).

10 mai | François Mitterrand est élu président de la République avec 51,75 % des suffrages exprimés.

LES ANNÉES MITTERRAND (1981-1995)

Pour la première fois depuis le début de la Ve République la gauche arrive au pouvoir en 1981 avec la victoire de François Mitterrand à l'élection présidentielle. Pour la seconde fois depuis la Libération quelques ministres communistes entrent au gouvernement. Les élections qui suivent la dissolution de l'Assemblée nationale complètent ce succès en donnant une écrasante majorité aux socialistes qui affirment vouloir "changer la vie". Lyrique, Jack Lang annonce que le pays passe "de l'ombre à la lumière". Surprise et déboussolée, la droite veut se persuader que "l'expérience socialiste" sera de courte durée. La réalité décevra rapidement les uns et les autres.

Après quelques mois d'euphorie et la multiplication des réformes, les problèmes économiques et sociaux – chômage, montée de l'exclusion – imposent en effet aux socialistes des mutations douloureuses. Il ne s'agit plus désormais de "rompre avec le capitalisme" mais au contraire de l'aménager par une gestion rigoureuse en réhabilitant l'entreprise privée. La déception, puis la désillusion gagnent alors progressivement une partie

de l'électorat socialiste, tandis que le déclin du PCF s'accélère. De son côté la droite classique ne parvient pas à profiter pleinement de la situation. C'est au contraire l'extrême droite qui redresse la tête en dénonçant l'insécurité et l'immigration.

En 1986, la gauche perd les élections législatives, ce qui provoque la première cohabitation de la Ve République. Jacques Chirac dirige un gouvernement de droite tandis que François Mitterrand reste au sommet de l'État. Mais en deux ans, François Mitterrand parvient à fragiliser la position de son Premier ministre et à remporter haut la main les présidentielles de 1988. Il est ainsi le premier président de la Ve République à accéder par deux fois à la plus haute marche de l'État grâce au suffrage universel.

L'ivresse de 1981 a cependant disparu et la dissolution de l'Assemblée nationale en 1988 ne donne qu'une majorité relative aux socialistes. Les gouvernements Rocard, Cresson et Bérégovoy, ne parviennent pas à créer une dynamique économique et sociale et à enrayer durablement l'essor du chômage. Comme, en outre, des scandales politico-financiers discréditent différentes personnalités de la majorité, les élections législatives de 1993 sanctionnent sévèrement le Parti socialiste. Il perd près de la moitié de ses électeurs et la direction du gouvernement. La droite revient en force aux affaires dans une seconde cohabitation pilotée par Édouard Balladur. Gravement malade, François Mitterrand assume pourtant jusqu'au bout son mandat présidentiel, devenant ainsi le premier président de la Ve République à avoir accompli deux septennats.

- Le premier septennat de François Mitterrand (1981-1988)

1. Les gouvernements socialistes Mauroy et Fabius (1981-1986)

1981

- 21 mai François Mitterrand devient officiellement président de la République. Pierre Mauroy est nommé Premier ministre.
- 14-21 juin Élections législatives : le PS et les Radicaux de gauche recueillent 37,8 % des suffrages exprimés (au premier tour) et 283 sièges sur 488.
- 23 juin 4 ministres communistes entrent au gouvernement.
- 18 sept. Les députés abolissent la peine de mort.
- 2 oct. Les députés votent la loi autorisant la création de radios privées locales.

1982

- 13 janv. Ordonnance du gouvernement qui fixe la durée du travail à 39 heures et accorde la 5^e semaine de congés payés.
- 13 fév. La loi sur les nationalisations est promulguée. Elle concerne 5 grands groupes industriels, 39 banques, 2 compagnies financières.
- 3 mars Promulgation de la loi Defferre sur la décentralisation. Elle prévoit que le pouvoir exécutif est confié au président de l'Assemblée régionale élue au suffrage universel direct. Une série de moyens et de compétences de l'État sont transférés aux Assemblées régionales. Parallèlement, le pouvoir exécutif du préfet est transféré au président du Conseil général dans le département.
- 25 mars Ordonnance fixant la retraite à 60 ans.
- 31 août Mise en place de la Haute Autorité de l'audiovisuel chargée de veiller à l'indépendance de la radiotélévision. Elle est composée de 9 membres nommés par les présidents de la République, de l'Assemblée nationale et du Sénat. Elle désigne les présidents des sociétés de radio et de télévision.

1983

- 25 mars Deuxième plan de rigueur qui prévoit une réduction du déficit budgétaire (des mesures de rigueur avaient déjà été prises en juin 1982 avec le blocage des prix et des salaires).
- 31 mai Abrogation de la loi "sécurité et liberté" (voir p. 120).

1984

- 17 juin Élections européennes. Défaite de la gauche, nouvel effondrement du PCF, essor de l'extrême droite.
- 24 juin Plus d'un million de personnes manifestent à Paris pour défendre l'école privée et dénoncer le projet du ministre de l'Éducation nationale Alain Savary.
- 12 juil. Le projet de loi sur l'enseignement privé est retiré.
- 17 juil. Démission de Pierre Mauroy, nomination de Laurent Fabius au poste de Premier ministre. Les communistes refusent de participer au gouvernement.
- 4 nov. Lancement de Canal Plus.

1985

- 7 janv. Après des mois de tensions et plusieurs morts en Nouvelle-Calédonie, Edgar Pisani propose un statut d'État indépendant associé à la France et prévoit d'organiser un référendum d'autodétermination.
- 26 janv. Coluche lance les Restaurants du cœur.
- 26 janv. Le conseil des ministres adopte un projet de loi sur la Nouvelle-Calédonie qui prévoit la création de quatre régions dirigées chacune par un conseil élu au suffrage universel. Le congrès du territoire rassemblera les membres des conseils et remplacera l'Assemblée territoriale.
- 26 janv. Le Conseil des ministres autorise la création de chaînes de télévision privées. La loi sera votée le 29 novembre.
- 29 sept. En Nouvelle-Calédonie les élections régionales donnent 60,8 % des voix aux anti-indépendantistes et 35,2 % aux indépendantistes.
- 20 déc. La loi interdit à un homme politique de cumuler plus de deux mandats électifs.

1986

- 16 mars Élections législatives à la proportionnelle. Victoire de la droite (RPR, UDF) et nouveau recul du PCF.
- Les premières élections régionales au suffrage universel donnent à la droite 20 présidences de Conseil régional sur 22.

2. La première cohabitation (1986-1988)

1986

- 20 mars** Jacques Chirac (RPR) est nommé Premier ministre. Il annonce le recours aux ordonnances.
- 26 mars** François Mitterrand précise qu'il n'acceptera qu'un nombre limité d'ordonnances.
- 9 avril** Le Conseil des ministres approuve le projet de loi habilitant le gouvernement à prendre par ordonnances des mesures économiques et sociales, en particulier la privatisation d'entreprises publiques.
- 14 mai** Projet de loi sur la privatisation de TFI et sur le remplacement de la Haute Autorité par la CNCL (Commission nationale de la communication et des libertés). La CNCL sera mise en place le 12 novembre.

1987

- 31 janv.** Privatisation de Paribas.
- fév.-avril** Privatisation de plusieurs chaînes de télévision.
- mai-oct.** Privatisation du CCF, de la CGE, de Suez.

1988

- 27 janv.** Privatisation de Matra.
- mars 1986-
mai 1988** Le gouvernement se heurte à de nombreuses difficultés en Nouvelle-Calédonie et refuse d'entendre les indépendantistes. Des affrontements font plusieurs victimes.
- 24 avril-
8 mai** Élection présidentielle. Victoire de François Mitterrand au second tour (54 % des voix) devant Jacques Chirac. Forte progression du Front national au premier tour (14,39 % des voix) et marginalisation du PCF qui réalise le plus faible score de son histoire (6,76 % des voix).

- Le second septennat de François Mitterrand (1988-1995)

1. Les gouvernements socialistes Rocard, Cresson, Bérégovoy (1988-1993)

1988

- 10 mai** Michel Rocard est nommé Premier ministre.
- 18 mai** Création du revenu minimum d'insertion (RMI). La loi sera votée le 30 novembre.
- 5-
12 juin** Élections législatives après la dissolution de l'Assemblée. Succès des socialistes et de leurs alliés qui ne disposent cependant que d'une majorité relative (275 sièges sur 577).
- 26 juin** Accord de Matignon sur la Nouvelle-Calédonie entre anti-indépendantistes et indépendantistes.
- 6 nov.** Référendum sur le statut de la Nouvelle-Calédonie (80 % de "oui", mais 63,1 % d'abstentions). Création de trois provinces administrées par des assemblées de province élues au suffrage universel et par un congrès territorial.
- 22 déc.** Création du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) en remplacement de la CNCL. Les 9 membres du CSA sont nommés.

1989

- 18 juin** Élections européennes. Victoire de la liste RPR/UDF, repli des socialistes, percée des "Verts".
- 20 juin** Projets de lois du Conseil des ministres sur le financement des partis politiques et des campagnes électorales. Les lois seront votées le 22 décembre. L'amnistie des délits politico-financiers - antérieurs au 15 juin 1989 - est prévue, sauf pour les parlementaires.
- 13-
14 juil.** Fête du bicentenaire de la Révolution.

1990

- 17
janv.-
28 fév.** L'armée française participe à la guerre contre l'Irak pour libérer le Koweït. Le ministre de la Défense, Jean-Pierre Chevènement, démissionne le 29 janvier.

1991

- 15 mai Édith Cresson est nommée Premier ministre.
 21 oct. Premières inculpations dans l'affaire du sang contaminé par le virus du Sida.

1992

- 15 janv. Des responsables socialistes sont inculpés dans l'affaire URBA (bureau d'études chargé du financement du PS).
 22 mars Lourde défaite des socialistes aux élections régionales.
 9 avril Le Conseil constitutionnel juge que l'autorisation de ratifier le traité de Maastricht nécessite une révision de la Constitution. Réuni à Versailles, le Congrès adoptera le projet de révision le 23 juin.
 2 avril Pierre Bérégovoy est nommé Premier ministre.
 août-sept. Le référendum sur le traité d'union européenne (traité de Maastricht) divise la droite et la gauche. Charles Pasqua, Philippe Séguin (RPR), Philippe de Villiers (UDF), le Front national et le PCF appellent à voter "non". Valéry Giscard d'Estaing (UDF), Jacques Chirac (RPR) et les socialistes appellent à voter "oui". Le "oui" l'emporte de justesse le 20 septembre (51,04 % des suffrages exprimés).
 19-20 déc. Le Parlement adopte la proposition de résolution visant à mettre en accusation Laurent Fabius, Edmond Hervé et Georgina Dufoix devant la Haute Cour de justice dans l'affaire du sang contaminé au motif de "non assistance à personne en danger".

1993

- 21-28 mars Élections législatives. Triomphe de la droite qui emporte 484 sièges sur 577.

2. La seconde cohabitation (1993-1995)

1993

- 29 mars Édouard Balladur (RPR) est nommé Premier ministre.
 1^{er} mai Suicide de Pierre Bérégovoy.
 26 mai Le Conseil des ministres adopte un projet de loi de privatisations de plusieurs sociétés appartenant au secteur public concurrentiel.
 28 août Décret sur la réforme des retraites du secteur privé. La durée de cotisation passera progressivement de 37,5 à 40 ans.
 4 oct. Privatisation de la BNP.

QUAND

- 20 oct. Le Sénat adopte définitivement le projet de loi organique sur la Cour de justice de la République.
 20 oct. Privatisation de Rhône-Poulenc.
 19 nov. Le congrès adopte le projet de loi constitutionnelle relatif aux accords de Schengen en matière de droit d'asile. La France ne sera plus obligée d'examiner les dossiers des réfugiés passés dans un autre État signataire des accords de Schengen.

1994

- 10 fév. Privatisation d'Elf Aquitaine.
 Bernard Tapie est mis en examen dans l'affaire du match Valenciennes-OM.
 3 mai Privatisation de l'UAP.
 12 juin Élections européennes. Échec des listes RPR/UDF et PS, bons scores des listes protestataires.
 28 juin L'Assemblée nationale vote la levée de l'immunité parlementaire de Bernard Tapie (radical de gauche).
 25 juil. Mise en examen du maire RPR de Grenoble, Alain Carignon.
 3 nov. Privatisation partielle de Renault.
 20 nov. Philippe de Villiers lance le Mouvement pour la France.

1995

- 14 fév. Privatisation partielle de la Seita.
 7 mai Élection présidentielle. Jacques Chirac est élu Président de la République au second tour avec 52,64 % des suffrages exprimés. Il bat le candidat socialiste Lionel Jospin. 21 ans après la mort de Georges Pompidou, un gaulliste retrouve le chemin de l'Élysée.

TRIOMPHE ÉPHÉMÈRE DE LA DROITE (depuis 1995)

En mai 1995 la droite est en position de force. Elle dispose d'une majorité écrasante à l'Assemblée nationale, dirige le Sénat, contrôle la quasi totalité des Conseils régionaux et occupe le sommet de l'État. Pourtant cette puissance remarquable est moins solide qu'il n'y paraît. Plusieurs éléments portent en eux des germes de fragilité. Le premier est lié à l'élection présidentielle qui a vu s'affronter deux gaullistes : Jacques Chirac et Édouard Balladur. Les attaques en règle des deux côtés ont laissé des traces. Le second tient au contenu de la campagne électorale de Jacques Chirac qui n'a cessé de dénoncer les inégalités sociales – la "fracture sociale" – et la spéculation financière. Or, il apparaît rapidement que les promesses ne seront pas tenues et que la politique de rigueur se poursuivra. Le troisième dépend de l'influence du Front national. Rassemblant 15 % des électeurs il embarrasse la droite classique divisée sur l'attitude à adopter face à l'extrême droite. Enfin, la personnalité du Premier ministre RPR, Alain Juppé, passe mal dans l'opinion publique. Raide, volontiers cassant, il dresse contre lui en quelques mois une partie de plus en plus large de la population.

En avril 1997 Jacques Chirac préfère dissoudre l'Assemblée nationale plutôt que de changer de Premier ministre. Il espère ainsi retrouver une nouvelle légitimité. Las ! l'échec est cinglant le 1^{er} juin. Dominée par le Parti socialiste, la "gauche plurielle" sort vainqueur du scrutin. Lionel Jospin forme un gouvernement socialiste qui comprend des ministres communistes et une écologiste. La troisième cohabitation de la V^e République commence.

QUAND

– La droite au pouvoir (1995-1997)

1995

- 17 mai Jacques Chirac devient officiellement Président de la République. Alain Juppé est nommé Premier ministre.
- 16 juil. Jacques Chirac reconnaît "les fautes commises par l'État" dans la déportation des Juifs de France pendant l'Occupation.
- 31 juil. Le Congrès à Versailles adopte une révision de la Constitution. Le champ des questions pouvant être soumises à référendum est étendu. Une session unique de 9 mois est mise en place pour le Parlement.
- nov.-déc. Grèves dans les transports et dans la fonction publique. Le mouvement dénonce le "plan Juppé" sur le financement de la Sécurité sociale et des retraites. Il critique également les propos de Jacques Chirac sur la réduction des dépenses publiques et sur la poursuite de la politique de rigueur.

1996

- 8 janv. Décès de François Mitterrand.
- 11 juin La loi "Robien" allège les charges des entreprises qui créent des emplois.

1997

- 1^{er} janv. Fin du service national pour les jeunes nés après le 31 décembre 1978. L'armée doit être professionnalisée.
- 21 avril Dissolution de l'Assemblée nationale.
- 25 mai-1^{er} juin Élections législatives. Échec de la droite au premier tour (36,6 % des suffrages exprimés), bon score du Front national (14,94 %), domination de la gauche (44,3 %). L'alliance gauche/écologistes remporte 319 sièges sur 577.

– La gauche "plurielle" aux commandes : la troisième cohabitation (1997-)

1997

- 2 juin Le socialiste Lionel Jospin est nommé Premier ministre.
- été Lancement du plan destiné à favoriser l'emploi des jeunes. Création de milliers d'emplois d'utilité sociale dans les collectivités et dans le secteur associatif.

1998

- fév. Vote de la loi limitant la durée du travail à 35 heures (la mise en place ser. progressive).
- 1998-1999 La privatisation des entreprises du secteur public s'accélère. Les fusions et les absorptions d'entreprises se multiplient.
- 15 mars Élections régionales. Succès de la gauche qui préside désormais sept régions contre une seule auparavant. Défaite relative de la droite handicapée par l'influence du Front national.
La droite accentue ses divisions. Alain Madelin quitte l'UDF pour fonder Démocratie libérale (DL) et se rapprocher du RPR.

1999

- prin-temps La France intervient militairement au Kosovo avec les forces de l'OTAN.
- 13 juin Élections européennes. De plus en plus éclatée la droite subit un nouvel échec (Charles Pasqua quitte le RPR pour fonder le RPF). Divisée également, l'extrême droite s'effondre. La gauche "plurielle" maintient ses positions grâce à la progression des Verts, tandis que la marginalisation du PCF se confirme. Surprise : la liste Chasse, pêche, nature et tradition progresse (6,77 % des voix).
- 14 oct. Le Parlement adopte le Pacte civil de solidarité (PACS).
- 2 nov. Démission du ministre de l'Économie et des Finances, Dominique Strauss-Kahn, mis en cause dans le scandale de la MNEF.
- 9 nov. Le Premier ministre annonce que le projet de loi sur la parité hommes/femmes en politique sera discuté en première lecture au Parlement en janvier 2000.

2000

- 27 mars Le Premier ministre, Lionel Jospin, remanie son gouvernement.

	Société	Culture et vie quotidienne
1944	LA LIBÉRATION - GOUVERNEMENT PROVISOIRE Reconstitution des syndicats. Droit de vote aux femmes.	M. Carné, <i>Les Enfants du paradis</i> .
1945	Nationalisations (usines Renault, banques de dépôt). Création des comités d'entreprise. Création de la Sécurité sociale. Haut comité consultatif de la population et de la famille. Institut national d'études démographiques (A. Sauvy). Système du quotient familial (allègement de l'impôt sur le revenu). Commissariat général au Plan. École nationale d'administration.	Prix Goncourt : J.-L. Bory, <i>Mon village à l'heure allemande</i> . Premier numéro des <i>Temps modernes</i> (J.-P. Sartre, S. de Beauvoir). René Clément, <i>La Bataille du rail</i> .
1946	DÉMISSION DE DE GAULLE - CONSTITUTION DE LA IV ^e RÉPUBLIQUE Nationalisations (Gaz, électricité, compagnies d'assurances). Réorganisation des prestations familiales. Allocations prénatales. Statut des fonctionnaires.	La 4CV Renault au Salon de l'automobile. Premier Festival du cinéma à Cannes.
1947	FIN DU TRIPARTISME - LES COMMUNISTES QUITTENT LE GOUVERNEMENT Grèves en avril-mai (Renault). Grandes grèves de l'automne. Scission entre la CGT et CGT-FO. Organisation de la retraite des cadres.	A. Camus, <i>La Peste</i> . J. Vilar crée le Festival d'Avignon. C. Autant-Lara, <i>Le Diable au corps</i> . C. Dior lance le <i>new-look</i> .
1948	Assurance vieillesse pour certaines catégories de non-salariés. Allocation logement. Grandes grèves de l'automne.	Marcel Cerdan, champion du monde de boxe. Boris Vian à <i>La Rose rouge</i> (cave de Saint-Germain-des-Prés).
1949		S. de Beauvoir, <i>Le Deuxième Sexe</i> . J. Tati, <i>Jour de fête</i> . Triomphe d'Édith Piaf.
1950	Création du SMIG. Meetings en faveur de l'école libre Création des H.L.M.	Aux Noctambules : <i>La Cantatrice chauve</i> , d'E. Ionesco. Premier numéro de la revue <i>Maisons et jardins</i> .
1951	ÉLECTIONS LÉGISLATIVES Loi Barangé en faveur de l'enseignement libre.	Théâtre national populaire (Vilar) : Gérard Philipe joue <i>Le Cid</i> . R. Bresson, <i>Journal d'un curé de campagne</i> A. Camus, <i>L'Homme révolté</i> .

	Société	Culture et vie quotidienne
1952	ANTOINE PINAY - PRÉSIDENT DU CONSEIL	F. Mauriac, prix Nobel de littérature. J. Becker, <i>Casque d'or</i> avec Simone Signoret. Procès Marie Besnard. Affaire Dominic. Le Corbusier construit la <i>Cité radieuse</i> à Marseille.
1953	Été : grands mouvements de grève dans la fonction publique.	Clouzot : <i>Le Salaire de la peur</i> . Fondation de <i>L'Express</i> .
1954	MENDÈS FRANCE - PRÉSIDENT DU CONSEIL Appel de l'abbé Pierre en faveur des « sans-logis ».	Prix Goncourt : <i>Les Mandarins</i> de S. de Beauvoir. F. Sagan : <i>Bonjour Tristesse</i> . Le P.M.U. lance le <i>tiercé</i> . Coco Chanel rouvre sa maison de couture.
1955	Grève de l'impôt lancé par l'UDCA de Pierre Poujade.	Association française du cinéma d'art et d'essai. Citroën : La DS. Mode du blue-jean. Naissance d'Europe 1.
1956	ÉLECTIONS LÉGISLATIVES - GUY MOLLET PRÉSIDENT DU CONSEIL Trois semaines de congés payés. Fonds national de solidarité (pour les vieux) Fondation du Planning familial.	Alain Resnais : <i>Nuit et brouillard</i> . Roger Vadim : <i>Et Dieu créa la femme</i> (avec Brigitte Bardot). Boulez : <i>Le Marteau sans maître</i> .
1957		Prix Goncourt : <i>La Loi</i> de R. Vailland. Dans <i>L'Express</i> , article illustré sur l'éducation sexuelle.
1958	FIN DE LA IV ^e RÉPUBLIQUE - RETOUR DE DE GAULLE Dévaluation, création du franc « lourd » (nouveau franc).	L. Malle : <i>Les Amants</i> . Construction du CNIT à la Défense. H. Alleg : <i>La Question</i> .
1959	DE GAULLE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE - GOUVERNEMENT M. DEBRÉ Obligation scolaire portée à 16 ans. Institution des collèges d'enseignement général. Loi sur l'enseignement privé. Mise en place du système UNEDIC-ASSEDIC (allocations-chômage). Statut de l'ORTF. Ordonnances sur l'intéressement.	Mort d'Albert Camus. R. Queneau : <i>Zazie dans le métro</i> . N. Sarraute : <i>Le Planétarium</i> . Début du temps du rock. Europe 1 : <i>Salut les copains</i> .
1960	Manifestations paysannes à l'appel de la FNSEA. Loi d'orientation agricole.	J.-L. Godard : <i>A bout de souffle</i> . C. Chabrol : <i>Les Bonnes Femmes</i> . Succès de F. Raynaud et de R. Devos.

	Société	Culture et vie quotidienne
1961	Manifestations d'agriculteurs en Bretagne. Grève des mineurs de Decazeville. Manifestations de travailleurs algériens en France.	J. Demy, <i>Lola</i> . Télévision : Pierre Sabbagh, <i>Au théâtre ce soir</i> . Chanson : grands succès de Brassens, Bral et Ferré. Première laverie libre-service (à Aubervilliers).
1962	FIN DE LA GUERRE D'ALGERIE - G. POMPIDOU PREMIER MINISTRE Loi Plisani sur l'agriculture.	J. Hallyday à l'Olympia. Y. Montand au théâtre de l'Étoile. Inauguration du paquebot <i>France</i> .
1963	Grève des charbonnages (35 jours). Création du Fonds national pour l'emploi Création de la DATAR.	M. Foucault, <i>Histoire de la folie à l'âge classique</i> . Madeleine Renaud joue <i>Oh ! les beaux jours</i> de Beckett. Chanteurs « yéyé » : Claude François et Sylvie Vartan à l'Olympia.
1964	Naissance de la CFDT (scission de la CFTC). Télévision : naissance de la deuxième chaîne.	J.-P. Sartre, <i>Les Mots</i> . Ariane Mnouchkine fonde <i>Le Théâtre du Soleil</i> (coopérative ouvrière). J. Demy, <i>Les Parapluies de Cherbourg</i> .
1965	DE GAULLE RÉÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE CONTRE F. MITTERRAND Procédures « Toutée » permettant de fixer de manière concertée les salaires dans les entreprises publiques. Création de l'Épargne-logement.	Althusser, <i>Pour Marx</i> . Télévision : J.-C. Averty, <i>Le père Ubu</i> . Grand succès des Beatles.
1966	Création des Instituts universitaires de technologie (IUT). Loi sur la garantie de l'emploi en cas de maternité.	J.-L. Barrault joue <i>Les Paravents</i> de Jean Genet. A. Resnais, <i>La guerre est finie</i> . C. Lelouch, <i>Un homme et une femme</i> .
1967	Vague de grèves. Création de l'Agence nationale pour l'emploi (ANPE). Réforme de la Sécurité sociale. Loi Neuwirth sur la contraception.	R. Barthes, <i>Le Système de la mode</i> . C. Eicherelli, <i>Elise ou la vrate vie</i> . Tati, <i>Play Time</i> . G. Oury, <i>La Grande Vadrouille</i> . Télévision : Guy Lux, <i>Jeux sans frontières</i> . Exposition Toutankhamon à Paris.
1968	CRISE DE MAI-JUIN - ÉLECTIONS LÉGISLATIVES Manifestations étudiantes et grèves ouvrières. Accords de Grenelle. Loi sur les sections syndicales. Loi d'orientation de l'enseignement supérieur (E. Faure).	En librairie : <i>Les murs ont la parole</i> , <i>Livre noir de l'UNEF et du SNES-SUP</i> . Jean Vilar contesté à Avignon. Succès français aux J.O. de Grenoble (Killy, les sœurs Goitschel).

	Société	Culture et vie quotidienne
1969	DÉMISSION DE DE GAULLE - G. POMPIDOU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE J. Chaban-Delmas, Premier ministre : « la nouvelle société ». Début de la politique contractuelle. Quatre semaines de congés payés. Mouvements écologistes.	Les villes nouvelles sortent de terre. Fin de l'aménagement de la côte languedocienne.
1970	Manifestations de commerçants (G. Nicoud). 1 ^{er} mai unitaire (CGT, CFDT, FEN). Le SMIC remplace le SMIG. Accord sur la mensualisation des salariés. Autorité parentale partagée entre les époux.	C. Sautet, <i>Les Choses de la vie</i> . Costa-Gavras, <i>L'Aveu</i> (d'après le livre d'A. London).
1971	Création du ministère de l'Environnement. Mouvement <i>Choisir</i> . Nombreuses grèves. Loi sur les conventions collectives et la formation professionnelle.	Théâtre du Soleil : 1789. Harris et Sédouy, <i>Le Chagrin et la Pitié</i> . Inauguration du premier tronçon du RER.
1972	P. MESSMER PREMIER MINISTRE - PROGRAMME COMMUN DE LA GAUCHE Loi relative au racisme. Premier accord sur les préretraites. Mort de P. Overney, militant maoïste, aux usines Renault (Flins). Loi sur les enfants naturels assimilés aux enfants légitimes. Exécution de Buffet et de Bontemps.	Savary, <i>Le Grand Magic Circus</i> . Concours de Polytechnique ouvert aux jeunes filles. A. Chopinet reçoit première.
1973	Agence nationale pour l'amélioration des conditions de travail. Affaire Lip. Manifestations lycéennes contre la loi Debré sur les sursis. Loi Royer limitant l'extension des grandes surfaces.	Troisième chaîne de télévision. Le <i>Concorde</i> au Salon de l'aéronautique. Affaire de Bruay-en-Artois.

Le gaullisme au pouvoir choisit donc la modernité. Mais le discours du Général lui permet de se faire entendre même par ceux qui gardent quelque attachement aux lampes à huile et à la marine à voile qu'il renvoie au musée. De Gaulle appartient à la génération des anciens combattants de 1914 ; sa formation est traditionnelle ; il parle naturellement le langage patriotique de la France éternelle que comprennent les anciennes classes moyennes inquiètes de l'irruption de la modernité. Aux nouvelles classes moyennes salariées il tient le

	Société	Culture et vie quotidienne
1974	V. GISCARD D'ESTAING PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE J. Chirac Premier ministre. Majorité à 18 ans. Fermeture des frontières à l'immigration. Éclatement de l'ORTF.	Conseils de Méné Grégoire sur RTL aux auditeurs qui ont des problèmes sexuels. Cinéma érotique : <i>Emmanuelle</i> . Ouverture de la FNAC.
1975	Loi Veil sur l'IVG. Loi sur le divorce. Loi Haby sur l'enseignement secondaire. « L'année de la femme ».	Prix Goncourt : E. Ajar, <i>La Vie devant soi</i> . P. Chéreau met en scène <i>Le Roi Lear</i> .
1976	R. BARRE PREMIER MINISTRE Violentes manifestations dans le Midi viticole.	A. Peyrelitte ; <i>Le Mal français</i> . Naissance du Loto. Mort d'André Malraux.
1977	Loi sur le congé parental. Retraite à 60 ans pour les femmes. Début des « Pactes pour l'emploi ».	Inauguration du Centre Pompidou (Beaubourg). Institut de recherches et de coordination acoustique-musique (IRCAM). Les « nouveaux philosophes » (B.-H. Lévy, <i>La Barbarie à visage humain</i>). Mort de Jacques Prévert.
1978	Nombreuses mesures pour les chômeurs. Les évêques français contre la peine de mort.	Marée noire en Bretagne. Mort de J. Brel.
1979	Reconduction de la loi sur l'IVG. Réforme de l'indemnisation du chômage.	Exposition Paris-Moscou au Centre Pompidou. Mort de Jean Renoir.
1980	Loi Sécurité et Liberté. Manifestations antinucléaires à Plogoff.	F. Truffaut, <i>Le Dernier Métro</i> . 200 villes françaises ont des rues piétonnes. Mort de J.-P. Sartre.
1981	F. MITTERRAND PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE Pierre Mauroy Premier ministre. Abolition de la peine de mort. Fortes augmentations du SMIC, des allocations familiales, du minimum vieillesse, de l'allocation logement.	Mgr Lustiger archevêque de Paris. Mort de G. Brassens. Mort de Jacques Lacan.
1982	Impôt sur les grandes fortunes. Durée hebdomadaire du travail : 39 h. Cinq semaines de congés payés. Nationalisations. Loi sur la décentralisation. Lois Auroux Autorisation des « radios libres ». Suppression du secteur privé hospitalier.	J. Lang contre l'impérialisme culturel américain. Mort de Louis Aragon. Colloque national sur la recherche et la technologie. Première Fête de la musique.

	Société	Culture et vie quotidienne
1983	Retraite à 60 ans. Nouvelle politique de l'immigration. Adoption de la « rigueur ».	
1984	Projet Savary pour un « grand service public laïque ». Manifestations pour l'école libre. Retrait du projet. Mesures contre le chômage des jeunes (mise en place des Travaux d'utilité collective). L. Fabius, Premier ministre.	Canal Plus. M. Duras, <i>L'Amant</i> . Ouverture du Palais des sports de Bercy. Création du Centre national des arts plastiques.
1985	Lois sur les congés de conversion. 5 ^e et 6 ^e chaînes : naissance des télévisions privées.	Fête de SOS Racisme à la Concorde. Projet de Disneyland à Marne-la-Vallée.
1986	DÉFAITE DE LA GAUCHE AUX ÉLECTIONS - GOUVERNEMENT J. CHIRAC - COHABITATION Loi sur la flexibilité du travail. Attentats terroristes à Paris. Dénationalisations. Manifestations étudiantes et lycéennes contre la loi Devaquet. Grève des cheminots.	Colonnes de Buren. Ouverture du musée d'Orsay. Mort de S. de Beauvoir. Mort de M. Dassault. Projet de privatisation de la première chaîne de télévision.
1987	Privatisations. Procès de Klaus Barbie. Début des « affaires »	La Cinquième chaîne. Concert Madonna à Sceaux. Inauguration de l'Institut du Monde arabe.
1988	RÉÉLECTION DE F. MITTERRAND Michel Rocard Premier ministre. Élections législatives : majorité relative du P.S. ; Front national : 14 % des votants.	Revenu Minimum d'Insertion. Plan de lutte contre le SIDA.
1989	Loi d'orientation sur l'enseignement (Lionel Jospin). Grèves à Sochaux (Peugeot).	Commémoration du bicentenaire de la Révolution française. La « pyramide » du Louvre Affaire du « foulard » islamique. TGV atlantique. Mort d'H. Beuve-Méry.
1990	Congrès du PS à Rennes. Manifestations lycéennes. Création du Haut Conseil de l'intégration.	Profanation du cimetière juif de Carpentras.
1991	Édith Cresson PREMIER MINISTRE Mouvement des infirmières. 300 000 paysans à Paris.	Mort d'Yves Montand.
1992	PIERRE BÉREGOVOY PREMIER MINISTRE B. Tapie éphémère Ministre de la ville. Les chauffeurs-routiers contre le « permis à points ».	Procès dit du « sang contaminé ».



Depuis 1950 Le temps des victoires et des doutes

1. L'histoire. La construction de l'Europe



En mai 1954, la défaite de Dien Bien Phu marque la fin de l'hégémonie française en Indochine.

Les guerres d'Indochine puis d'Algérie confrontent la France à la décolonisation et ramènent au pouvoir, en 1958, le général de Gaulle, qui fonde la 5^e République. La société de consommation est violemment

contestée par la jeunesse en mai 1968. À partir de 1974, une crise économique profonde bouleverse les rapports sociaux, accroissant les problèmes du chômage et de l'exclusion. La chute du mur de Berlin en

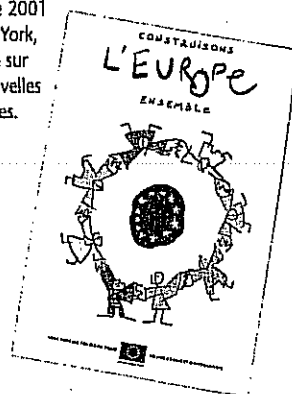


Le général de Gaulle, en 1958, pendant la guerre d'Algérie.

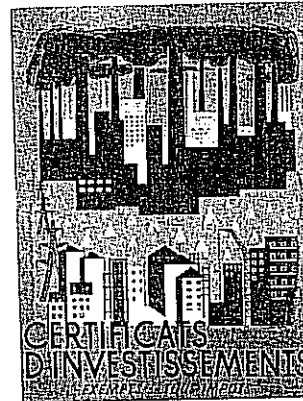


La porte de Brandebourg, à Berlin, peu avant la chute du mur en 1989.

1989 met fin à la « guerre froide ». Désormais, les pays d'Europe sont mobilisés dans la construction de l'Union européenne, concrétisée par l'apparition de l'euro en 1999. Cependant, le début du 21^e siècle, marqué par l'attentat du 11 septembre 2001 à New York, s'ouvre sur de nouvelles menaces.



2. La société. L'ère de la consommation de masse



À la période de reconstruction qui a suivi la Seconde Guerre mondiale succèdent les trente Glorieuses, qui voient se créer de nouvelles zones d'habitations dans les banlieues des grandes villes. C'est le temps de la consommation de masse, avec l'accession à l'automobile, à la télévision, au téléphone. Le choc pétrolier de 1973 et la crise économique qu'il en-

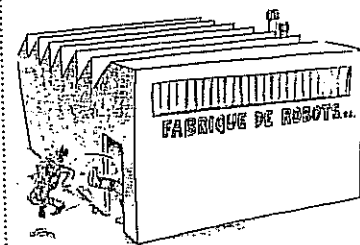
traîne ne remettent pas en cause le désir de consommation encouragé par la publicité. Les mutations du monde industriel conduisent à une société dans laquelle les produits nés de l'informatique jouent un rôle considérable. Mais le succès des centres commerciaux gigantesques ne peut cacher le développement d'une fracture sociale, économique et culturelle.



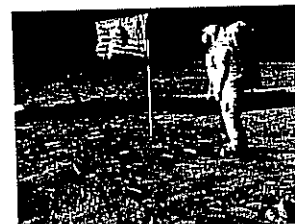
La multiplication des appareils ménagers témoigne du développement de la société de consommation.



Le plus petit poste portatif présenté au salon de la Radio et de la Télévision en 1960.



3. Les sciences. Les révolutions et les conquêtes



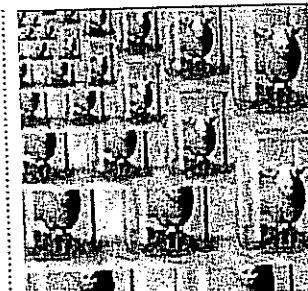
L'astronaute Edwin Aldrin devant le drapeau américain sur le sol lunaire, le 21 juillet 1969.

En 1969, les premiers pas de l'homme sur la Lune concrétisent les rêves de conquête spatiale. L'invention de la carte à puce, en 1974,



La carte à puce est une nouvelle révolution technologique.

fait entrer l'informatique dans la vie quotidienne. En 1992, le réseau Internet devient accessible au plus grand nombre. Par ailleurs, l'espérance de vie ne cesse de s'allonger grâce aux



La brebis Dolly, le premier animal cloné, voit le jour en Grande-Bretagne.

découvertes de la médecine, qui multiplie les progrès dans la lutte contre les maladies, comme le cancer ou le sida. Cependant, avec la procréation assistée, les premières expériences de clonage ou les OGM, la génétique pose de nouveaux défis qui suscitent l'espoir mais aussi les inquiétudes.

4. Les lettres Les contestations et les doutes



À l'écrivain Eugène Ionesco devant le théâtre de la Huchette, à Paris, en 1977.

En 1945, la découverte des camps de concentration et la bombe atomique laissent l'homme en proie à l'angoisse. Le théâtre de l'absurde et le Nouveau Roman explorent cette solitude de l'homme confronté à lui-même. Les sciences humaines, l'éth-

nologie, la psychanalyse, la sociologie connaissent pendant les années soixante un prodigieux essor. Les chercheurs renouvellent complètement la critique littéraire. Écrivains et intellectuels combattent alors les fausses valeurs de la société de

consommation. La fin du xx^e siècle voit se multiplier des créateurs isolés, qui tentent de donner du sens à un monde complexe et déshumanisé.



À Roland Barthes (1915-1980), critique et professeur au Collège de France.

5. L'édition Le livre et l'informatique

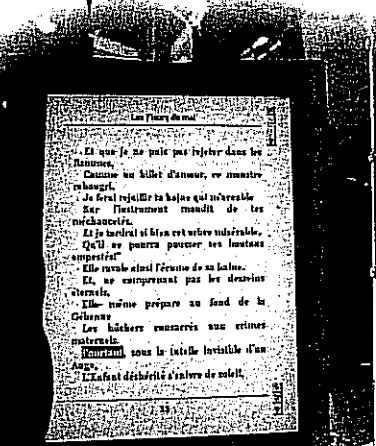
Les années cinquante voient le développement spectaculaire des collections de poche, qui mettent la littérature à la portée de tous. À la télévision, les émissions littéraires répandent l'image des écrivains auprès du grand public. C'est la multiplication des dictionnaires et des encyclopédies. Chaque année, les salons du livre et les prix littéraires consacrent les grands succès



À Les nouveaux lieux du livre : les salons.

cesse de croître, tandis que la création de petites maisons d'édition témoigne de la vitalité de la littérature, face aux concentrations imposées par l'industrie du livre.

L'usage de l'ordinateur crée de nouveaux supports pour la diffusion des œuvres littéraires, comme le livre électronique.



Le premier roman publié dans la collection Le Livre de Poche.

d'édition. Cependant, l'utilisation de l'ordinateur conduit à de nouvelles pratiques d'écriture et de diffusion des textes. Le nombre d'auteurs ne

6. Les arts Les éclats de la postmodernité

Tous les arts expriment le sentiment d'angoisse et de solitude créé par la concentration urbaine et l'impression d'un univers où l'homme n'a plus sa place. L'hyper-réalisme s'interroge devant la présence obsédante des objets. Des artistes comme César tourmentent en dérision la société de consommation en exposant des compressions de déchets industriels. Les créateurs contemporains utilisent

des matériaux nouveaux, comme les tissus, le plastique ou la cire. Ils intègrent dans leurs œuvres les techniques de la photographie ou de la vidéo. Au cinéma, à la Nouvelle Vague de Truffaut et de Godard a succédé l'univers personnel de metteurs en scène, comme Luc Besson ou Jean-Pierre Jeunet, qui mêlent à la féerie la représentation de la société contemporaine.



Compression de César, réalisée en 1962.



Tissu d'épisodes Jean Dubuffet (1976)

Jean Dubuffet revendique un art affranchi de toutes références culturelles traditionnelles. Aucune école, aucun mouvement, aucun style ne lui paraissent pouvoir exprimer ce qui se trouve au fond de chaque être. Il s'agit pour lui de revenir à une authenticité originelle, à un « art brut ». (Acrylique sur papiers collés sur toile, 248,5 x 318,5 cm, Centre Pompidou, Paris.)



Jean Dubuffet n'a pas cessé d'expérimenter des modes d'expression plastique où la spontanéité est première. La figuration est donc simplifiée, comme le montrent ici les personnages enfantins, et elle atteint parfois la pure abstraction du grilloillis. Les couleurs sont pures, appliquées directement sans dessin préalable.



Outils rudimentaires et matériaux pauvres ont accompagné le travail de Jean Dubuffet. Dans ce très grand format, il colle des papiers peints sur la toile. Cette technique a été utilisée par Matisse, mais, ici, il ne s'agit pas de composer une seule image colorée : la juxtaposition et la superposition créent une polyphonie inattendue.



Chaque dessin constitue une histoire, inscrite dans son cadre, mais la rencontre des autres « épisodes » compose un paysage insolite, évoquant une bande dessinée sans scénario préalable. Les dessins et les couleurs entrent en correspondance et construisent une multitude d'itinéraires possibles pour le spectateur.

L'APRÈS-GUERRE (1946-1961)

Pablo Picasso, *les Ménines*, 17 août 1957, huile sur toile, 194 x 260 cm (musée Picasso, Barcelone). Cette toile, la première d'une série de cinquante-huit, respecte la composition de Velázquez que Picasso avait admirée dès son séjour à Madrid soixante ans plus tôt, en 1897. Relecture teintée d'ironie fraternelle, cette série des *Ménines* tutoie tout autant le chef-d'œuvre du Prado qu'elle prolonge le travail sur les *Ateliers*, des années 1955-1956, réalisés eux aussi dans ce même atelier de La Californie, à Cannes. Ph. © du musée/T © Succession Picasso, 1999

Immédiatement après le débarquement des Alliés en Normandie, Paris libéré renoue aussitôt avec son rôle de capitale des arts. Pour rétablir au plus tôt cette suprématie, le Salon d'automne de 1944 consacre une vaste rétrospective à Pablo Picasso. L'année suivante ce sera le tour de Matisse. Pourtant, cette célébration des géants ne va pas sans heurts. Ainsi, Picasso, qui vient de rendre publique son adhésion au parti communiste, est attaqué au point qu'un commando d'étudiants des Beaux-Arts va jusqu'à défenestrer quelques toiles. Qu'à cela ne tienne ! « Le plus grand peintre vivant » réalise l'icône de la réconciliation universelle. La *Colombe* offerte au Congrès mondial de la paix en 1949, reproduite à des millions d'exemplaires, s'envole loin du cauchemar du *Charnier* de 1944-1945, aujourd'hui au MOMA de New York, qui, en révélant l'apocalypse des camps sous la forme prémonitrice du champignon atomique, répond lucidement aux tragiques augures de *Guernica*.

Les géants

Pour Picasso comme pour tout un chacun, la Libération avec ses promesses d'aube nouvelle que scelle le « baby boom », ne peut manquer d'ouvrir une période heureuse. C'est ainsi qu'il tourne la page Dora Maar des années de douleur pour la jeune et jolie Françoise Gilot qui lui donnera deux enfants et lui inspirera ses tableaux les plus éclatants de bonheur. Quittant Paris, il s'installe à Vallauris en 1948 où il travaille la céramique. Dès la fin 1946, plus



Henri Matisse, *la Tristesse du roi*, 1952, papier gouaché et découpé, marouflé sur toile, 292 x 386 cm (MNAM, Centre Georges-Pompidou, Paris). Ce tableau apparaît comme une somme monumentale, un hommage au *David et Saül* de Rembrandt, mais aussi un ultime auto-portrait. Matisse décrit « le roi triste, une danseuse charmeuse et un personnage grattant une espèce de guitare ». Il confiait à André Verdet : « En créant ces papiers découpés et colorés, il me semble que je vais avec bonheur au-devant de ce qui s'annonce (...) Celui qui commence par le signe, aboutit très vite à une impasse. Moi, je suis allé des objets au signe. » Ph. © Succession H. Matisse/T

méditerranéenne que jamais, sa série de toiles et de dessins exécutés in situ et qui constitue aujourd'hui le fonds du musée Picasso d'Antibes, est placée sous le signe de *la Joie de vivre*. Avec l'énergie qui le caractérise, Picasso s'exerce à tous les moyens d'expression. Multipliant les gravures et les lithographies chez Mourlot, passionné par la taoumachie, il ne rate plus une seule corrida à Nîmes comme à Arles. Enfin, il renoue avec la sculpture. *L'Homme au mouton* est installé en grande pompe sur la place du marché de Vallauris en 1949. Au mépris des conventions de la statuaire, *la Chèvre* (1950) ou *la Guenon* (1962) offrent à l'art de l'assemblage et de la soudure ses chefs-d'œuvre. Près d'un demi-siècle après les premiers papiers collés, le demiurge désormais paisible donne forme à une superbe maternité à l'aide de quelques jouets d'enfant brisés. Picasso demeure le peintre des morceaux de bravoure et des grands défis. Ainsi, en 1952, il relève celui de la chapelle que Matisse vient d'achever à Vence en entreprenant deux grandes œuvres allégoriques consacrées à *la Guerre et la Paix* qui seront installées, deux ans plus tard, à Vallauris, dans une chapelle du *xv^e* siècle, métamorphosée en temple laïque où le peintre souhaitait que « les visiteurs aient des bougies à la main et qu'ils se promènent le long des murs comme dans des grottes préhistoriques ». Excepté la concession du *Massacre en Corée* (1951) à ses amis politiques du parti communiste, Picasso n'interroge plus que l'atelier et le musée.

Désormais il ne se reconnaît d'interlocuteurs que parmi les « phares » de l'histoire de l'art tels que Courbet, dont il interprète, en 1950, *les Demoiselles*



L'APRÈS-GUERRE

des bords de Seine, Delacroix dont il revisite en 1955 les Femmes d'Alger ou encore Manet avec lequel il reprend en 1959 la conversation du Déjeuner sur l'herbe par le dessin, la peinture ou des découpages monumentaux. Mais son interlocuteur favori sera Velázquez. En 1957, il s'isole quatre mois dans le grenier de la Californie, à Cannes, pour affronter puis rentrer de plain pied dans les Ménines, dont il réalise pas moins de cinquante-huit variations qui constituent aujourd'hui le fonds du musée Picasso de Barcelone. Après Vallauris en 1948, Cannes en 1955, le château de Vauvenargues en 1958, le maître se retire définitivement en 1961, au mas Notre-Dame-de-Vie à Mougins. Il y vit seul avec Jacqueline, à qui il offrira une somptueuse série de portraits au hiératisme inclisif. Ses dernières œuvres, après avoir repris le thème du peintre et son modèle comme toutes sortes de variations érotiques, sont hantées par l'ironie pathétique de ses ultimes autoportraits. Picasso meurt en 1973, six semaines avant que ne s'ouvre au Palais des Papes d'Avignon l'exposition des deux cent une peintures réalisées entre septembre 1970 et juin 1972 qui affligent les commentateurs. L'étincelante préface de René Char ne peut rien contre cette incompréhension, alors qu'on vient d'enterrer Picasso à Vauvenargues, au pied de la Sainte-Victoire de Cézanne, mais du côté nord, sur son flanc ténébreux.

Henri Matisse lui aussi s'est éloigné de Paris. Dès 1938, il est installé au Grand Hôtel de Cimiez qui domine Nice. Aussitôt, il tapisse sa chambre de sourires et de corps de femmes pour défier l'orage menaçant de la guerre et résister aux ténèbres promises par la lumière de la simple flexion du trait sur la feuille blanche. C'est ainsi que cette *Chambre claire* rejoint le défi, tenu, de la flamme de La Tour et son parti pris obstiné de la lumière à l'aube du xvii^e siècle. Fatigué, épuisé, victime d'une main qui ne veut plus tenir le pinceau, il peint pourtant de 1947 à 1948 la série des *Intérieurs*, mais recourt de plus en plus aux papiers gouachés et découpés. Après l'extraordinaire illustration de *Pasiphaé* d'Henry de Montherlant, mais aussi celles des poèmes de Ronsard ou de Charles d'Orléans, Matisse, retiré à Vence depuis 1943, fait tout à coup retentir l'éclat des vingt gouaches découpées qui seront publiées en 1947 sous le titre *Jazz* en hommage à cette musique libératrice. Matisse y mêle avec allégresse les souvenirs océaniques de son voyage à Tahiti aux artifices du spectacle. À cette fête succède le tranquille recueillement du *Saint Dominique* placé dans l'église Notre-Dame-de-Toute-Grâce, sur le plateau d'Assy, une effigie qui répondra au chaos du *Chemin de Croix* et à la lumière des vitraux de la chapelle des Dominicains de Vence à laquelle il se consacre corps et âme de 1948 à 1951. Jamais le trait comme la couleur ne furent aussi épurés, approchant au plus près le sentiment de la grâce. En 1952, les *Nus Bleus*, *l'Escargot* et *la Tristesse du roi* constitueront un étonnant triptyque, ultime inventaire des beautés du monde au mépris du chaos qui les assaille : la volupté, la Babel de couleurs construite sur le prétexte d'une simple coquille de gastéropode et le spectacle d'une résignation finissent d'installer l'œuvre dans l'éternité.



Fernand Léger,
les Loisirs, 1948-1949
(Hommage à Louis
David), huile sur toile,
154 x 185 cm (MNAM,
Centre Georges-
Pompidou, Paris).
Rendant hommage aux
Artilleurs du Douanier
Rousseau, Léger
dédie ostensiblement
ce tableau manifeste
à David dont il aime
l'« anti-impression-
nisme ». Monumentale,
paisible et tendre, cette
icône moderne, sans
ombre ni perspective,
résonne des propres
mots du peintre :
« Voyez comme notre
monde est beau. L'art
nouveau apporte la
paix et le bonheur ! »
Ph. H. Josse © Photeb/T
© ADAGP. 1999

Fernand Léger, ragaillardisé par son exil volontaire de cinq ans aux États-Unis, revient en conquérant en 1947. Dans l'image des jeunes dockers marseillais qui se baignaient au pied du bateau qui l'emmenait à New York, en octobre 1940, Fernand Léger avait puisé le moyen de rompre la frontalité du tableau. Dès lors, ses figures sont lancés dans l'espace pictural d'une liberté conquise au mépris des pesanteurs du moment. Fasciné par la nuit new-yorkaise, il dissocie la couleur du dessin et invente une « surface élastique » qui accueillera ses acrobates, ses cyclistes et ses musiciens. Aussitôt rentré en France, il s'inscrit, comme Picasso, au parti communiste et s'engage à ne traiter que de grands sujets en inventant un art compréhensible par tous.

L'homme du *Ballet mécanique*, ce film de 1924 qui mêle des fragments d'un dessin animé entrepris quatre ans plus tôt, son amie Kiki, l'égérie de Montparnasse, et des fragments d'objets industriels, avide d'explorer tous les moyens d'expression et de donner forme à l'« Esprit Nouveau », préfère pourtant le retour aux techniques ancestrales, les seules à la mesure d'un art monumental qui doit s'inscrire dans l'architecture et la cité moderne. Il s'agit d'éclairer la grisaille urbaine à la suite des grands lettrages colorés des marques d'apéritif peintes sur les pignons aveuglés dans des rues qui ne connaissent pas encore le ravalement des façades, où passent, jusque dans les années soixante, des automobiles uniformément noires et des hommes

Jean Dubuffet



Tortie la-houle, 1964, huile sur toile, 89 x 116 cm (coll. part.). Caractéristique du cycle de l'Hourloupe, auquel Jean Dubuffet consacra douze ans, de 1952 à 1974, le tableau abandonne l'expression des matières qui « habituellement ne servent pas à l'art » ; pour exploiter une économie picturale systématique de hachures et d'aplats tricolores contenus par d'épais cerneaux noirs. En quête d'art total, ces puzzles baroques s'approprient toutes sortes de motifs familiers avant de se développer dans l'espace pour constituer un efficace contre-pouvoir, aux visées prophétiques hégémoniques, et mettre en question le peu de réalité du monde. Ph. L. Joubert © Photobit/ADAGP, 1999

Né au Havre en 1901, Jean Dubuffet entre à l'Académie Julian en 1918, mais dès l'année suivante il abandonne cette formation esthétique. Il a besoin d'un art « qui n'ait pas l'air d'en être un » ! Premier renoncement. En 1930, le voici négociant en vins à Bercy. Trois ans plus tard, il reprend les pinceaux, hanté par les barbaques de foire et rêvant aux peintures publicitaires des cinémas. En 1937, il abandonne une seconde fois. Enfin, fortune faite, à quarante et un ans, il « s'introduit » définitivement dans la peinture (pour reprendre l'expression de Max Loreau), détruisant ses œuvres antérieures.

Dès janvier 1943 apparaissent ses *Gardes du corps*, puis ce seront les *Mirabolus*, les *Maçadam et Cie* et les *Hauts Pâtes*, mais aussi le métro avec les *Dessous de la Capitale*. En 1946, il publie *Prospectus aux amateurs en tout genre*. Entre 1947 et 1949, il séjourne à trois reprises au Sahara. En 1950, il produit les *Corps de dames*.

Puis, fervent défenseur de l'art brut qui le fascine par l'absence de

référence à l'histoire de l'art, le non-souci du Beau, il commence à engranger des œuvres qu'il expose, grâce à Jean Paulhan, dans un petit local prêté par les Éditions Gallimard, à Paris. Il poursuivra cette activité de nombreuses années, puis installera cette collection à Lausanne.

Il affectionne les matières qui « habituellement ne servent pas à l'art » : matières lourdes, terreuses, goudrôris, feuilles d'arbres, ailes de papillons, éponges, débris divers, s'intègrent dans le tableau.

En 1962, il s'engage, pour dix ans, dans le grand cycle de l'Hourloupe. Ce tracé, découvert en griffonnant avec des stylos à bille pendant des conversations téléphoniques, inscrit sur la surface plane du tableau un peuple de figures qui vont peu à peu se développer dans l'espace. En 1966 apparaissent les premières sculptures en fil, polystyrène, peintes au vinyle, *Bornes*, *Toirs*, *Arbres*. Espaces entiers habités en volume par les méandres de l'Hourloupe, ces sculptures installent sous le pied du promeneur l'inconfort d'un terrain de

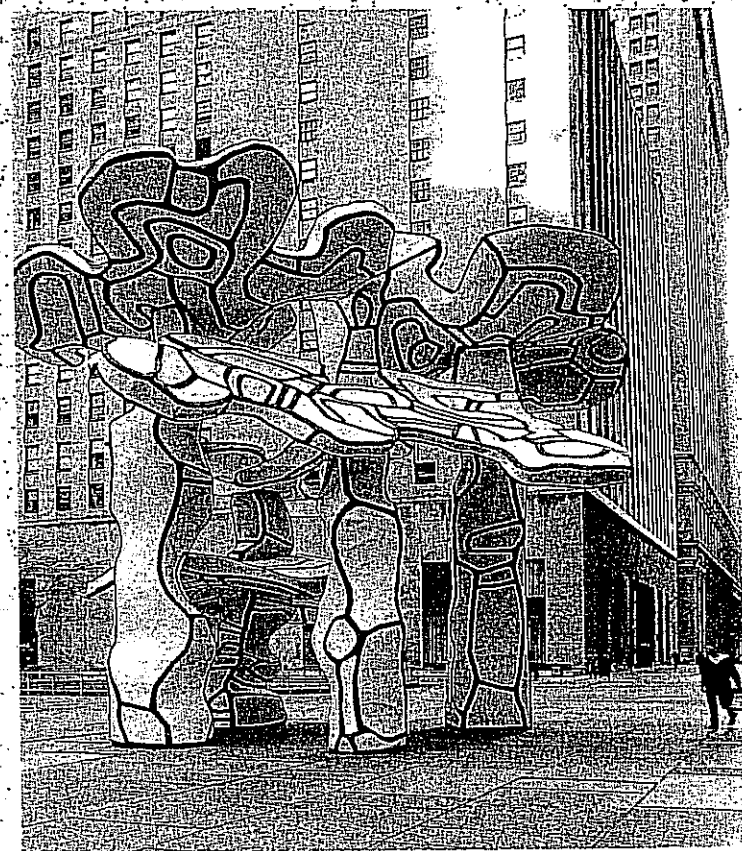
guingois, où l'équilibre est sans cesse menacé.

De cette période témoignent plusieurs « édifices » publics de la région parisienne tels que la *Tour aux figures*, inaugurée en 1988 dans le jardin de l'île Saint-Germain, à Issy-les-Moulineaux, et la *Villa Fallala*, à Périgny-sur-Yerres. D'autres sculptures monumentales furent réalisées pour la Chase-Manhattan Bank de New York, ou pour le musée Kröller-Müller d'Otterlo.

Fin 1974, retour à la surface de la toile. *Parachiffres*, *Mondanités*, *Lieux*

abyrés, *Théâtres de mémoire* se succèdent suivis des *Sites aux figurines*, *Partitions*, *Psycho-sites*, *Sites aléatoires* et *Mires* aux teintes flamboyantes. Avec son ultime série commencée en 1984, les *Non-Lieux*, Jean Dubuffet, peintre « figuratif » ayant pris à contre-pied toute son époque, aborde un « champ de vide », une forme d'art qu'il faut bien qualifier d'abstrait, « il n'y a pas de matière, il n'y a rien qu'élan émerge-tiques en incessant mouvement, dénués d'aucune tangible consistance ».

Groupe de quatre arbres, Chase Manhattan Plaza, New York, 1970-1972. Ce monument contre nature du héraut de la contre-culture fut entièrement réalisé dans l'atelier de Périgny-sur-Yerres. Né d'une maquette en polystyrène découpé au fil chaud puis agrandi en résine époxyde revêtue de peintures polyuréthane blanches et noires, ce beau morceau d'Hourloupe fut transporté par bateau pour être érigé devant l'une des plus grandes banques de New York. Ce bouquet d'arbres pétrifiés de plus de 10 m d'envergure qui culmine à 12 m de hauteur dessine les contours d'un « espace mental » ouvert à « la houle du virtuel » où se serait cristallisé un peu d'une écriture picturale proliférante prête à s'emparer de la terre entière. Ph. © F. Eustaache/Archipress © ADAGP, 1999



L'APRÈS-GUERRE

prémices de l'Internationale situationniste. Enfin, c'est en cette même année 1948 que les automatistes canadiens, autour de Borduas et Riopelle, publient *le Refus global*, qui prône une abstraction radicale dictée par l'inconscient.

Dès 1945, *les Otages* de Jean Fautrier, exposés à la galerie René Drouin, affirment, pour Francis Ponge, « la Beauté de l'horreur », tandis qu'André Malraux y reconnaît « la hiéroglyphie de la douleur ». La même année, la même galerie redouble d'audace en présentant Wols, dont les projections de couleurs, les taches, les griffures, les grattages et les incisions de la matière picturale — au clou, au doigt ou au manche de pinceau — frappent au cœur le jeune Georges Mathieu qui s'imposera bientôt comme le héros turbulent d'une abstraction lyrique qui sublime dans l'œuvre les aspirations, les savoirs et l'esthétique de toute une civilisation.

Autre marchand audacieux, Denise René présente Vasarely dans son atelier de modiste dès 1944 avant d'ouvrir, l'année suivante, sa galerie avec Max Ernst et de proposer, avant les musées, la première rétrospective de Mondrian, en 1957. La galerie Maurs, avenue Matignon, accueille le premier Salon de Mai, en 1945. Cette tribune de l'École de Paris rend hommage à Roger Bissière et confronte le paysagisme abstrait au réalisme de Gruber. Mais surtout y apparaît Nicolas de Staël dont la fulgurante carrière, prenant l'abstraction à rebours, s'achèvera par son suicide en 1955 au pied des murailles du fort d'Antibes d'où, par centaines, les derniers mois, s'élançaient ses « blocs de peinture » d'une figuration sublimée en quête d'absolu. La même année, la galerie de l'Esquisse révèle Serge Poliakoff, un autre peintre français d'origine russe, qui, avec une rare sensibilité de coloriste, devient le promoteur d'une nouvelle abstraction aussi éloignée des rigueurs géométriques que des élans lyriques du signe ou du geste.

Au dynamisme des galeries répond bientôt celui des musées amorcé avec éclat par Willem Sandberg. À la tête du Stedelijk d'Amsterdam, il inaugure son mandat en accueillant en 1950 les jeunes gens fort indisciplinés regroupés par Cobra. C'est la première grande exposition d'art contemporain qui ne se soit jamais tenue dans un musée. Elle annonce une ère nouvelle où le musée devient militant et « actuel », s'engageant tout à coup aux côtés des formes artistiques les plus anticonformistes, sans renoncer pour autant à ses fonctions traditionnelles d'enrichissement et de conservation. Peu à peu les musées du monde entier s'ouvriront à l'art vivant et aux expositions temporaires. Ils deviendront bientôt le lieu d'« événements » qui participeront à une surenchère concurrentielle vite exigée par ces institutions traditionnellement conservatrices précipitées dans la course éperdue des effets de mode.

Aux antipodes de cette agitation, délibérément secret et hors du temps, Balthus perpétue une tradition picturale héritée du XIX^e siècle où se croisent Degas, Seurat, Cézanne ou Bonnard pour donner forme à un érotisme peuplé de fillettes équivoques prises au piège d'une composition classique dont l'in-

Balthus, *la Chambre turque* (détail), 1963-1966, caséine et tempera sur toile, 180 x 210 cm (MNAM, Centre Georges-Pompidou, Paris). Dans le décor mauresque qu'Horace Vernet avait installé dans la Villa Médicis, Balthus représente son amie japonaise Setsuko ; le souvenir de la peinture siennoise du XV^e siècle le dispute à l'énigmatique sentiment décoratif d'affirmations indifférenciées, si ce n'est pour cerner une absence qu'une lumière nacrée tient de surcroît à distance. La géométrie du fond enchâsse les courbes provocantes du corps offert pour les retenir sur la surface du tableau, indifférentes au regard, prises au piège, à leur tour, d'un miroir aveugle. Selon Pierre-Jean Jouve, « il y a dans le tableau de Balthus beaucoup d'invisible ; il y en a même d'autant plus que le visible paraît plus tyrannique ». Ph. L. Joubert © Photo/T © ADAGP, 1999



timisme indiscret est paradoxalement emprunté à Piero della Francesca ou arraché à quelque fresque médiévale tout en se superposant aux clichés d'une imagerie populaire nostalgique. S'il reprend le thème du *Rêve* ou celui des *Trois Sœurs*, ce peintre lettré trouve sa vraie mesure dans les décors de théâtre, en particulier ceux de *la Peste* et de *l'État de siège* d'Albert Camus. Ce goût de la scénographie, qu'on trouvait déjà dans *la Rue* (1933) reviendra magistralement occuper l'espace du *Passage du Commerce-Saint-André* (1952-1954). Œuvre rare, patiemment et longuement élaborée par le peintre, elle fera les délices du cercle étroit de ses admirateurs, jusqu'à ce que le ministre André Malraux lui confie la Villa Médicis à Rome pour deux mandats successifs, de 1961 à 1977. Dans ce palais à sa mesure, il se plaît à réinventer de fond en comble le décor, avant de se retirer dans un chalet d'un petit village de Suisse et d'y cultiver paisiblement son goût pour l'Extrême-Orient.

À l'inverse de cette aristocratique discrétion, Salvador Dalí fait figure de bateleur. Le peintre le plus connu du moment, qui avait élu domicile à New York où il venait d'être sacré star, multiplie les coups médiatiques les plus racleurs, occupant aussi bien les vitrines des grands magasins que la page des faits divers de la presse populaire. En 1948, fortune faite, il rentre en Europe et s'installe à Port Lligat. Revendiquant l'héritage de Meissonier et l'exemple du chef-d'œuvre académique comme seule référence acceptable,

L'APRÈS-GUERRE

champ, au sens physique du mot. Son envie de « laisser la trace de [son] geste » fait jaillir des signes graphiques dans des gerbes de couleur réalisées au pastel gras. Configurations de forces et d'énergies, elles donnent à voir la tension qu'engage une expérience limite de la peinture, en quête de signes plastiques purs.

Le jeune Pierre Soulages préfère d'emblée, à la trace ou au témoignage d'un instant, la présence intemporelle d'un élan de constructeur. Le geste, lent, maîtrise l'outil complice d'une matière picturale qu'il griffe ou qu'il étale. Le noir est la couleur absolue de cette entreprise qui, par-delà les catégories du dessin et de la peinture, s'apparente à l'architecture. Celle, par exemple, de l'abbatiale de Conques où, encore lycéen, il avait décidé d'être peintre et dont il réinvente les vitraux à partir de 1989. En 1947, la peinture de Pierre Soulages revendique déjà l'intégralité du signe. C'est l'incipit d'une longue histoire de force et de grâce, de rythme et de scansion, de ténèbres et de lumière. Depuis, chaque tableau de Soulages, désigné par sa date de réalisation et ses dimensions, sera une stèle dont l'insolent silence défie le chaos du monde en érigeant « ce lieu où viennent se faire et se défaire des sens ».

Les très « modernes » années cinquante

Partout dans le monde, l'après-guerre est l'époque de la reconstruction et de la consommation. Une nouvelle sensibilité est canalisée — si ce n'est conditionnée — par le formidable essor de la publicité et le développement sans précédent de l'électroménager domestique. Hautement symbolique, l'Atomium qui surplombe l'Exposition universelle de Bruxelles, en 1957, inscrit dans l'espace la revanche de l'atome pacifique. Mais c'est le sculpteur Alexander Calder qui, en faisant danser la sculpture, offre ses formes vives à cet exorcisme. Avant la guerre, ce géant américain amusait ses amis de Montparnasse en donnant des représentations de son petit cirque de fil de fer. Calder avait mis au point, dans les années trente, un étonnant dessin dans l'espace, dont l'écriture paraissait celle d'une chorégraphie. Dans les années cinquante, il pourra lui donner la dimension monumentale à laquelle elle aspirait. Avec la bénédiction de Marcel Duchamp et de Hans Arp qui baptisent ses œuvres respectivement « mobiles » et « stables », Calder devient le grand pacificateur des temps nouveaux. Peu à peu se dressent aux quatre coins du monde des sémaphores gigantesques et bienveillants, aux couleurs franches, lourds des promesses d'un monde meilleur, réconcilié avec l'imaginaire et la poésie d'un rêve d'enfance. Aux antipodes de cette « gratuité naïve », des barres monstrueuses envahissent le paysage suburbain. Elles résultent du fonctionnalisme moderniste des architectes les plus efficaces qui alignent des dominos sur les plans-masses pour loger en périphérie des villes le plus de

Pierre Soulages



Peinture 1956,
huile sur toile,
195 x 130 cm (MNAM,
Centre Georges-
Pompidou, Paris).
D'emblée, la peinture
de Soulages affronte
le regard de toute la
force de sa matérialité,
de son effet de présence,
de sa frontalité
irréparable. Seul importe
la trace pour ses qualités
picturales et la lumière
qu'elle sécrète, qu'elle
fait vibrer ou rebondir,
à quoi s'ajoute ici
un rythme des rapports
d'espace « où
l'envahissement de la
surface par la couleur
sombre laisse percer,
ci et là, la clarté du
fond. Pour Roger Vaillant,
Soulages est un
« champion » dont on
reconnait le « style »,
une fois sa course
inscrite sur la toile ».

Soulages parle
d'organisation plutôt que
de composition, qui n'est
qu'une organisation
concertée, convenue,
préméditée, d'éléments
préexistants,
de poëtics...
« Cela nous submerge.
Nous l'organisons.
Cela tombe en morceaux.
Nous l'organisons
de nouveau, et tombons
nous-mêmes
en morceaux »,
écrivait Rilke.
Ph. L. Joubert
© Arch. Photo/IT
© ADAGP, 1999

La force et la grâce d'une peinture travaillée au bol avant de s'ériger dans l'espace imposent la permanence péremptoire d'un pacte signé avec le noir. Un parti pris, tout autant qu'un défi relevé d'un sourire lorsque le peintre confie : « Quand on écrit avec de l'entre-noir, ce n'est pas forcément une lettre de condoléances ! » Né à Rodez, en 1919, Pierre Soulages taille ses œuvres dans l'épaisseur d'une nuit immobile pour faire tonner toute sa lumière contenue, rythmée par le dialogue immémorial de la matière et de l'outil. Après la guerre, il se consacre à la peinture ; tout d'abord sur papier avant d'étaler la matière sur la toile. Chant lointain d'un rêve cristallisé, l'œuvre hiératique et familière à la fois convoque, loin de l'agitation

artistique, Altamira, Conques ou des gravures de Rembrandt. Contre vents et marées demeure la même magie essentielle : « La peinture naît sous le regard, au moment même du regard ». Alors, derrière le leurre monochrome, le long des tracés lents et larges, s'éveille la lumière, ses éclats tranchants, ses recouvrements voluptueux, ses contre-jours implacables ou ses vibrations les plus ténues. « Lieu où viennent se faire et se défaire des sens », la toile, au mépris de l'illusion ou de la représentation, ne laisse agir que des rapports de couleurs, de formes ou de textures, ce qui, en toute légitimité, lui serait propre, depuis toujours, face à la liberté, rigoureusement respectée, de celui qui la regarde.

Le théâtre de l'absurde

Le mot « absurde »

Dans les œuvres philosophiques d'Albert Camus et de Jean-Paul Sartre, le mot « absurde » désigne l'absence de sens logique de la condition humaine. Après la Seconde Guerre mondiale, la critique littéraire propose de regrouper sous l'expression « théâtre de l'absurde » des pièces qui explorent, à travers la dérision du langage, cette dimension tragique d'une existence dépourvue de sens et d'avenir.

Le théâtre de l'absurde n'apparaît pas comme un mouvement littéraire organisé. Il rassemble des auteurs qui partagent la même sensibilité, marquée par un sentiment d'angoisse et d'inquiétude devant un univers de plus en plus déshumanisé. Ils inventent ainsi une forme de dramaturgie qui renouvelle le genre théâtral.

► L'HISTOIRE DU MOUVEMENT

Apparu dans le contexte de la guerre froide, au sein d'une société à la recherche de nouveaux repères, le théâtre de l'absurde est l'expression d'un profond malaise.

■ La condition humaine et les blessures de l'Histoire

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Jean-Paul Sartre et Albert Camus mettent en évidence le tragique de l'existence. Leurs œuvres font le constat de l'échec des valeurs humanistes et de la dimension absurde du monde. La révélation des horreurs de la guerre accentue encore ce sentiment de l'absurde.

■ L'émergence d'un théâtre de la dérision

Au début des années cinquante, Ionesco, Adamov et Beckett, tous les trois d'origine étrangère, explorent une écriture théâtrale qui souligne l'aspect dérisoire de la condition humaine. Leurs pièces contestent les conventions du théâtre de boulevard et refusent les formes du théâtre engagé. Elles sont montées dans de petites salles parisiennes par des metteurs en scène d'avant-garde, comme Roger Blin ou Roger Planchon.

■ La consécration

Le théâtre de l'absurde, qui exprime l'angoisse d'une société en pleine mutation, connaît alors un succès croissant. Ses représentants rencontrent la consécration : Eugène Ionesco entre à l'Académie française en 1970.

Natasha Parry dans *Oh ! les beaux jours* de Samuel Beckett, mis en scène par Peter Brook en 1996.



Michel Bouquet et Rufus interprètent *Fin de partie*, dans une mise en scène d'Armand Delcampe au théâtre de l'Atelier, en 1995.



Patrice Kerbrat met en scène *En attendant Godot*, de Samuel Beckett, en 1996.

► LES THÈMES ESSENTIELS

■ La solitude de l'homme et le tragique de l'existence

Se sentant étrangers dans le monde, les personnages expriment leur solitude et leur angoisse au sein d'un univers qui a perdu toute signification.

■ L'envahissement des objets

Les personnages sont confrontés à des objets banals et dérisoires, qui gênent par leur présence ou envahissent la scène. À travers eux, le théâtre de l'absurde conteste la société de consommation.

■ L'écoulement infini du temps

Les personnages sont confrontés à l'expérience d'un temps qui s'écoule sans repères. Ils n'ont pas de projet ou attendent des événements qui n'arrivent jamais.

■ La difficulté de communiquer

Le langage ne remplit plus sa fonction de communication. Les personnages sont incapables de faire part de leurs sentiments. Les mots semblent vides de sens et le langage inutile et vain.

Samuel Beckett reçoit le prix Nobel de littérature en 1969. Leur théâtre garde encore aujourd'hui sa force de dérision et de contestation : *La Cantatrice chauve* continue d'être jouée chaque soir au théâtre de la Huchette à Paris, depuis sa création.

► LES PRINCIPES DU MOUVEMENT

■ Mélanger le registre tragique et le registre comique

Le théâtre de l'absurde exprime l'angoisse et la dérision à travers l'humour noir. Il multiplie les changements de registre, qui créent une atmosphère déroutante.

■ Remettre en cause le langage et l'action

Le théâtre de l'absurde refuse la conception classique du théâtre : il n'y a plus d'intrigue, le décor est vide, le langage est fait de non-sens et de silences.

■ Mettre en scène des anti-héros

Le théâtre de l'absurde met en scène des personnages enlisés dans l'attente ou la monotonie de l'existence. Il privilégie les anti-héros, les êtres anonymes et sans épaisseur, sans caractère bien défini.

Une nouvelle forme de tragique

Alors que la tragédie classique repose sur la confrontation entre le héros, un roi ou un prince, et une puissance supérieure qu'il défie, le théâtre de l'absurde met en scène des anti-héros prisonniers de la condition humaine. Le tragique provient alors non de l'attente d'un événement menaçant, mais d'une situation d'impuissance, de l'incapacité de se révolter et de modifier le cours des choses. L'absence d'espoir accentue le sentiment de la solitude dans une société déshumanisée. C'est pourquoi le théâtre de l'absurde utilise la farce, l'humour noir ou la dérision qui renouellent la tragédie.

Les grandes œuvres du théâtre de l'absurde

- Ionesco, *La Cantatrice chauve*, 1950
- *La Leçon*, 1951
- *Rhinocéros*, 1960
- Adamov, *Le Ping-pong*, 1955

- Beckett, *En attendant Godot*, 1952
- *Fin de partie*, 1957
- Harold Pinter, *L'Anniversaire*, 1958

Le Nouveau Roman

Les écrivains du Nouveau Roman partagent tous la même volonté de contestation du roman réaliste. Ils inventent de nouvelles techniques d'écriture qui correspondent à une nouvelle vision du monde, perçu comme déshumanisé ou fragmenté, à travers la conscience des personnages.

L'expression « Nouveau Roman »

C'est d'abord par les expressions « école du regard », « nouveau réalisme » ou « jeune roman » que la critique littéraire réunit, dans les années cinquante, de jeunes écrivains qui renouvellent l'écriture romanesque. L'expression « Nouveau Roman » finit par s'imposer pour désigner ce mouvement littéraire. Elle est consacrée en 1983 par Alain Robbe-Grillet, dans son essai *Pour un nouveau roman*.



Les écrivains du Nouveau Roman, devant les Éditions de Minuit, à Paris, en 1959. De gauche à droite : Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, Claude Mauriac, l'éditeur Jérôme Lindon, Robert Pinget, Samuel Beckett, Nathalie Sarraute, Claude Ollier.

La crise du personnage romanesque

Le xx^e siècle voit se multiplier les formes de remise en cause de la représentation traditionnelle du personnage. « Nos romans n'ont pour but ni de faire vivre des personnages ni de raconter des histoires », écrit Robbe-Grillet dans *Pour un nouveau roman*. Le personnage n'est plus un type, psychologique ou social, comme dans le roman réaliste ; il est désormais un être anonyme, une voix ou un regard qui rapportent sa perception, nécessairement limitée et fragmentée, du monde. De même, cette crise du personnage est aussi celle de l'intrigue qui laisse place à la description quasi entomologique des objets et à la restitution hésitante et fragile d'un univers intérieur.

L'HISTOIRE DU MOUVEMENT

Apparu dans les années cinquante, au sein de la société de consommation naissante, le Nouveau Roman est l'expression d'une volonté de renouvellement de l'écriture romanesque, en rupture à la fois avec le roman réaliste hérité du xix^e siècle, comme avec le roman engagé des années trente.

Le rôle des précurseurs

Depuis le début du xx^e siècle, des écrivains tentent de rompre avec la conception linéaire de l'intrigue romanesque : James Joyce, Franz Kafka, William Faulkner ou Albert Camus remettent en cause le héros traditionnel et les représentations classiques de l'espace et du temps romanesques.

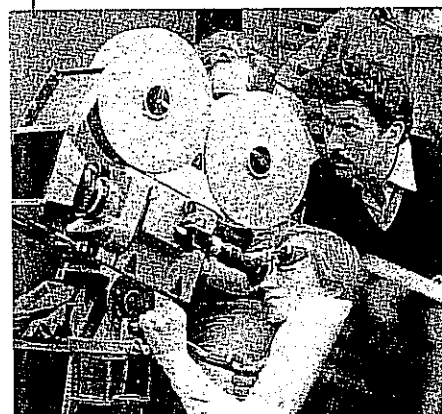
L'affirmation d'un mouvement littéraire

À partir de 1953, de jeunes écrivains, Robbe-Grillet, Simon, Butor, Sarraute ou Duras, défendent simultanément une même conception de l'écriture romanesque, qui privilégie l'objectivité du regard et l'exploration d'un univers dépouillé et fragmenté. On leur reproche la sécheresse de leurs descriptions, la banalité des situations et l'enlisement des dialogues. Les écrivains du Nouveau Roman répondent à travers *L'Ère du soupçon* de Nathalie Sarraute ou *Pour un nouveau roman* d'Alain Robbe-Grillet, qui apparaissent ainsi comme les manifestes littéraires du nouveau mouvement.

Le temps de la consécration

Dès leurs débuts, les écrivains du Nouveau Roman se retrouvent au sein d'une maison d'édition dirigée par Jérôme Lindon, les Éditions de Minuit. Mais les auteurs du Nouveau Roman poursuivent aussi leur réflexion sur le récit au cinéma, en réalisant plusieurs films. Avec le prix Goncourt décerné à Marguerite Duras en 1984 et le prix Nobel de littérature à Claude Simon en 1985, c'est l'ensemble du mouvement qui se trouve consacré.

Alain Robbe-Grillet sur le tournage de l'un de ses films.



LES PRINCIPES DU MOUVEMENT

L'exploration de la conscience intérieure

Le Nouveau Roman privilégie le monologue intérieur, qui brise la chronologie linéaire du récit en épousant les mouvements de la pensée.

La description minutieuse des objets

Le Nouveau Roman multiplie les descriptions rigoureuses et scientifiques des objets, afin de traduire la perception froide et extérieure des personnages.

La répétition et la variation d'une même scène

Le Nouveau Roman reprend à la musique le principe de la répétition d'une même scène, qui revient à travers de multiples variations, de manière à restituer la complexité du réel.

LES THÈMES ESSENTIELS

Les romans de Simon, Duras, Sarraute, Butor ou Robbe-Grillet se rejoignent à travers des thèmes communs, qui influencent profondément le roman contemporain.

L'Incommunicabilité entre les hommes

Les personnages du Nouveau Roman partagent le sentiment de la solitude. Ils éprouvent de la difficulté à communiquer avec les autres, dans un monde auquel ils se sentent étrangers.

L'enfermement dans un lieu clos

L'espace romanesque se présente comme un lieu clos dans lequel les personnages errent comme dans un labyrinthe dont ils ne peuvent s'échapper.

La fragmentation des souvenirs

Le temps romanesque est celui de l'échange entre le présent, le passé et l'avenir. Le rappel des souvenirs suspend le fil du récit et recrée l'univers fragmenté de la conscience.

Gérard Depardieu, interprète du film *Le Camion*, réalisé par Marguerite Duras.



Les grandes œuvres du Nouveau Roman

Littérature

- Robbe-Grillet, *Les Gommes*, 1953 ; *La Jalousie*, 1957
- Butor, *La Modification*, 1957
- Duras, *Moderato cantabile*, 1958 ; *Le Vice-consul*, 1965
- Sarraute, *Le Planétarium*, 1959
- Simon, *La Route des Flandres*, 1960
- Les Géorgiques*, 1981

Cinéma

- Marguerite Duras et Alain Resnais, *Hiroshima mon amour*, 1960
- Robbe-Grillet et Alain Resnais, *L'Année dernière à Marienbad*, 1961
- Robbe-Grillet, *Trans-Europ-Express*, 1966
- Duras, *India Song*, 1975 ; *Le Camion*, 1977

Enseignement en France, système d'enseignement pratiqué en France. C'est autour du ^{xvi}^e siècle que l'enseignement en France cessa de relever de la compétence exclusive de l'Église, le pouvoir commençant à lui imposer des contraintes notamment dans le contenu des enseignements. Mais c'est avec la révolution de 1789 (*voir Révolution française*) que s'imposa l'idée selon laquelle l'enseignement relève de l'intérêt national, et donc des prérogatives de la puissance publique, même si la période ne débouche pas sur de grandes réalisations, en dehors de la création de « grandes écoles » puis de l'Université impériale. Les bases du système actuel se constituèrent en effet par étapes tout au long des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, à l'issue de nombreuses querelles et hésitations.

On peut distinguer trois périodes dans l'histoire de l'enseignement en France : la première s'étend du premier Empire à la III^e République, qui voit disparaître peu à peu l'ancien régime scolaire ; la deuxième s'étend jusqu'aux années 1960 et se caractérise par l'empreinte d'une conception républicaine de l'école ; la troisième période, contemporaine, est marquée par la massification de l'enseignement. Ainsi, si les lois Guizot et Falloux de 1833 et 1850 proclamèrent la liberté de l'enseignement primaire et secondaire, l'enseignement était toujours placé sous le contrôle de l'Église et de l'État ; la loi Guizot, par exemple, créait l'obligation pour les communes d'avoir une école primaire de garçons, puis de filles. Il faut attendre la fin du ^{xix}^e siècle pour que l'enseignement se laïcise et se généralise vraiment, l'effort des communes étant pendant un demi-siècle très inégal. La loi Falloux fut abrogée par la III^e République qui, par les lois Ferry de 1881 et 1882, imposa le principe de la gratuité de l'enseignement primaire et l'obligation scolaire, tandis qu'une loi de 1904 interdit l'enseignement aux congrégations religieuses. Dès lors, les grands principes du système d'enseignement en France sont posés et ne changeront que marginalement. L'État occupe une place prépondérante dans l'enseignement par l'intermédiaire d'un service public qu'il administre directement et auquel participent les collectivités locales, même si la liberté de l'enseignement autorise les enseignements privés, leurs établissements pouvant contractuellement s'associer à l'État. Même si la « guerre scolaire » entre partisans de l'enseignement public ou privé réapparaît périodiquement, et notamment en 1984 avec le projet Savary de création d'un grand service public unifié, ces grands principes de compromis permettent aujourd'hui à chacun d'exister dans un système qui se décompose comme suit. À la base se trouve un enseignement dit de « premier degré » (*voir Primaire, enseignement*) divisé en classes maternelles et école primaire, puis un enseignement de « second degré » (*voir Secondaire, enseignement*) divisé en deux cycles, le collège et le lycée, filières généralistes qui sont doublées, à partir de la fin du premier cycle, par des classes d'enseignement professionnel débouchant sur l'apprentissage ou le baccalauréat professionnel. Le baccalauréat est l'aboutissement de l'enseignement de second degré et permet l'accès à l'Université ou aux écoles spécialisées. L'université dispense un enseignement lui aussi divisé en cycles, le premier, de deux ans, correspond au diplôme d'enseignement supérieur général, le DEUG, le deuxième cycle est composé d'une année de licence et d'une année de maîtrise, un troisième cycle, enfin, ouvre sur le doctorat, diplôme le plus élevé du système d'enseignement français. La période actuelle est caractérisée par un afflux massif d'élèves dans l'enseignement supérieur. Cet afflux est renforcé par l'objectif proclamé en 1985 de permettre l'accès de « 80p. 100 d'une classe d'âge au niveau du baccalauréat ». La difficulté que rencontrent les pouvoirs publics pour faire face à cet afflux se traduit par des crises récurrentes dans l'Université, depuis la fin des années 1960.

■ Institutions depuis 1789 (France)

Constitutions françaises, ensemble des textes constitutionnels dont la France s'est dotée en cent quatre-vingts ans. Au nombre de quinze, ils illustrent l'instabilité institutionnelle qui a affecté la France depuis la Révolution française. Résultat de compromis entre les différentes forces politiques en présence, leurs dispositions reflètent l'état de l'opinion et le type de régime politique paraissant souhaitable, qui prévalaient à l'époque de leur élaboration.

La constitution de 1791

Le 5 mai 1789, les États généraux se réunirent à Versailles. Ils étaient composés de députés élus par le clergé, la noblesse et le tiers-état. Le 17 juin, les députés du Tiers État, rejoints par quelques députés du clergé et de la noblesse, se proclamèrent assemblée constituante. Le 19 août, la Constituante adopta la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen, composée de dix-sept articles dont le premier manifestait une rupture fondamentale : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » La Constitution définitive fut votée le 3 septembre 1791. Son texte est divisé en sept titres et 210 articles. Le titre II est consacré à la division du royaume (départements, districts, communes) et à l'état des citoyens, le titre III règle le fonctionnement des pouvoirs publics (la France est une monarchie constitutionnelle), le titre IV traite de la force publique et établit la prépondérance du pouvoir civil sur le pouvoir militaire, le titre VI consacré « aux rapports de la nation française avec le monde » reproduit « une déclaration de paix au monde votée par l'Assemblée », le titre VII énumère les conditions nécessaires pour que l'Assemblée soit révisée. Nombre des principes consacrés par la Constitution de 1791, même si elle ne dura qu'un an, furent repris dans les constitutions suivantes. La Constitution de 1791 fut donc une étape essentielle dans l'histoire constitutionnelle française.

La constitution de 1793

La Constitution de 1791 ne fut appliquée qu'un an en raison de la guerre et de la chute de la royauté. La nouvelle Assemblée, la Convention, reçut la mission de concevoir une nouvelle constitution. Ce fut le projet de Condorcet qui fut adopté en 1793 par l'Assemblée. Précédée d'une déclaration qui affirmait que le bonheur commun est le but de la société, cette Constitution, riche de 124 articles, instaura notamment le suffrage universel (réservé aux hommes). Elle prévoyait un pouvoir exécutif (sept ministres et un secrétaire) choisi hors de l'Assemblée. L'Assemblée se voyait attribuer un pouvoir très important, à cette réserve près que toutes les lois (mais non les décrets) devaient être soumises à référendum. Cette constitution ne fut jamais appliquée.

La constitution de 1795

Les temps de guerre justifiaient une Constitution prévoyant un exécutif fort. La Constitution de 1795 comprend 377 articles. Elle abandonne le principe du suffrage universel, affirme l'unité et l'indivisibilité de la République. Le pouvoir exécutif est confié à un Directoire composé de cinq membres élus par le corps législatif.

La Constitution de l'an VIII

Cette constitution de 95 articles fut élaborée en 1799 par deux hommes : Sieyès et Napoléon Bonaparte. Elle ne comporte que 95 articles et pas de déclarations de droits. Elle donnait le pouvoir à un véritable chef de l'État, le Premier consul. Bonaparte n'allait pas manquer de s'en servir pour instaurer une dictature militaire.

La Constitution de l'an X

Après le rétablissement de la paix à l'intérieur et à l'extérieur, Bonaparte fit rédiger cette constitution de 86 articles, qui renforçait considérablement ses pouvoirs, notamment en le nommant consul à vie et en lui permettant de choisir son successeur.

La Constitution de l'an XII

La reprise de la guerre eut pour première conséquence la transformation du Consulat en un Empire régi par la Constitution de l'an XII. Elle comporte 142 articles. Le plus important d'entre eux est celui qui conférait à Bonaparte le titre d'Empereur (art. 1). L'Empire était héréditaire selon la loi salique. Cette constitution instaura en France un régime dictatorial et militaire.

La charte constitutionnelle du 4 juin 1814

Dès le 31 mars 1814, avant même l'abdication de Napoléon I^{er}, le tsar Alexandre de Russie et le gouvernement britannique chargèrent le Sénat de rédiger un nouveau projet de constitution. La charte fut finalement inspirée par Louis XVIII lui-même. Elle comporte un préambule et 76 articles. La charte est un compromis entre des principes de l'Ancien Régime et certains principes hérités de la Révolution. Ainsi elle garantit l'égalité devant la loi (art. 1), devant les impôts et dans l'admission aux emplois (art. 3), la liberté des cultes (art. 5), de la presse (art. 8), la pérennité des cessions de biens nationaux réalisées durant la période révolutionnaire. Le pouvoir exécutif est confié au roi, inviolable mais irresponsable (art. 13). Le pouvoir législatif est confié à deux chambres, la Chambre des pairs et la Chambre des députés, élues pour cinq ans au suffrage censitaire.

L'acte additionnel du 22 avril 1815

Après le retour de Napoléon, le 20 mars 1815, une nouvelle Constitution, l'Acte additionnel aux Constitutions de l'Empire, fut promulguée. Rédigée en partie par Benjamin Constant, elle constituait une version amendée de la charte de 1814. À son retour, Louis XVIII réinstaura la charte.

La charte constitutionnelle du 14 août 1830

Après la promulgation par Charles X de quatre ordonnances en flagrante contradiction avec la Charte de 1814, la révolution de Juillet entraîna un changement de dynastie. La charte de 1830 comportait quelques modifications importantes par rapport à celle de 1814 : la suppression du droit de légiférer par ordonnance lorsque « la sûreté de l'État » est en cause, l'adoption du drapeau tricolore (art. 67), le partage de l'initiative des lois entre la chambre et le roi (art. 15).

La Constitution républicaine du 4 novembre 1848

Après la révolution de 1848 et l'abdication de Louis-Philippe I^{er}, une Assemblée constituante fut élue le 23 avril 1848. La Constitution de 1848 comporte un préambule et 116 articles, et tente de combiner le système du monocrémisme, imité des constitutions de 1791 et 1793, avec le système présidentiel inspiré par l'exemple des États-Unis. Le président de la République est élu au suffrage universel (art. 46). Sur la proposition de Victor Hugo, la peine de mort (art. 5) fut abolie pour les délits politiques.

La Constitution du 14 janvier 1852

Le coup d'État du 2 décembre 1851 fut ratifié par le plébiscite des 21 et 22 décembre par la motion suivante : « Le peuple français veut le maintien de l'autorité de Louis Napoléon Bonaparte et lui délègue les pouvoirs nécessaires pour établir une constitution. » Rédigée en vingt-quatre heures, la Constitution de 1852 (45 articles) ressemblait fortement à celle de l'an VIII. Le pouvoir exécutif fut confié à Louis Napoléon Bonaparte pour dix ans (art. 2). Le chef de l'exécutif commande les

armées, déclare la guerre, signe les traités de paix, d'alliance, de commerce, nomme à tous les emplois, a le droit de grâce, possède l'initiative des lois (titre III). Le Corps législatif, formé de députés élus pour six ans au scrutin uninominal, ne possède pas de droit d'initiative. Ce régime autoritaire donna naissance au second Empire un an après au terme d'un léger amendement de la Constitution existante.

La Constitution de la III^e République

Le 2 septembre 1870, la défaite de Sedan entraîna la chute de l'Empire. Dès le 4 septembre fut constitué un « gouvernement provisoire de la défense nationale » qui proclama la République. Cependant, cette république de fait ne fut consacrée dans les textes que plusieurs années après, par le vote des trois lois constitutionnelles de 1875. Ce fut donc paradoxalement une assemblée élue en 1871 et en majorité monarchiste, qui, devant l'impossibilité d'une Restauration, vota ces trois textes, fondant ainsi la III^e République.

Le système institutionnel de la III^e République était fondé sur la loi du 24 février 1875 traitant de l'organisation du Sénat, sur la loi du 25 février 1875 relative à l'organisation des pouvoirs publics, sur la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875 consacrée aux rapports entre les pouvoirs publics. Le système mis en place par les lois de 1875 reposait sur un certain équilibre des pouvoirs : le président de la République était élu pour sept années par le Sénat et la Chambre des députés (art. 2), et il possédait le pouvoir de dissoudre la Chambre des députés (art. 5). Mais cet équilibre se modifia rapidement. La crise du 16 mai 1877, au cours de laquelle le président Mac-Mahon tenta vainement de nommer un président du Conseil de son choix, malgré l'opposition des Chambres, influença de manière déterminante la pratique institutionnelle sous la III^e République. Ainsi, à chaque fois qu'un président voulut jouer un rôle politique, il fut contraint à la démission par les chambres : ce fut le cas de Jules Grévy en 1887, de Casimir-Périer en 1895, d'Alexandre Millerand en 1924.

La Constitution de l'État français

La III^e République, née de la guerre de 1870 et de la défaite de Sedan, s'éteignit, s'effondra à la faveur de la défaite de 1940. Le 16 juin 1940, le maréchal Pétain succéda à Paul Reynaud à la présidence du Conseil et forma un nouveau gouvernement qui conclut l'armistice (22 juin 1940). Convoquées en session extraordinaire à Vichy le 7 juillet 1940, les chambres acceptèrent un projet de résolution visant à accepter une révision des lois constitutionnelles de 1875. L'après-midi, réunies officiellement en Assemblée nationale, les chambres votèrent la loi constitutionnelle par 589 voix pour, 80 contre et 17 abstentions. L'article unique dispose : « L'Assemblée nationale donne tous pouvoirs au gouvernement de la République, sous l'autorité et la signature du maréchal Pétain, à l'effet de promulguer, par un ou plusieurs actes, une nouvelle Constitution de l'État français. » Un projet de constitution fut réalisé mais ne fut jamais promulgué.

La Constitution de la IV^e République

Le 21 octobre 1945, une Assemblée nationale constituante fut élue, mais, le 5 novembre 1946, un référendum repoussa le projet qu'elle avait élaboré. Le 2 juin 1946, une nouvelle Assemblée constituante fut élue. Adoptée le 29 septembre 1946 par l'Assemblée nationale par 440 voix pour (MRP, communistes, socialistes) et 106 voix contre (modérés et radicaux), approuvée par le référendum du 13 octobre, la Constitution de 1946 resta en vigueur jusqu'en 1958. La Constitution, comprenant 106 articles, était précédée d'un préambule se référant à la Déclaration des droits de l'Homme de 1789 et y ajoutait des principes nouveaux « particulièrement nécessaires à notre temps » (droits de la femme, droits syndicaux, droits de l'enfant). Cette Constitution ne consacra

pas une solution foncièrement originale par rapport au régime politique de la III^e République. Le texte conserva le principe du bicamérisme, mais institua un bicamérisme inégalitaire. La chambre haute, rebaptisée Conseil de la République, disposait de pouvoirs très inférieurs à ceux du Sénat. Un nouveau rôle était donné au président du Conseil, véritable chef de l'exécutif. L'article 45 de la Constitution déclare : « Au début de chaque législature, le président de la République, après les consultations d'usage, désigne le président du Conseil. Celui-ci choisit les membres de son cabinet et en fait connaître la liste à l'Assemblée nationale afin d'obtenir sa confiance sur le programme et la politique qu'il compte poursuivre. » En réalité, la pratique s'écarta rapidement du texte de la Constitution, qui entendait établir un rapport de confiance direct entre l'Assemblée et le président du Conseil. Dès 1947, en effet, Paul Ramadier institua la coutume de faire investir l'ensemble du gouvernement sur la base d'un programme prédéfini. Cette pratique, permettant aux partis d'influencer directement la composition des gouvernements, fut à l'origine de l'instabilité ministérielle qui caractérisa la IV^e République, et institua une dépendance par rapport à la représentation nationale qui contribua à la paralysie de l'action gouvernementale.

La Constitution de la V^e République

Après la crise de 1958, la loi constitutionnelle du 3 juin 1958 autorise le gouvernement par dérogation à l'article 90 de la Constitution de 1946, à établir un projet de constitution. Celui-ci, soumis par référendum à l'assentiment du peuple français fut approuvé le 28 septembre 1958. La V^e République a été promulguée le 4 octobre 1958. Cette Constitution reprend le préambule de celle de 1946, et comprend quinze titres divisés en 92 articles. Le titre II est consacré entièrement au président de la République. L'article 5 de la Constitution affirme que « le président de la République veille au respect de la Constitution. Il assure par son arbitrage le fonctionnement régulier des pouvoirs publics ainsi que la continuité de l'État. Il est le garant de l'indépendance nationale, de l'intégrité du territoire, du respect des accords de communauté et des traités. » Il dispose de pouvoirs nouveaux, notamment le recours au référendum (art. 11) et les pouvoirs exceptionnels (art. 16) lorsque le « fonctionnement régulier des pouvoirs publics constitutionnels est interrompu ». Le premier ministre est nommé par le président de la République, choisit les membres de son gouvernement et reçoit la confiance de l'Assemblée. Le Parlement reste composé de deux chambres, l'Assemblée nationale et le Sénat, mais ses pouvoirs sont réduits. L'article 49.3, notamment, permet au gouvernement d'engager sa responsabilité sur le vote d'un texte et donc de faire passer des projets de lois délicats sans délibération. Le titre VII est consacré au Conseil constitutionnel.

La principale réforme de la Constitution intervient en 1962 au terme d'un référendum consacrant le principe selon lequel le président de la République est élu au suffrage universel. Une autre réforme, en 1974, élargit le droit de saisine du Conseil constitutionnel à soixante députés ou soixante sénateurs, permettant ainsi une extension considérable du contrôle de constitutionnalité aux lois ordinaires.

PERIODES	CONSTITUTIONS	CHEF DE L'ETAT ET POUVOIR GOUVERNEMENTAL	POUVOIR LEGISLATIF	OBSERVATIONS
La Constituante 14 juin 1789 22 juin 1791 22 juin 1791 30 sept. 1791		Le roi de France et ses ministres	L'Assemblée nationale constituante élue par corps au scrutin de liste	A l'arrestation du roi, le pouvoir royal suspendu, est exercé par l'Assemblée. Cependant, le roi prête serment à la nouvelle Constitution le 14 septembre 1791.
La législative 1 ^{er} oct. 1791 26 oct. 1792 10 août - 20 sept. 1792	Constitution du 3 septembre 1791	Le roi des Français choisit ses ministres non responsables devant l'Assemblée mais pouvant être mis en accusation). Veto suspensif.	Une Assemblée nationale législative élue pour deux ans au suffrage indirect et censitaire. Les citoyens actifs constituent les assemblées primaires qui designent les électeurs.	La Constitution consacre le principe de la séparation des pouvoirs. Les conflits entre le roi et l'Assemblée sont juridiquement insolubles. L'arroule intervient souvent dans les débats de l'Assemblée. Le 10 août, l'Assemblée suspend le roi.
La Convention 21 sept. 1792 26 oct. 1795	Constitution du 24 juin 1793	Tous les pouvoirs appartiennent à l'Assemblée nationale législative, qui designent un Conseil exécutif de six ministres, choisis hors de l'Assemblée soumis au contrôle d'un Comité de surveillance choisis en son sein.	Tous les pouvoirs appartiennent à l'Assemblée nationale législative, qui designent un Conseil exécutif de six ministres, choisis hors de l'Assemblée soumis au contrôle d'un Comité de surveillance choisis en son sein.	Le président du Conseil exécutif devait changer chaque semaine, en fait, Danton exerce en permanence la présidence.
La Convention 21 sept. 1792 26 oct. 1795	Constitution du 24 juin 1793	Tous les pouvoirs appartiennent en fait à la Convention nationale, élue au suffrage universel indirect. Les pouvoirs du Conseil exécutif s'amenuisent au profit de ceux de l'Assemblée, et des comités que cette dernière crée. En avril 1794, les ministres sont remplacés par douze commissions de deux membres, soumises au contrôle des comités de l'Assemblée (d'abord le Comité de sûreté générale, puis le Comité de salut public et le Comité de sûreté générale) qui sont responsables devant cette dernière et constituent le véritable gouvernement. Le gouvernement révolutionnaire fonctionne dans le cadre du décret du 14 frimaire an II (4 déc. 1794).	Tous les pouvoirs appartiennent en fait à la Convention nationale, élue au suffrage universel indirect. Les pouvoirs du Conseil exécutif s'amenuisent au profit de ceux de l'Assemblée, et des comités que cette dernière crée. En avril 1794, les ministres sont remplacés par douze commissions de deux membres, soumises au contrôle des comités de l'Assemblée (d'abord le Comité de sûreté générale, puis le Comité de salut public et le Comité de sûreté générale) qui sont responsables devant cette dernière et constituent le véritable gouvernement. Le gouvernement révolutionnaire fonctionne dans le cadre du décret du 14 frimaire an II (4 déc. 1794).	Comme sous la Législative, la foule intervient souvent dans les débats de l'Assemblée, qui jusqu'à Thermidor subit également les pressions de la Commune insurrectionnelle de Paris. La Constitution montagnarde de l'an I (24 juin 1793) qui ne devait jamais être appliquée, et la Constitution de l'an III, sont approuvées par voie de referendum.
Le Directoire 26 oct. 1795 9 nov. 1799	Constitution de l'an III 22 avril 1795	Un Directoire de cinq membres, scelle et publie les lois votées et désigne les ministres.	Deux Assemblées élues au suffrage secret, censitaire et indirect: Conseil des Cinq Cents (initiative des lois) Conseil des Anciens (vote des lois)	Le premier Corps législatif élu doit comprendre pour les deux tiers au moins des membres de la Convention, la séparation des pouvoirs est totale.

Le Consulat 10 nov. 1799 4 août 1802	Constitution de l'an VIII 13 décembre 1799	Trois consuls, élus pour dix ans, ont l'initiative des lois et le pouvoir réglementaire. Le Premier consul promulgue les lois, nomme et révoque les ministres, les membres du Conseil d'Etat et la plupart des fonctionnaires	Le Conseil d'Etat prépare les lois, le Tribunal les discute, le Corps législatif les vote. Le Sénat conservateur désigne consuls, tribuns, membres du Corps législatif et juges de cassation. Les Français de vingt et un ans sont électeurs (plebiscites et conseils d'arrondissement chargés de former les listes de confiance)	Du 10 novembre au 24 décembre 1799, le pouvoir gouvernemental est assumé par une Commission consulaire exécutive. Les membres des premières Assemblées et les fonctionnaires sont nommés par le pouvoir, mais figurent de droit sur les listes de confiance, les électeurs étant appelés tous les trois ans à combler les vacances et disposant d'un certain droit de retrait.
4 août 1802 18 mai 1804 Senatus-consulte de l'an X 4 août 1802		Les consuls sont confirmés à vie dans leurs fonctions.	Les collèges de canton désignent les collèges qui présentent au Sénat les candidats au Tribunal et au Corps législatif.	De nouveaux sénateurs peuvent être nommés par le Premier consul.
Le Premier Empire 18 mai 1804 19 avril 1814 Senatus-consulte de l'an XII 18 mars 1804		Un empereur des Français, héréditaire, exerce un pouvoir incontesté. Napoléon	Le système législatif du Consulat subsiste, mais le Corps législatif peut discuter les projets de lois.	Le Tribunal est supprimé (1807). Le Corps législatif n'est pas réuni chaque année. L'empereur légifère par décrets.
La première Restauration 2 avril 1814 20 mars 1815	Charte du 4 juin 1814	Louis XVIII «souverain par la grâce de Dieu» a l'initiative des lois qu'il promulgue; il désigne des ministres, qui peuvent être mis en accusation devant la Chambre des députés. Ils peuvent être pris dans les Chambres.	La Chambre des pairs, nommée par le roi, la Chambre des députés, élue pour cinq ans au suffrage censitaire et direct (renouvelable annuellement par cinquième). La Chambre des députés peut être dissoute par le roi. Les Chambres ont le droit d'adresse.	Le Gouvernement provisoire et le Sénat font une Constitution monarchique (suffrage universel, 6 avril 1814). Louis XVIII refuse la Constitution et octroie une Charte. Le corps législatif devient la Chambre des députés.
Les Cent Jours 20 mars 8 juill. 1815	Acte additionnel 22 avril 1815	Un empereur des Français choisit ses ministres, pénalement responsables devant les Chambres.	La Chambre des pairs (nommée par l'empereur) et la Chambre des représentants (élue au suffrage universel indirect) ont le droit d'amendement et proposent des lois à l'empereur.	La Chambre des représentants est élue le 4 mai 1815.
La seconde Restauration 8 juill. 1815 7 août 1830	Charte de 1814	Louis XVIII Charles X	A partir de 1824, la Chambre (sept ans) est renouvelée intégralement.	En 1821 est institué le double vote en faveur des électeurs les plus riches.

La monarchie de Juillet 7 août 1830 24 fév. 1848	Charte révisée du 7 août 1830	Louis-Philippe I ^{er} roi par la grâce de Dieu et la volonté des Français. Le roi perd le droit d'agir par ordonnances.	Le cens est abaissé et certaines capacités sont reconnues. Les Assemblées partagent l'initiative des lois avec le roi.	Le système parlementaire dualiste esquissé sous la Restauration fonctionne à peu près normalement. Développement de l'interpellation.
La I ^{re} République 24 fév. 1848 27 mai 1849		Une commission exécutive de cinq membres.	Une Assemblée constituante élue au suffrage universel direct.	Une commission paritaire (onze membres) exerce le pouvoir (24 fév. Au 3 mai 1848).
28 mai 1849 2 déc. 1851	Constitution du 4 novembre 1848	Un président de la République élu au suffrage universel direct (quatre ans).	Une Assemblée législative élue pour trois ans au suffrage universel direct.	
2 déc. 1851 14 janv. 1852		Le prince Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République pour dix ans, prend les pouvoirs législatif et constituant.		
14 janv. - 2 déc. 1852	Constitution du 14 janvier 1852	Un président de la République élu pour dix ans au suffrage universel direct a l'initiative des lois et les promulgue.	Un Conseil d'Etat (fonctionnaires) élabore les lois; un Corps législatif (suffrage universel direct) les discute et les vote; le Sénat (nommé par le président) vérifie leur constitutionnalité.	
Le Second Empire 2 déc. 1852 4 sept. 1870		Un empereur héréditaire.	Maintien du système précédent (pouvoirs du Corps législatif accrus à partir de 1860). Parlementarisme rétabli en 1870.	La candidature officielle fausse le fonctionnement du suffrage universel.
La III ^e République 4 sept. 1870 8 mars 1876		Un président de la République choisit les ministres responsables devant lui et devant l'Assemblée.	Une Assemblée nationale élue au suffrage universel direct.	Du 4 septembre 1870 au 12 février 1871, un gouvernement provisoire de douze membres avait exercé le pouvoir.
8 mars 1875 10 juillet 1940	Lois constitutionnelles de 1875	Un président de la République (irresponsable) élu (sept ans) par le Congrès choisit des ministres responsables devant les Chambres.	Un Sénat élu (neuf ans) au suffrage restreint et indirect, et une Chambre des députés élue (quatre ans) au suffrage universel direct, ont des droits égaux (sauf en matière budgétaire).	La Chambre peut être dissoute, mais le droit de dissolution n'est exercé qu'une fois (1877).
l'Etat français 10 juillet 1940 3 août 1944	Loi du 10 juillet 1940	Un chef de l'Etat disposant des pouvoirs gouvernemental, législatif et constituant.	Un Conseil national purement consultatif est désigné, mais ne fonctionne pas.	En 1942, un chef de gouvernement est investi du pouvoir gouvernemental et exerce le pouvoir législatif concurremment avec le chef de l'Etat.

	Un chef de gouvernement disposant des pouvoirs gouvernemental et législatif.	Une Assemblée consultative désignée par le chef du gouvernement.	Le gouvernement provisoire est issu de la fusion du Comité national français de Londres et du commandement en chef civil et militaire d'Alger.
Loi du 2 novembre 1945	Un chef de gouvernement (en même temps chef de l'Etat) élu par l'Assemblée constituante et responsable devant elle.	Une Assemblée constituante, élue au suffrage universel direct (les femmes votent), dispose des pouvoirs constituant et législatif.	Un référendum abroge les lois constitutionnelles de 1875. Un premier projet de Constitution est refusé au référendum (avril 1946). Un second projet est adopté (oct. 1946).
Constitution du 13 octobre 1946	Un chef de l'Etat élu pour sept ans par le Congrès désignant le chef du gouvernement (investi par l'Assemblée nationale devant laquelle il est responsable).	Une Assemblée nationale élue (cinq ans) au suffrage universel direct et un Conseil de la République élu (neuf ans) au suffrage restreint et indirect. L'Assemblée nationale peut adopter une loi rejetée par le Conseil de la République. Elle peut être dissoute sous certaines conditions.	Les délégations du pouvoir législatif au gouvernement sont fréquentes, malgré l'interdiction constitutionnelle de principe. Un Comité constitutionnel sans grands pouvoirs et un Conseil économique fonctionnent.
	Le gouvernement du général de Gaulle bénéficie d'une délégation générale du pouvoir législatif ainsi que d'un pouvoir constituant (loi du 3 juin 1958).		Constitution approuvée par référendum (28 sept. 1958).
Constitution du 4 octobre 1958	Un président de la République élu (sept ans) au suffrage universel direct (depuis 1962). Il partage le pouvoir exécutif avec un Premier ministre qu'il désigne.	Un Sénat élu (neuf ans) au suffrage restreint et indirect et une Assemblée nationale élue (cinq ans) au suffrage universel direct.	Un Conseil économique et social consultatif fonctionne. Un Conseil constitutionnel joue un rôle important.

Gouvernement provisoire de la République 3 août 1944 2 nov. 1945		Un chef de gouvernement disposant des pouvoirs gouvernemental et législatif	Une Assemblée consultative désignée par le chef du gouvernement	Le gouvernement provisoire est issu de la fusion du Comité national français de Londres et du commandement en chef civil et militaire d'Alger.
2 nov. 1945 13 oct. 1946	Loi du 2 novembre 1945	Un chef de gouvernement (en même temps chef de l'Etat) élu par l'Assemblée constituante et responsable devant elle	Une Assemblée constituante élue au suffrage universel direct (les femmes votent); dispose des pouvoirs constituant et législatif	Un référendum abroge les lois constitutionnelles de 1875. Un premier projet de Constitution est refusé au référendum (avril 1946). Un second projet est adopté (oct. 1946).
1 ^{ère} République 13 oct. 1946 3 juin 1958	Constitution du 13 octobre 1946	Un chef de l'Etat élu pour sept ans par le Congrès, désigne le chef du gouvernement (investi par l'Assemblée nationale, devant laquelle il est responsable)	Une Assemblée nationale élue (cinq ans) au suffrage universel direct et un Conseil de la République élu (neuf ans) au suffrage restreint et indirect. L'Assemblée nationale peut adopter une loi rejetée par le Conseil de la République. Elle peut être dissoute sous certaines conditions.	Les délégations du pouvoir législatif au gouvernement sont fréquentes, malgré l'interdiction constitutionnelle de principe. Un Comité constitutionnel sans grands pouvoirs et un Conseil économique fonctionnent.
3 juin 1958 dec. 1958		Le gouvernement du général de Gaulle bénéficie d'une délégation générale du pouvoir législatif ainsi que d'un pouvoir constituant (loi du 3 juin 1958)		Constitution approuvée par référendum (28 sept. 1958)
1 ^{ère} République	Constitution du 4 octobre 1958	Un président de la République, élu (sept ans) au suffrage universel direct (depuis 1962); partage le pouvoir exécutif avec un Premier ministre qu'il désigne	Un Sénat élu (neuf ans) au suffrage restreint et indirect, et une Assemblée nationale élue (cinq ans) au suffrage universel direct	Un Conseil économique et social consultatif fonctionne. Un Conseil constitutionnel joue un rôle important.